This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUINZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
247205
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

LETTRES

EN VERS

ET EN PROSE.

LETTRES

EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE PREMIERE.

A M. L'ABBÉ DE BUSSI,

DEPUIS EVEQUE DE LUÇON.

NON, nous ne ſommes point tous deux — 1716.
Auſſi méchans qu'on le publie;
Et nous ne ſommes, quoi qu'on die,
Que de ſimples voluptueux,
Contens de couler notre vie
Au ſein des Grâces et des Jeux.
Et ſi dans quelque douce orgie
Votre proſe et ma poëſie,
Contre les diſcours ennuyeux
Ont fait quelque plaiſanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas dignes des Dieux
Jette une pointe d'ambroſie.

Il me ſemble que je ſuis bien hardi de me mettre ainſi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracaſſeriés des

1716. femmes et celles des poëtes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien, comme vous, passer loin d'elles mon hiver; du moins je resterai à Sully après le départ du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement touché des marques que vous me donnez de votre souvenir; je le serai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Eglise et de l'Amour,
Aussitôt que Flore à son tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé sa cour.
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *tracasserie*?
Evitons ce monstre odieux,
Monstre femelle dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le ciel en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur

Diſtille de ſa bouche impure?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur?
Le courroux étourdi la guide,
L'embarras, le ſoupçon timide,
En chancelant ſuivent ſes pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la careſſe dans ſes bras.
Que l'Amour, ſecouant ſes ailes,
De ces commerces infidelles
Puiſſe s'envoler à jamais!
Qu'il ceſſe de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles!
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles!

1716.

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel eſprit baptiſe
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conſtance, de ſottiſe.
Heureux qui voit couler ſes jours
Dans la molleſſe et l'incurie,
Sans intrigues, ſans faux détours,
Près de l'objet de ſes amours,
Et loin de la coquetterie!

1716.

Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule !
Ils ont tous les plaiſirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverſe,
Partagent la chère moitié ;
Et dans une paiſible ivreſſe,
Ce couple avec délicateſſe
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les tranſports de la tendreſſe.

Voilà, Monſieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentilleſſe dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où eſt ce réduit dont je vous parle ? M. l'abbé *Courtin* dit que c'eſt chez madame de *Charoſt*. En quelque endroit que ce ſoit, n'importe, pourvu que j'aye l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre préſence,
Galant prieur de Trigolet,
Très-aimable et très-frivolet :
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance.
Les Grâces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit collet ;
Et moi leur ſerviteur follet,

J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet, 1716.
Dont l'Amour marque la cadence
En feſant des pas de ballet.

En attendant je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé *Courtin*, qui me laiſſe le ſoin de faire en vers les honneurs de ſon teint fleuri et de ſa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délaſſer dans votre royaume, une lettre à M. le grand-prieur, et la réponſe de l'*Anacréon du Temple*. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de proſe de votre main. Puiſque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me ſouffriez quelquefois près de vous à Paris.

1717.

LETTRE II.

A M. LE PRINCE DE VENDOME. (a)

De Sully, ſalut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que ſon bon ange et ſon lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, Monſeigneur, que l'envie de faire quelque choſe pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un, gras, rond, gros, court, ſéjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédeſtiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur ſon front reſpecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeuneſſe éternelle.

(a) C'eſt le frère du duc de *Vendôme*. Il était grand-prieur de France. L'abbé *Courtin* était un de ſes amis, fils d'un conſeiller d'Etat, et homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici.

L'autre dans Papefigue eſt né,
Maigre, long, ſec et décharné, 1717.
N'ayant eu croupe de ſa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puiſqu'il aime et qu'il verſifie.

Notre premier deſſein était d'envoyer à votre Alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*, les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais preſque ajouté *Voiture*, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il eſt pareſſeux,
Se réſervait la proſe à faire,
Abandonnant à ſon confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain cenſeur rigoureux
Dont le nom doit ici ſe taire.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire par le temps qui court, le plus ſage de nous

—— deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler
1717. qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux et marche de côté.
Il favoriſe, et certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de . . . et madame de . . . ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Nous euſſions peint les Jeux voltigeans ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgrâces.
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe.
Nous vous euſſions, avec adreſſe,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute eſpèce.
Vous en euſſiez vu de Paphos,
Vous en euſſiez vu de Florence;

Mais avec tant de bienſéance,
Que le plus âpre des dévots 1717.
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous ſa plus joyeuſe orgie.
L'imagination ſerait à ſon côté,
De ſes brillantes fleurs ornant la volupté
Entre les bras de la folie.

Petits ſoupers, jolis feſtins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs ſottiſiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorſqu'à table il tenait ſa place,
Avec Auguſte et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire; mais

Il faut être inſpiré pour de pareils écrits;
Nous ne ſommes point beaux eſprits:
Et notre flageolet timide

Doit céder cet honneur charmant
1717. Au luth aimable, au luth galant
De ce ſucceſſeur de Clément,
Qui dans votre temple réſide. (*b*)
Sachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande affaire. (1)
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'eſt le vôtre, et vous m'avoûrez
Qu'après tant de jours conſacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eſt bien doux de ne rien faire.

VARIANTE.

(1) Fait ici notre unique affaire :
Nous buvons à votre ſanté;
Dans ce beau ſéjour enchanté,
Nous feſons excellente chère,
Et voilà tout : en vérité,
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

(*b*) L'abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

LETTRE III. 1717.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, le 15 juillet.

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers et par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Aſſis à la table des Dieux.

Je vous écris, Monſieur, du ſéjour du monde le plus aimable, ſi je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir ſortir. C'eſt ici que *Chapelle* a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enivré deux ans de ſuite (1). Je voudrais bien qu'il eût laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poëtique; cela

(1) *Chapelle*, était un homme d'un génie facile et libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de ſon temps; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, et enfin à ſon eſprit.

—— accommoderait fort ceux qui veulent vous
1717. écrire. Mais, comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour aſſez ſombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux eſprits,
Un beau ſoir j'évoquai ſon ombre.
Aux déités des ſombres lieux
Je ne fis point de ſacrifice,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantaient autrefois le ſervice;
Ou la ſorcière Pythoniſſe,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dreſſer les cheveux
A ce ſot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le ſpectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère:
C'eſt bien aſſez d'une chanſon,
Et c'eſt tout ce que je puis faire.
Je lui dis ſur mon violon:
Eh! de grâce, monſieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.

Mais non, ſur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on, 1717.
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Deſcendez, aimable Chapelle.

Cette familière oraiſon
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A ſon approche,
Je ſentis un tranſport ſoudain;
Car il avait ſa lyre en main,
Et ſon Gaſſendi (*b*) dans ſa poche;
Il s'appuyait ſur Bachaumont,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et ſi la poſte ne me preſſait, je vous le rimerais;

(*b*) *Gaſſendi* avait élevé la jeuneſſe de *Chapelle*, qui devint grand partiſan du ſyſtême de philoſophie de ſon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le ſyſtême aux convives; et lorſqu'ils étaient ſortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

1717. ce *Bachaumont* n'eſt pas trop content de *Chapelle*. Il ſe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'eſt à tort que le nom de ſon compagnon a étouffé le ſien; car c'eſt moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choſes du voyage, et entre autres : *Sous ce berceau qu'amour exprès . . .*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juſtice à ces deux meſſieurs; il ſuffit de vous dire que je m'adreſſai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours ſur ſa lyre
Ces vers aiſés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je ſervis quelque temps de maître:
Il faut que Chaulieu ſoit le tien.

LETTRE IV. 1717.

A M. LE DUC DE BRANCAS,

En lui envoyant une épître pour M. le Régent. (1)

Sully.

MONSIEUR LE DUC,

Je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infames, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le Régent; si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.

1717. cet ouvrage les flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre sans hardieſſe. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le ſuis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je penſe; et ſi la poëſie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de ſoutenir les beaux arts, que vous êtes preſque le ſeul qui puiſſe le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque ſuccès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me ſervirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leurs patrons à Mécène.

Ainſi que toi régiſſant des provinces,
Comblé d'honneurs et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du Dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oiſiveté.
Si quelquefois réveillant ſa molleſſe,
Sa main légère entre Horace et Maron
Daignait toucher la lyre d'Apollon;
Comme la Fare il chantait la pareſſe.

Pour toi, mêlant le devoir au plaiſir,
Dans les travaux tu te fais un loiſir; 1717.
Tu ſais charmer au conſeil comme à table.
Mécène à toi n'eſt pas à comparer,
Et je te crois, j'oſe ici l'aſſurer,
Moins pareſſeux, et non pas moins aimable.

Heureux, monſieur le Duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien. Pour moi, la ſeule grâce que je vous demande, eſt celle de vous voir.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully, le 20 juillet.

MONSIEUR,

Je ne ſais ſi vous vous ſouviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'eſt point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous propoſer de vous donner du mouvement; ce n'eſt point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela eſt trop difficile : mais de me dire votre ſentiment ſur l'épître que je vous envoie. Elle ne

verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez
1717. digne ; et ſi vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que ſi vous me feſiez rappeler. Peut être êtes-vous occupé à préſent autour d'un alembic, et ſerez vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers ; mais, je vous ſupplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poëſie.

Souvenez-vous des airs charmans
Que vous chantiez ſur le Parnaſſe,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelſe et d'Horace.
Juſques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hypocrène,
Et je vous placerai ſans peine
Entre Homberg et Deſpréaux.

Jetez donc, Monſieur, un œil critique ſur mon ouvrage ; et ſi vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conſéquence il eſt pour moi que cet ouvrage ſoit ignoré dans le public avant d'être préſenté au Régent ; et j'attends que vous me garderez le ſecret. Surtout ne dites point à M. le duc de *Sully* que je vous aye écrit ; enfin que tout ceci ſoit, je vous ſupplie, entre vous et moi.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI. 1717.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sully.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables perſonnages
Que la France ait vus de long-temps :
Les Chapelles, *les Manicamps*,
Ces voluptueux et ces ſages
Qui rimans, chaſſans, diſputans
Sur ces bords heureux de la Loire,
Paſſaient l'automne et le printemps
Moins à philoſopher qu'à boire.

Il ſerait délicieux pour moi de reſter à Sully, s'il m'était permis d'en ſortir. M. le duc de *Sully* eſt le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château eſt dans la plus belle ſituation du monde ; il y a un bois magnifique dont tous les arbres ſont découpés par des poliſſons ou des amans qui ſe ſont amuſés à écrire leurs noms ſur l'écorce.

1717. A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'eſt pas mal-aiſé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully ſur Loire.

Il eſt bien juſte qu'on m'ait donné un exil agréable, puiſque j'étais abſolument innocent des indignes chanſons qu'on m'imputait. Vous ſeriez peut-être bien étonnée ſi je vous diſais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des *nuits blanches* comme à Sceaux. Madame de *la Vrillière*, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de *Liſtenai*, fut bien ſurpriſe d'être dans une grande ſalle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation ſervie au ſon des inſtrumens, et ſuivie d'un bal où parurent plus de cent maſques habillés de guenillons ſuperbes. Les deux ſœurs trouvèrent des vers ſur leur aſſiette; on aſſure qu'ils ſont de l'abbé *Courtin*. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils ſont. (*)

Après tous les plaiſirs que j'ai à Sully, je n'ai plus à ſouhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Uſſé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de *la Vrillière*.

(*) Voyez les Poëſies mêlées, volume de *Contes*.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. 1717. J'irais vous saluer dans le château de M. d'*Usſé*, après avoir passé quelque temps à Preuilli chez M. le baron de *Breteuil;* c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivîtes à *Roi*, et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Usſé; sinon je crois que malgré les ordres du Régent j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, &c.

LETTRE VII.

A M. * * *

Jouissez, Monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et ce qui vaut

1717. bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chaſſeurs pour la plupart, et qui paſſent ici les beaux jours à aſſaſſiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A reſter au ſacré vallon ;
Je ſuis fort bien près d'Apollon,
Mais aſſez mal avec Diane.

Je chaſſe peu, je verſifie beaucoup ; je rime tout ce que le haſard offre à mon imagination.

Et par mon démon lutiné
On me voit ſouvent d'un coup d'aile
Paſſer des fureurs de Lainé
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois,
De Sully, ce ſéjour tranquille,
Je ſuis plus heureux mille fois
Que le grand prince qui m'exile
Ne l'eſt près du trône des rois.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laiſſer ici aſſez de temps pour y pouvoir devenir malheureux ; je connais ma portée, je ne ſuis pas fait pour habiter long-temps le même lieu.

L'exil

L'exil assez souvent nous donne
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux 1717.
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les Dieux ;
Et qui n'est connu de personne
Dans le séjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Le bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sully ;

Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poëte Roi ;
C'est là sa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'est pas là où se trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire que tout Paris est enchanté des attraits de la nouveauté :

Que son goût délicat préfère
L'enjoûment agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin
Au pesant et fade Molière.

1718. # LETTRE VIII.

A M. DE LA FAYE.

La Faye, ami de tout le monde,
Qui ſavez le ſecret charmant
De réjouir également
Le philoſophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde ;
Vous qui rimez comme Ferrand
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flammes
Sur votre luth tendre et galant ;
Et qui même aſſez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace,
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe
Par le café de la Laurent :

Je voudrais bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur ; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables ; et j'ai le plaiſir de jeter tous les ſoirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Parfois je lis une belle ſtrophe de votre ami

M. de *la Motte*, et puis je me dis tout bas : *Petit misérable, quand feras-tu quelque chose d'aussi bien?* 1718. Le moment d'après c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et je me dis : *Garde-toi d'en faire autant.* Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière de *Rousseau*, cela éveille mon odorat ; je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains : je vois des comédies à la glace, des opéra fort au-dessous de ceux de l'abbé *Pic*, une épître au comte d'*Ayen* qui est à faire vomir ; un petit voyage de Rouen fort insipide ; une ode à M. *Duché* fort au-dessous de tout cela ; mais ce qui me révolte et qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu son épître à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux ; mais je crois y voir un enragé plutôt qu'un poëte. Il n'est pas inspiré, il est possédé ; il reproche à l'un sa prison, à l'autre sa vieillesse ; il appelle celui-ci athée, celui-là marouste. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières ? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. *Despréaux* quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs : aussi son style était doux et coulant ; mais celui de *Rousseau* me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. de

——— *Crébillon*, il diſe qu'*il vient de ſa griffe Apollon*
1718. *moleſter.*

Quels vers que ceux-ci :

» Ce rimeur ſi ſucré
» Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
» Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte.

De plus toute cette épître roule ſur un raiſonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, et que tout ſot eſt fripon ; mais ne ſerait-il pas la preuve trop évidente du contraire, ſi, pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul talent de la verſification ? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. *Rouſſeau* ne paſſe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit ſi mal en proſe que ſon *factum* eſt une des pièces qui ont ſervi à le faire condamner. Au contraire celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre, *et quid facundia poſſet, tum paruit.* Enfin voulez-vous que je vous diſe franchement mon petit ſentiment ſur MM. de *la Motte* et *Rouſſeau* ? M. de *la Motte* penſe beaucoup et ne travaille pas aſſez ſes vers ; *Rouſſeau* ne penſe guère, mais il travaille ſes vers beaucoup mieux : le point ſerait de trouver un poëte qui penſât comme *la Motte* et qui écrivît comme *Rouſſeau* (quand *Rouſſeau* écrit bien, s'entend) mais,

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus, 1718.
Dîs geniti, potuêre. . . . . . .

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner des belles lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui :

Car vous qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
Trop heureux si ces vers à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déjà fait connaître !
C'est un gros dieu lourd et pesant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille ;
Et qui depuis cinq ou six ans
Dans la foule des courtisans
Se trouvait toujours à Versaille.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas sitôt pour Gènes (1) ; votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point ; ne ressemblez pas à ces politiques errans qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent

(1) M. de *la Faye* était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

1718. enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaisir de dire *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de *César* et de *Pompée*.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits :
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie ;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

LETTRE IX. 1718.

A M. DE GENONVILLE.

AMI que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare :
Vous pour qui d'Apollon les tréſors ſont ouverts,
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'eſprit et l'enjoûment, ſans vice et ſans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaiſaient à tout le monde :
Votre épître a charmé le paſteur de Sully ;
Il ſe connaît au bon, et partant il vous aime ;
Votre écrit eſt par nous dignement accueilli,
Et vous ſerez reçu de même.

Il eſt beau, mon cher ami, de venir à la campagne tandis que *Plutus* tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris ? Je n'entends parler que de millions ; on dit que tout ce qui était à ſon aiſe eſt dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Eſt-ce une réalité ? eſt-ce une chimère ? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre

philoſophale dans les moulins à papier? *Law*
1718. eſt-il un Dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoiſonne de la drogue qu'il diſtribue à tout le monde? Se contente-t-on de richeſſes imaginaires? C'eſt un chaos que je ne puis débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poëſie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain écoſſais malin,
Comme la vieille ſibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre deſtin.
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant aſile:
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jéſuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire ſoudain

De ce couple de chatemites,
Il ne faudra sur leur chemin 1718.
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

LETTRE X.

A M. DE FONTENELLE.

De Villars, le premier septembre.

Les dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; et comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles. 1720.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux :
Nous prenons Vénus pour Mercure ;

1720.

Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles, nous négligeons fort le ſoleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin ; qu'enſuite, ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage, il a perdu ſenſiblement de ſa lumière et de ſa grandeur : nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le ſoleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même choſe à Paris.

C'eſt à vous que nous nous adreſſons, Monſieur, comme à notre maître. Vous ſavez rendre aimables les choſes que beaucoup d'autres philoſophes rendent à peine intelligibles ; et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les ſavans, et pour donner aux ignorans le goût des ſciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui par un vol imprévu,

De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru 1720.
Tant de carrières immortelles,
Où ſaint Paul avant vous a vu
Force beautés ſurnaturelles,
Dont très-prudemment il s'eſt tu :
Du ſoleil, par vous ſi connu,
Ne ſavez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi ſur un char tout ſanglant
A-t-il commencé ſa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et ſa grandeur et ſa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers (*a*)
Sur ce terrible phénomène ?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes ?
Jadis, quand vous étiez paſteur,
On vous eût vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur

(*a*) Le comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faibleſſe de croire à l'aſtrologie. Le cardinal de *Fleuri* diſait de lui qu'il ne connaiſſait ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent. Cependant il a fait de très-belles recherches ſur l'Hiſtoire de France.

1720.

Du dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poëſie;
Car ſachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie. (1)

(1) C'eſt dans la réponſe de *Fontenelle* à ces vers que ſe trouve ce vers heureux:

Il faut des hochets pour tout âge.

LETTRE XI.

1722.

A M. LE CARDINAL DUBOIS. (a)

De Cambrai, juillet.

UNE beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours et moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'inſtant je vous écrive.
Ma muſe, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec tranſport un ſi charmant emploi.

Nous arrivons, Monſeigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambaſſadeurs et tous les cuiſiniers de l'Europe ſe ſont donné rendez-vous. Il ſemble que tous les miniſtres d'Allemagne ne ſoient à Cambrai que pour faire boire la ſanté de l'empereur. Pour meſſieurs les ambaſſadeurs d'Eſpagne, l'un entend deux meſſes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les miniſtres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reſte,

(a) Cette lettre eſt de 1722. On l'a imprimée pluſieurs fois, mais on la donne ici ſur l'original. Madame de *Rupelmonde* était fille du maréchal d'*Alègre*, mariée à un ſeigneur flamand, et mère du marquis de *Rupelmonde* tué en Bavière.

1722. perſonne n'attend ici votre éminence : on ne penſe pas que vous quittiez le palais royal pour venir viſiter vos ouailles. Vous ſeriez trop fâché, et nous auſſi, s'il vous fallait quitter le miniſtère pour l'apoſtolat.

Puiſſent meſſieurs du congrès,
En buvant dans cet aſile,
De l'Europe aſſurer la paix !
Puiſſiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais !
Je ſais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la meſſe parfois
Et marmotter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois ;
Uniſſez à jamais l'eſprit à la prudence ;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monſeigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence auſſi ſouvent qu'il le voudrait, et qui de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre converſation comme la plus flatteuſe.

LETTRE XII. 1723.

A M. DE CIDEVILLE.

Conſeiller au parlement de Rouen.

28 décembre.

DEJA de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups;
Mais je ſens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'eſpoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'eſprit, ornés par la nature,
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés.

Mon génie excité m'invite à vous répondre:
Mais dans un tel combat que je me ſens confondre!
En louant mes talens, que vous les ſurpaſſez!
Je reſſens du dépit les atteintes ſecrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les ſuites miſérables de la petite vérole peuvent me permettre. Le triſte état où je ſuis encore m'empêche

—— de vous écrire plus au long ; mais comptez ,
1723. Monſieur, que rien ne peut m'empêcher d'être ſenſible toute ma vie à votre amitié, et que je la mérite par ma tendreſſe et mon eſtime reſpectueuſe pour vous.

LETTRE XIII.

A MADAME

LA DUCHESSE DU MAINE.

—— TOUTES les princeſſes malencontreuſes qui
1727. furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma baſtille, Madame, eſt la très-humble ſervante de votre Châlons ; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous ſuivirent,
Les Jeux badins priſonniers s'y rendirent ;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien ſurpris quand ils virent
La fermeté, la paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous ſe réunirent.

Cet

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitans. 1727.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah ! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour ;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé dans votre château le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos :
On vous prendrait pour une Orphée :
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs. Les agrémens seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable ;
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.

Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
1727. Car il n'eſt rien que le temps ne détruiſe;
Mais ce beau dieu qui les arts favoriſe,
De ſes préſens vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans *Ludoviſe*.

LETTRE XIV.

A M. THIRIOT.

A TULLIE (*), *imité de Catulle la Faye.*

Que le public veuille ou non veuille;
1730. De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens ſont les plus raviſſans.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher *Thiriot;* mais avant de mourir dans mon lit comme un ſot, je viens de changer la dernière ſcène de *Tullie*. Recommandez bien à *Titus* d'en avertir nos ſeigneurs du parterre.

(*) L'actrice qui jouait le rôle de *Tullie* dans Brutus.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que *Tullie* a joué comme un ange. Si cela eſt, 1730.

Ma Tullie, il eſt déjà temps;
Allons, vîte que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

LETTRE XV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville, 1731.
Ce don charmant, ce feu ſacré, ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile,
Et qui dictait à la Faye, à Chaulieu,
Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las! mon démon de moi s'eſt retiré.
Depuis long-temps il eſt en Normandie:
Donc quand voudrez, par Phébus inſpiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je ſois contre vous préparé,
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu, comptez toujours ſur la plus tendre amitié de l'hypocondre *V.*

1731.

LETTRE XVI.

A M. DE FORMONT,

En lui renvoyant des livres de métaphyſique.

O qu'entre Cideville et vous,
J'aurais voulu paſſer ma vie !
C'eſt dans un commerce ſi doux
Qu'eſt la bonne philoſophie,
Que n'ont point ces myſtiques fous,
Ni tous ces pieux loups-garous,
Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Queſnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapſodie
Dont le nom me met en courroux,
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis (1), philoſopher avec moi, et ne vous aviſez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen (2). Vous n'avez point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'aſſez rares merveilles,
C'eſt le pays des grands talens,
Des Fontenelles, des Corneilles ;
Mais ce ne fut jamais l'aſile du printemps.

(1) MM. de *Cideville* et *Formont*.
(2) Canteleu.

Si Rouen avait d'auſſi beaux jours que de bons eſprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reſte de ma vie. Je vous dirais avec *Virgile :* 1731.

Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter oſſa quieſcant,
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amintas.

Mais votre climat n'a point *maturam uvam.* Ma malheureuſe machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on penſe, pour aller chercher ceux où l'on tranſpire ; mais dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendreſſe et d'eſtime pour vous. C'eſt avec ces ſentimens, mes chers Meſſieurs, que je ſerai toute ma vie, votre, &c.

1731.

LETTRE XVII.

A M. DE FORMONT.

En réponſe à des vers ſur la décadence de la poëſie.

Les beaux Arts ſont perdus, le goût reſte ; et peut-être
Des poëtes naiſſans vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être ;
Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux : c'eſt que je corrige Eryphile. Elle n'eſt encore digne ni de vous, ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y ſont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus ſe faire illuſion ; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. Il y a encore à retoucher aux derniers actes ; mais quand tout cela ſera fait, et que j'aurai paſſé ſur l'ouvrage le vernis d'une belle poëſie, j'oſe croire que cette tragédie ne ſera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que

j'aimerai toute ma vie, et à qui je foumettrai toujours tout ce que je ferai. 1731.

Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans, et je n'y ai pas répondu ;

Mais, chers Formont et Gideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eryphile,
Prêtez-moi tous deux votre ſtyle,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage ſans les douleurs où je ſuis. Rien ne pouvait les ſuſpendre que votre charmante épître.

1732. # LETTRE XVIII.

A M. DE MONCRIF.

Mars.

Muse aimable, muſe badine,
Eſprit juſte et non moins galant,
Vous reſſemblez bien mieux à la Fare, à Ferrand,
Que je ne reſſemble à Racine.

Grand-merci de vos bontés; j'y ſuis plus ſenſible qu'à des battemens de mains. (1)

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deux fois à votre palais ſans pouvoir ſaluer ſon Alteſſe. J'avais auſſi à vous prier de paſſer chez madame de *Fontaine-Martel*, qui ſe vante d'avoir quelque choſe à vous dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiſte* et *Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choſes bien tendres de la part de ſon admirateur. A l'égard de votre prince, je me ſuis écrié à ſa porte:

J'ai par deux fois votre Alteſſe ratée:
Cela veut dire, hélas, tout ſimplement,

(1) La tragédie d'Eryphile venait d'être repréſentée avec applaudiſſement.

Que

Que ma muſe deux fois s'eſt en vain préſentée
Pour vous faire ſon compliment. 1732.
Heureux qui ſerait à portée
De rater effectivement
Votre perſonne tant vantée !
Il n'en ferait rien ſurement.

Cela eſt un peu irrégulier à préſenter à un ſaint abbé comme monſeigneur le comte de *Clermont ;* mais pour vous qui n'êtes point *in ſacris*, vous pouvez lire de ces ſottiſes. Faites ma cour en proſe à ce prince aimable, et brûlez mes vers ; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela eſt honteux que vous ne faſſiez plus de vers. Ce ſiècle-ci a plus beſoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

1732.

LETTRE XIX.

A M. DE FORMONT.

Du 29 avril.

FORMONT chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec fineſſe,
Penſes avec ſolidité,
Et ſans languir dans la pareſſe,
Vis heureux dans l'oiſiveté;
Dis-nous un peu ſans vanité
Des nouvelles de la Sageſſe
Et de ſa ſœur la Volupté;
Car on ſait bien qu'à ton côté
Ces deux filles vivent ſans ceſſe.
L'une et l'autre eſt une maîtreſſe
Pour qui j'ai beaucoup de tendreſſe,
Mais dont Formont ſeul a tâté.

Je compte, mon cher *Formont*, que vous aurez inceſſamment quelques manuſcrits de ma façon, puiſqu'on vous a débarraſſé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai Eryphile de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux, le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, ſelon la méthode

antique (1), lequel ſera récité par *Dufreſne* jeudi prochain. C'eſt ce jour-là que le parterre jugera Eryphile en dernier reſſort ; mais je veux qu'auparavant elle ſoit jugée par vous et par M. de *Cideville*, les deux meilleurs magiſtrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher *Cideville*, mais j'étais ſi preſſé, que je ne lui mandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, aſſez naïve à mon ſens, ſur *Néricault Deſtouches*. 1732.

Néricault dans ſa comédie
Croit qu'il a peint le glorieux ;
Pour moi je crois, quoi qu'il nous die,
Que ſa préface le peint mieux.

D'ailleurs il n'y a ici rien qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir cet été une comédie en proſe du ſieur *Marivaux*, ſous le titre des *Sermens indiſcrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphyſique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous ſavez que la petite *Dufreſne*, *in articulo mortis*, a ſigné un beau billet conçu en ces termes : *Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice, de ne jamais remonter ſur le théâtre.*

(1) Voyez le premier volume du Théâtre, page 446.

1732. Tout le monde dit, oh ! le beau billet qu'a *la Châtre !* Pour nous autres *Fontaine-Martel*, nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle Eryphile. Nous fesons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise ; mais soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours, ah ! si M. de *Formont* était là ! Adieu, mon cher ami, personne ne vous aime plus tendrement que, &c.

LETTRE XX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet.

Oui, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer incessamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Evangile,
Et justaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muse facile
Me l'a dit très-élégamment.

Vous y verrez assurément
Des airs français, du sentiment,

Avec la fierté de l'Aſie.
Vous concilîrez aiſément
Les diſcours de notre patrie
Avec les mœurs d'un ottoman ;
Car vous avez (et dans la vie
C'eſt ſans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un muſulman.

1732.

Mon dieu, mon cher *Cideville*, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaiſir à recevoir de vos lettres ! je m'attirerais ce plaiſir-là plus ſouvent, mais comment trouver un inſtant au milieu des maladies, des affaires et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

Pendant ce temps-là on joue les cinq ſens à l'opéra, à la comédie françaiſe, à l'italienne et à la foire. On ne ſaurait trop parler de ces meſſieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens ſont plus faibles que jamais, et il ne me reſte que du ſentiment.

Vous ſavez que le parlement de Paris vient de finir ſa comédie et de reprendre ſes ſéances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des ſpectacles.

1732. J'ai reçu par la poſte de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages ; il y a bien des fautes. Ces meſſieurs ont affecté ſurtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque paſſage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai *Jore* de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. *Formont* ne m'écrit point. Je vous embraſſe, et lui auſſi, de tout mon cœur.

LETTRE XXI.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau, ce 29 octobre.

MUSE ET GRACE,

MADAME de *Fontaine-Martel* m'a envoyé votre lettre, pour me ſervir de conſolation dans l'exil où je ſuis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes inſtruite des tracaſſeries que j'ai eues avec mon parlement, et de la combuſtion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au ſujet d'une mauvaiſe comédie que j'ai empêché d'être repréſentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et

j'ai remporté des victoires ſignalées ſur des choſes où il ne s'agiſſait de rien du tout. Il s'eſt formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princeſſes et de leurs adhérens. La reine a été victorieuſe, et j'ai fait la paix avec les princeſſes. Il n'en a coûté pour cette importante affaire que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adreſſés ; car il n'y a point de déeſſe dont le nez ne ſoit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaiſir à en brûler pour vous, Muſe et Grâce ! Mais il faut vous le déguiſer trop adroitement ; il faut vous cacher preſque tout ce qu'on penſe. 1732.

Je n'oſe dans mes vers parler de vos beautés
Que ſous le voile du myſtère.
Quoi ! ſans art je ne puis vous plaire,
Lorſque ſans lui vous m'enchantez ?

Non, Muſe et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait paſſer ſa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puiſſiez venir ſouper très-fréquemment chez madame de *Fontaine-Martel* ;

1732. car si vous restez à Tours seulement encore quinze jours, il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire
Que pour tout maudit chicaneur ;
Mais les gens d'esprit et d'honneur
Font du plaisir leur seule affaire.
Plaignez leur destin rigoureux :
Six semaines de votre absence
Les ont tous rendus malheureux ;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux.
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'assurer M. le président de *Lubert* de mes respects, et daignez m'honorer de votre souvenir.

LETTRE XXII. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami ; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel ;
Mais loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur maître-autel
Ces dieux qu'adore l'avarice ;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me semblait plus amer que fiel ;
Je l'ai renversé comme Ulysse ;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,

1732. J'étais au bord du précipice:
J'en fus sauvé par l'Eternel;
Car on peut aller au b....
Sans y gagner la....

Je me rends tout entier, mon cher *Cideville*, aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau, me rendait le plus paresseux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me semble, à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne sais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez; vous semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous serez aperçu, en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez, qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies...

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous. 1732.

Mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

C'est ce qu'*Horace* écrivait à l'autre *Cideville*; et cela ne veut dire autre chose sinon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici Zaïre; il y avait honnêtement du monde, et cela fut assez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de *Biblis* et de son frère *Caunus*, mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi: c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie, et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

1732. Un jeune conſeiller de nos enquêtes, nommé M. de *Monteſſu*, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour ſa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiſelle *Labaté*, comédienne aſſez médiocre, mais aſſez jolie catin. Il eſt mort incognito de la petite vérole, au grand étonnement des connaiſſeurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, ſi vous n'avez point vu mes petits verſiculets pour la demoiſelle *Gauſſin*, je vous les enverrai. Vous avez des droits ſur mes ouvrages, et vous en aurez ſur moi toute ma vie.

Mandez-moi un peu, je vous prie, ſi vous avez vu l'épouſe de *Gilles Bernières*, et ſi M. le marquis ſe trouve bien de ſon ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

LETTRE XXIII. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre.

Je vous envoyai l'autre jour
L'abrégé d'un pélerinage
Que je fis en certain ſéjour
Où vous faites ſouvent voyage,
Ainſi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître,
J'y ſuis dès long-temps oublié;
Mais pour celui de l'Amitié,
C'eſt avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du goût* doit être montrée à très-peu de monde; et ſurtout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaiſir d'avoir affaire à gens diſcrets comme vous. J'aurais dû, mon cher *Cideville*, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de *Polignac* vous connaiſſait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous ſupplie de ne laiſſer ſortir aucune Zaïre de vos mains ſans l'errata que j'ai envoyé à *Jore*, et de vouloir bien attendre, pour la

1732. rendre publique à Rouen, qu'elle paraiſſe à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les ſecondes, enſuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choſes ſoient dans les règles.

LETTRE XXIV.

A MADAME

LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

1733.

Moi qui dans mes amuſemens
Cherchant quelque ſage lecture,
Lis très-peu les nouveaux romans
Et beaucoup la ſainte Ecriture;
Hier je liſais l'aventure
De ce bon père des croyans,
Qui de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans ſon réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une viſite de trois anges.

J'ai reçu, Madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont, et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme *Abraham*. Mais la différence fut que le trio céleſte ſoupa

chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine, vous auriez fait une cène dans mon hermitage; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique. 1733.

Et pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraisemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déesses un couple aimable,
Conduites par le Dieu d'amour;
Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le faisaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vicereine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

1733.

Ciel ! que j'entendrais s'écrier
Marianne, ma cuisinière,
Si la duchesse de Saint-Pierre,
Du Châtelet et Forcalquier
Venaient souper dans ma tanière !

Mais après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence !

Les Dieux sont bons, ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux.
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux,
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

LETTRE XXV. 1733.

A M. DE MONCRIF.

11 avril.

Du Dieu du goût j'ai le temple pollu,
Du Dieu d'amour vous ornerez l'empire,
Car vous avez mentule, plume et lyre ;
Vous savez *plaire*, aimer, chanter, écrire :
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des fots, et qu'on prend pour satire.
Donc je verrai mon temple vermoulu.
Vous, vous ferez baisé, fredonné, lu,
Claqué surtout, heureux comme un élu ;
Et moi sifflé ; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre empire, rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de *Crébillon* fils a envoyé à son singulier père ce misérable *Temple*, pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse, qui est la gouvernante de monsieur de *Crébillon* ; et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, le Temple du goût ira à tous les diables. Ce n'est

1733. pas encore tout, car ils disent que monsieur de *Crébillon* laissera manger mon Temple par ses chats, et qu'il sera long-temps sans le lire; et il sera bien; car il vaut mieux qu'il achève Catilina, que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant si vous vouliez un peu le presser, il aurait du temps pour lire mon Temple et pour achever son divin Catilina. Ecrivez-lui donc un petit mot, mon aimable *Quin-monte*. Je vous souhaite, et à *Lull-brasf*, tout le plaisir que nous aurons mardi. Je ne sortirai que ce jour-là, et je serai à midi au parterre. *I love you with all my heart.*

LETTRE XXVI.

A M. DE MONCRIF.

Il faut se lever de bon matin pour voir les princes et messieurs leurs confidens. Il n'y a pas moyen, mon cher *Moncrif*, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de son Alteſſe pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de sa présence.

Madame de *Fontaine-Martel* disait à ce propos : 1733.

Puisse-t-il sans cérémonie,
Au saint jour de l'Epiphanie,
Dîner avec les Arts dont lui seul est l'appui !
Ah ! s'il venait dans cet asile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
Que des trois rois de l'Evangile.

Voilà ce que nous chantions madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur ? Ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Vous qui savez ce secret, enseignez-nous comme il faut s'y prendre.

1733.

LETTRE XXVII.

A MADAME

LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Les lettres charmantes que vous écrivez, Madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire. Mais je n'ose plus écrire en prose depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce ſtyle aimable et gracieux,
Et cette proſe ſi polie,
Me font voir que la poëſie
N'eſt pas le langage des Dieux.

Je ſuis réduit à ne parler qu'en vers par vanité, car ſi vous et votre amie vous vous aviſiez jamais de faire des vers, je n'oſerais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'eſprit et du ſentiment, il ne me reſte plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'aſile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur,

Occupé ſans tumulte, amuſé ſans langueur,
Je mépriſe le monde, et je vous y regrette ; 1733.
L'étude et l'amitié me tiennent ſous leur loi,
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde
Je bénis mon deſtin d'être ignoré du monde ;
Mais il ſera plus doux ſi vous penſez à moi.

Permettez, Madame, que j'aſſure monſieur de *Forcalquier* de mon tendre dévouement.

J'aime ſa grâce enchantereſſe ;
Il parle avec eſprit et penſe ſagement :
Nos vieux barbons font cas de ſon diſcernement,
Et notre brillante jeuneſſe
Veut imiter ſon enjoûment ;
Avec tant d'agrémens qui le ſuivent ſans ceſſe
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment ?

1733.

LETTRE XXVIII.

A M. DE FORMONT.

Juin.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous ſavez ſagement
Suivre en paix le ſentier charmant
De Chapelle et de Sablière;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaiſir ſeul eſt le père,
Et quoiqu'ils ſoient faits doctement,
C'eſt pour vous un amuſement.
Vous rimez pour vous ſatisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,
Eſclave maudit du parterre,
Fait ſa beſogne triſtement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de la Serre. (1)
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface aſſidûment,
Et le tout, Meſſieurs, pour vous plaire.

(1) Il travaillait alors à un opéra, et c'était probablement à celui de Tanis et Zélide, ou les Rois paſteurs, dans lequel il eſt queſtion d'*Oſiris*. Du moins peut-on le conjecturer par la ſuite de cette lettre. (Voyez Théâtre, tome IX.)

Je vous ſoupçonne de philoſopher à Canteleu avec mon cher, aimable et tendre *Cideville*. 1733.
Vous ſavez combien j'ai toujours ſouhaité d'apporter mes folies dans le ſéjour de votre ſageſſe.

Atque utinam ex vobis unus, veſtri que fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus, hic ipſo tecum conſumerer ævo.

Mais je ſuis entre *Adélaïde du Gueſclin*, le ſeigneur *Oſiris* et *Newton*. Je viens de relire ces lettres anglaiſes moitié frivoles, moitié ſcientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus paſſable dans ce petit ouvrage, eſt ce qui regarde la philoſophie; et c'eſt, je crois, ce qui ſera le moins lu. On a beau dire le ſiècle eſt philoſophe: on n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de *Maupertuis*, où il eſt queſtion de l'attraction; et ſi on montre ſi peu d'empreſſement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles eſſais d'un écolier comme moi? Heureuſement j'ai tâché d'égayer la ſéchereſſe de ces matières et de les aſſaiſonner au goût de la nation. Me conſeilleriez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées ſur les Penſées de *Paſcal*? Il y a déjà

1733. long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier ſi bien armé qu'on ne puiſſe percer au défaut de la cuiraſſe ; et je vous avoue que ſi, malgré ma faibleſſe, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'eſprits, et ſecouer le joug dont il les a affublés, j'oſerais preſque dire avec *Lucrèce :*

Quare ſuperſtitio pedibus ſubjecta viciſſim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

Au reſte, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne feront point tellement liés avec notre ſainte religion qu'on ne puiſſe déchirer la peau de *Paſcal* ſans faire ſaigner le chriſtianiſme. Adieu. Mandez-moi ce que vous penſez des lettres imprimées et du projet ſur *Paſcal*. En attendant je retourne à *Oſiris*. J'oubliais de vous dire que le pareſſeux *Linant* échafaude ſon *Sabinus*.

LETTRE

LETTRE XXIX. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

14 auguſte.

Il y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vile proſe à vos agaceries poëtiques qui ont ſi fort l'air des lettres de *Chaulieu*, de *Ferrand* ou de *la Faye*.

Mais une triſte maladie,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix affaiblie ;
Je ne chante plus qu'Emilie :
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à *Emilie* votre ingénieuſe lettre *Emilie* a répondu comme *Benſerade* à *Dangeau*, au nom des filles de la reine :

Vous demandez ſi bien qu'on ne peut refuſer.

Elle m'a donc donné la permiſſion de vous envoyer les vers en queſtion, à condition que vous les renverrez ſans les avoir copiés. Je ſuis sûr que vous ferez fidelle, car c'eſt l'amitié qui vous fait ſavoir les ordres de la beauté.

1733. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon :

Je l'adore comme les Dieux
Qu'on invoque ſans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette penſée,

Une petite différence
Eſt entre Emilie et les Dieux :
C'eſt que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encenſe.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage :
Sachez que quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle eſt donc, me direz vous, cette divinité? Eſt-ce quelque madame de *la Rivaudaye*? Eſt-ce une perſonne en l'air? Non, mon cher *Cideville*.

Je vais, ſans vous dire ſon nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'eſt qu'Emilie :
Elle eſt belle et ſait être amie,
Elle a l'imagination
Toujours juſte et toujours fleurie ;

Sa vive et ſublime raiſon
Quelquefois a trop de faillie ; 1733.
Elle a chaſſé de ſa maiſon
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie ;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en paſſe pas moins ſa vie
Avec le monde qui l'ennuie,
Et des banquiers de Pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là, et je vous réponds qu'il eſt ſi vrai, qu'elle eſt la ſeule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi qui lui ſuis attaché à proportion de ſon mérite, ce qui veut dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur :
L'amour ſerait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands Dieux ! (s'il en eſt d'autres qu'elle)
Ayez de moi quelque pitié :
Ecartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié !
L'amitié jamais ne s'altère ;
Elle rend ſagement heureux,
Sans emportement, ſans myſtère.

1733.

L'amour aurait plus de quoi plaire ;
Mais c'eſt un feu trop dangereux.
On a des momens ſi fâcheux
Avec gens de ce caractère !

Adieu ; vous êtes *Emilie* en homme, et elle eſt *Cideville* en femme. Notre ami *Formont* m'a écrit une lettre ſur *Locke*, dans laquelle je crois qu'il ne s'eſt pas aſſez ſouvenu des ſentimens de ce philoſophe. Je veux lui écrire ſur cet article.

Pardon, aimable *Cideville ;* je ne vous écris point de ma main, mais je ſuis ſi malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Epître à Emilie ;* vous verrez que je hais *Rouſſeau*, mais qui ne ſait pas haïr, ne ſait pas aimer.

LETTRE XXX. 1733.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 29 d'auguſte.

VOTRE lettre, Monſieur, pouvait ſeule me dédommager de votre charmante converſation. La divine *Emilie* ſavait combien je vous étais attaché, et ſait à préſent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ſes regrets aux miens : c'eſt une femme que l'on ne connaît pas ; elle eſt aſſurément bien digne de votre eſtime et de votre amitié. Regardez-moi comme ſon ſecrétaire ; écrivez-lui et écrivez-moi malgré les amuſemens que vous donnent les femmes d'Avignon.

On a déjà enlevé à Londres la traduction anglaiſe de mes lettres. C'eſt une choſe aſſez plaiſante que la copie paraiſſe avant l'original ; j'ai heureuſement arrêté l'impreſſion du manuſcrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Egliſe anglicane.

On brûlait autrefois les gens
Pour un peu de philoſophie ;
Aujourd'hui les gens de bon ſens
Ne ſont brûlés qu'en l'autre vie.

1733. Vous me demandez l'*Epître à Emilie ;* mais vous ſavez bien que c'eſt à la divinité même, et non à l'un de ſes prêtres, qu'il faut vous adreſſer, et que je ne peux rien faire ſans ſes ordres. Vous devez croire qu'il eſt impoſſible de lui déſobéir. Vous avez bien raiſon de dire que vous auriez voulu paſſer votre vie auprès d'elle. Il eſt vrai qu'elle aime un peu le monde :

Cette belle ame eſt d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons ;
Son eſprit eſt très-philoſophe,
Et ſon cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde ſont de ſon âge, et ſon mérite eſt au-deſſus de ſon âge, de ſon ſexe et du nôtre.

J'avoûrai qu'elle eſt tyrannique :
Il faut, pour lui faire ſa cour,
Lui parler de métaphyſique
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime aſſez la métaphyſique, et qui préfère l'amitié d'*Emilie* à tout le reſte, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître,
C'eſt à Locke aujourd'hui de l'être.

L'art de penſer eſt conſolant
Quand on renonce à l'art de plaire. 1733.
Ce ſont deux beaux métiers vraiment,
Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penſer entre *Emilie* et vous ; j'aurais été l'admirateur de tous deux ; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de ſa maiſon comme *Horace* de celle de *Mécène :*

Nil mihi officit unquam,
Ditior hic aut eſt quia doctior. Eſt locus uni-
Cuique ſuus.

Mais vous allez courir à Avignon : *Emilie* eſt toujours à la cour, et cette divine abeille va porter ſon miel aux bourdons de Verſailles. Pour moi je reſte preſque toujours dans ma ſolitude, entre la poëſie et la philoſophie.

Je connais fort M. de *Caumont* de réputation, et c'en eſt aſſez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre ſuffrage et du ſien, *ſublimi feriam ſidera vertice.*

1733.

LETTRE XXXI.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Je vous envoie, Madame, cette *Epître ſur la calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la perſonne à qui elle eſt adreſſée. (1)

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie ;
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais ;
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage et meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Plaint nos travers au lieu d'en rire,
Excuſe quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatire.

Je joins à mon obéiſſance une petite œuvre de ſurérogation : *La mule du pape*. C'eſt une ſatire que j'ai retrouvée dans mes paperaſſes.

(1) A madame du *Châtelet*. Voyez le volume d'*Epîtres*.

Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le saint-père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome; mais je vous suis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine. 1733.

LETTRE XXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 septembre.

L'AUTRE jour l'Amitié, d'un air simple et facile,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur.
Ils sont, tu le vois bien, du charmant Cideville,
Dit-elle, et tu connais l'air tendre et séducteur
Dont cet ingénieux pasteur,
Par ses accens nouveaux à son gré ressuscite
Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrite;
Mais il t'a prodigué dans son style enchanteur
Tous les éloges qu'il mérite.

Quelle faible réponse, mon aimable ami, à votre charmante églogue, et que j'ai de remords de vous payer si tard et si mal! N'accusez point ma paresse; mon cœur surtout

1733. n'eſt point pareſſeux, mais vous ſavez que ma déteſtable ſanté me met quelquefois dans l'impuiſſance de penſer et d'écrire; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure pluſieurs jours privé de la conſolation des belles lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le ſavez bien, paſſer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la paſſe preſque qu'en regrets! L'abbé *Linant*, ou plutôt *Linant* qui n'eſt plus abbé, vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiéte et tumultueuſe de Paris, après avoir joui d'une ſi douce tranquillité auprès de vous. Il eſt bien mal logé chez moi, mais ce n'eſt pas ma faute, c'eſt la ſienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il ſera content. C'eſt un jeune homme nommé *le Febvre*, qui fait auſſi des vers harmonieux, et qui eſt né, comme *Linant*, poëte et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût aſſez honnête pour leur rendre la vie plus agréable; mais n'ayant point de richeſſes à leur faire partager, ils daignent partager ma pauvreté. Je ne ſuis pas comme la plupart de nos pariſiens, j'aime mieux avoir des amis que du ſuperflu; et je préfère un homme de lettres à un bon cuiſinier et à deux

chevaux de carroſſe. On en a toujours aſſez pour les autres quand on ſait ſe borner pour ſoi. Rien n'eſt ſi aiſé que d'avoir du ſuperflu. Voilà une morale que M. le marquis (1) ne goûtera pas, mais qui eſt ſurement de votre goût. 1733.

A l'heure que je vous parle, mes deux amis ſont à la comédie, à une pièce nouvelle d'un nommé *la Chauſſée*, intitulée, *La fauſſe antipathie*. Ce titre a l'air de *Marivaux*; mais *Marivaux* ne fait pas de vers, et *la Chauſſée* en fait de très-bons, du moins dans le genre didactique. Ce n'eſt pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

Adieu; ſur nos vieux jours nous irons enſemble aux premières repréſentations.

(1) M. de *Lezeau*.

1733. # LETTRE XXXIII.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, 25 de novembre.

J'INTERROMPS mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire : voilà bien des sacremens à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez,
Alors que vous posséderez
Le juste nom de grand-vicaire,
Qu'aussitôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah! tout prêtre que vous serez,
Mon cher ami, vous aimerez :
Fussiez-vous évêque ou saint-père,
Vous aimerez et vous plairez,
Voilà votre vrai ministère ;

Et toujours vous réuſſirez
Et dans l'Egliſe et dans Cythère. 1733.

Vos vers et votre proſe ſont bien aſſurément d'un homme qui ſait plaire. Je ſuis ſi malade que je ne vous en dirai pas davantage ; et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux, ſinon que je vous aime de tout mon cœur.

J'ai envoyé trois Henriades de la nouvelle édition à M. de *Caumont*. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu ; conſervez bien votre ſanté ; il eſt affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaiſir. *Vale*, *vale*. Ne parlez pas à madame *du Châtelet* de ſon anglais ; c'eſt un ſecret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu ; je vous ferai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

1734.

LETTRE XXXIV.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

MONSIEUR,

La fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que ſon père, a été également touchée de votre ſouvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monſieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers; mais ſachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeuneſſe, elle a bien vu que l'ouvrage eſt de vous. Quoique vous m'ayez adreſſé la lettre, Monſieur, je ſens que ce n'était qu'un fidéicommis pour madame *du Châtelet*.

Je ne ſuis rien qu'un prête-nom;
Votre épître a paru ſi belle
Et ſi neuve, et d'un ſi bon ton,
Que ſans doute elle était pour elle.

Je ne ſais pas comment vous pouvez vous défier de votre raiſon, quand vous la faites parler d'une manière ſi charmante.

Si d'Horace le doux langage,
Et la proſe de Cicéron, 1734.
La vérité, le badinage,
Si tout cela n'eſt pas raiſon,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raiſon, je l'avoûrai,
N'eſt pas le don le plus ſacré
Que l'homme reçut en partage :
Il en eſt un autre, à mon gré,
Au-deſſus de l'eſprit du ſage,
Un don plus beau, plus précieux,
Par qui la raiſon embellie,
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel eſt ce don ? C'eſt le génie.

On a vu ce génie heureux
Vous inſpirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux,
Votre eſprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rouſſeau
Dont l'ennuyeuſe hypocriſie
Change ſon or en oripeau,
Et ſes chanſons en homélie.
Vos vers ſont dignes des premiers

1734. Que votre beau printemps fit naître ;
Vous fûtes, vous ſerez mon maître.
Vivez, rimez ; puiſſiez-vous être
Immortel comme vos lauriers.

Voilà, Monſieur, une partie des choſes que je penſe de vous. Je reſpecterai, j'aimerai en vous toute ma vie le véritable philoſophe, qui a quitté la cour depuis long-temps, qui vit pour ſoi, pour ſa famille et pour ſes amis ; l'homme de lettres et de génie qui n'eſt point de l'académie, qui aime les arts pour eux-mêmes, qui a toujours écouté ſes goûts et jamais la vanité ; l'ami dont la ſociété eſt toujours égale, qui n'exige rien et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement, malgré mon ſilence, comptez, Monſieur, que je ſuis tendrement attaché à toute votre famille, et que ſi jamais je quittais l'heureuſe ſolitude que j'habite pour le tumulte de Paris, je ne pourrais m'en conſoler qu'en venant chercher la ſolitude auprès de vous.

Recevez, Monſieur, auſſi-bien que madame d'*Uſſé* et monſieur votre fils, les aſſurances de mon tendre et reſpectueux dévouement.

LETTRE

LETTRE XXXV. 1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 5 novembre.

Je ſuis trop malade, mon très-cher ami, pour répondre une ſeule rime à vos vers charmans, mais j'ai du moins aſſez de force pour vous ſupplier, au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi, de ne point prendre d'autre maiſon que la mienne, et de vouloir bien loger dans mon appartement. *Demoulin* et ſa femme vous marqueront par leurs ſoins, avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraiſemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami, pour combien de temps y êtes-vous? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore? Vous me parlez en très-jolis vers de mes prétendus voyages, et vous ne me dites rien de vous! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon eſprit que de mon cœur?

Ami, ne me conſeillez pas
De parcourir ces beaux climats
Que jadis honora Virgile.
Mantoue eſt aujourd'hui l'aſile

Des Allemands et des combats;
2734. Mais fût-elle toujours tranquille,
Je ne connais d'autre séjour
Que les lieux où règne l'Amour,
Et ceux qu'habite Cideville.

Je vous embrasse tendrement; si vous m'aimez, logez chez moi.

Adieu; quand viendra donc le temps où je vous accablerai tout le jour de prose et de vers! Ne sachant pas votre adresse, j'ai prié M. d'*Argental* de vous rendre ce chiffon. Ce d'*Argental* est bien digne de vous. Je lui envoie Samson pour vous être montré, en attendant mieux.

LETTRE XXXVI. 1735.

A M. DE FORMONT.

26 janvier.

L'EXTREME plaiſir que j'ai eu à lire votre épître à M. l'abbé *du Rénel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plutôt; car lorſqu'on eſt bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne diſſimule,
Peint du ſiècle paſſé les nobles attributs
A notre ſiècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poëtes du temps ſeront bien confondus
Quand ils liront votre opuſcule.
Devant des indigens votre main accumule
Les vaſtes tréſors de Créſus;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des boſſus.

En vérité, je ne ſaurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi cette ancienne idée que j'avais d'un eſſai ſur le ſiècle de *Louis XIV*. S'il n'y avait que l'hiſtoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais

1735. pas la peine : mais ſon ſiècle mérite aſſurément qu'on en parle ; et ſi jamais je ſuis aſſez heureux pour avoir ſous ma main les ſecours néceſſaires, je ne mourrai pas que je n'aye mis à fin cette entrepriſe. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là, ſera le modèle de ma proſe ;

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits ſublimes,
Vous les euſſiez rendus fameux ;
Juſte en vos jugemens, et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorſque vous parlez d'eux.

Il eſt bien vrai que M. *Caſſini* n'a pas découvert la route des aſtres, et qu'il ne nous a rien appris ſur cela ; mais il a découvert le cinquième ſatellite de Saturne, et a obſervé le premier ſes révolutions. Cela ſuffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On ſait bien que ce n'eſt pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, ſi on voulait, vous dire encore que *Boileau* a commencé à travailler long-temps avant que *Quinault* fît des opéra. On doit être aſſez content quand on n'eſſuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'*Écumoire* de ce grand enfant, et les *Princeſſes de Malabar* de je ne ſais quel animal qui a trouvé le ſecret de faire un fort mauvais livre

sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir. 1735.

Je connaissais les Mémoires du maréchal de *Villars*. Il m'en avait lu quelque chose il y a plusieurs années. Il chargea l'abbé *Houteville*, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la *Religion prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de *Villars* a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne; car si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la bastille. On m'a parlé aussi d'un *Traité sur le commerce*, de M. *Melon;* la suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée: car je me souviens qu'il nous régala il y a quelques années d'un certain *Mahmoud*, qui pour être défendu n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son *Traité sur le commerce;* car, au bout du compte, M. *Melon* a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de *la Chaussée;* il y aura

1735. ſurement des vers bien faits, et vous ſavez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc ſouvent, mon cher et aimable philoſophe. Vous avez ſoupé avec *Emilie;* j'aurais été aſſez aiſe d'en être. Voyez-vous toujours madame *du Deffant?* elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant *Cideville.* Pour *Thiriot*, je ne ſais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné caſaque publiquement: je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. *Vale*, *te amplector.*

LETTRE XXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

6 février.

Allez, mes vers, aux rivages de Seine,
N'arrêtez point dans les murs de Paris;
Gardez-vous-en; les arts y ſont proſcrits:
Des gens dévots la ſottiſe et la haine
Y font la guerre à tous les bons écrits.

Vers indiſcrets, enfans de la nature,
Dictés ſouvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,

Si vous n'avez onguent pour la brûlure. 1735.
Allez plus loin, ſur le bord neuſtrien ;
Vous y verrez certain homme de bien
Qui réunit, voluptueux et ſage,
L'art de penſer au riant badinage.
Il veut vous voir, allez ; et plût aux Dieux
Qu'ainſi que vous je paruſſe à ſes yeux !
Ne craignez point ſon goût ni ſa prudence,
Puiſqu'il eſt ſage, il eſt plein d'indulgence.
Allez d'abord ſaluer humblement
Ses vers heureux, ſes vers qui vous effacent ;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous ſurpaſſent,
Et faites-leur ce petit compliment :

Frères très-chers, enfans de Cideville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu ſur vous.
Nous ſommes fils de ſon ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimé : c'eſt l'art de votre père.

Voilà le petit compliment que je vous feſais, mon cher ami, en arrangeant ces guenilles (1) que j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma pareſſe ; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart

(1) Le recueil manuſcrit de ſes poëſies fugitives.

1735. ſont bien faibles, et qu'on ſent qu'il faut vous les envoyer, on eſt honteux et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de *Formont* à l'abbé *du Rénel* ? Mais comment va la tragédie de *Linant* ? Je lui ai donné là un ſujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur, ſon coup d'eſſai ſera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillans de penſées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'eſt un don de Dieu qu'il refuſe quelquefois même à ſes élus. Et puis il y a ſur les pièces de théâtre une deſtinée bizarre qui trompe la prévoyance de preſque tous les jugemens qu'on porte avant la repréſentation. Je n'aurais jamais oſé prédire le ſuccès de Didon ; cependant elle a réuſſi. Il y a une choſe sûre, c'eſt que le public eſt toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir Rameſsès. Engagez M. *Linant* à m'en envoyer une copie.

Mon cher *Cideville*, ſi je vous revoyais, j'ai bien de quoi vous amuſer. Nous avons huit chants de faits de notre Pucelle ; mais, Dieu merci, notre Pucelle eſt dans le goût de l'*Arioſte*, et non dans celui de *Chapelain*.

LETTRE

LETTRE XXXVIII. 1735.

A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL.

Venus et le dieu de la table,
Et Martelière à leur côté,
Chantaient tous trois un air aimable
Que tous trois vous avaient dicté:
Mais bientôt réduits à se taire,
Quelle douleur trouble leurs sens
Quand on leur dit qu'en son printemps
Le plus gai, le plus fait pour plaire,
Des convives et des amans,
Laissait-là Comus et Cythère
Pour être grand vicaire à Sens!

Plaisirs, Amours, troupe légère,
Il faut calmer votre douleur:
La sainte Eglise aura beau faire,
Vous ferez toujours dans son cœur.
Du froid séjour de la Prudence
Il saura descendre en vos bras,
Escorté de la Bienséance
Qui relève encor vos appas,
Et qui donne une jouissance
Que l'Attaignant ne connaît pas.

1735.

Un cœur indiſcret et volage,
Toujours occupé de jouir,
A ſouvent l'ennui pour partage ;
Mais celui qui ſait s'aſſervir
A ſes devoirs et vivre en ſage,
Eſt bien plus digne du plaiſir,
Et le goûte bien davantage.

Ainſi Boſſuet autrefois,
Ce dernier père de l'Egliſe,
Dans les bras de la jeune Liſe
Devint père auſſi quelquefois.

Monſieur ſon neveu dans le temple
Apporta les mêmes vertus.
C'eſt un bel exemple de plus ;
Mais on n'a pas beſoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché, Monſieur ; vous avez tout le reſte : et pour moi je ne ſouhaite autre choſe que d'être votre diocéſain. Vous auriez eu déjà de grands bénéfices ſi vous étiez né du temps qu'on donnait un évêché à *Godeau* pour des vers, et une abbaye conſidérable à *Deſportes* pour un ſonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muſes. Mais puiſque la fortune ne ſe fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raiſon, par la

supériorité de votre esprit, par vos talens pour les affaires et par la vraie éloquence qui n'est pas, je crois, d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre à commandement. 1735.

Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous, voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères, et qui fera votre réputation autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures ; vous me paraissez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talens-là, et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, Monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous connaissez la respectueuse tendresse pour vous.

247205

1735.

LETTRE XXXIX.

A MADAME
LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

UNE santé à laquelle vous daignez vous intéresser, Madame, ne peut pas être long-temps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis, est un excellent médecin. Je vous demande pardon, Madame, de la témérité de *Linant*; le zèle l'a emporté.

Il est difficile de taire
Ce qu'on sent au fond de son cœur;
L'exprimer est une autre affaire.
Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire;
Souvent on est un fat, en montrant trop d'ardeur.
Mais soupirer tout bas, serait-ce vous déplaire?
Puniſſez-vous, ainsi qu'un téméraire,
L'amant discret, soumis dans son malheur,
Qui sait cacher sa flamme et sa douleur?
Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je ferais trop jaloux si *Linant* était votre seul poëte. Toute votre famille est faite pour la société. Madame *du Châtelet* connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de *la Neuville*, et quelque chose de plus à madame de *Champbonin*.

LETTRE XL. 1735.

A M. DE CIDEVILLE,

Qui avait envoyé à M. de Voltaire un opéra de Daphnis et Chloé.

A Cirey.

Lorsque la divine Emilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie,
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de son innocente amie,
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve sympathie,
Où des jeux la troupe choisie
Danse avec eux et leur sourit,
Où sans art, sans coquetterie,
Le sentiment règne et bannit
Ce qu'on nomme galanterie,
Où ce qu'on pense et ce qu'on dit
Est tendre sans afféterie :
Alors notre belle Emilie
Soupira tendrement et dit :
Si les innocens que conduit
La nature simple et sauvage

1735.

Ont tant de tendreſſe en partage,
Que feront donc les gens d'eſprit ?

Vous voyez, mon cher *Cideville*, que la ſublime *Emilie* a entendu et approuvé votre aimable ouvrage, et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendreſſe dans la bouche de ces amans ignorans, doit avoir le cœur bien ſavant.

Nous ſommes M. *Linant* et moi dans ſon château. Il ne tient qu'à elle d'enſeigner le latin au précepteur qui reſtituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penſer. Il faut que nous mettions à profit un temps ſi heureux. Je me flatte que *Linant* fera ſous ſes yeux quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphyſicien. Il faudrait être univerſel pour être digne d'elle. Pour moi, je ne ſuis actuellement que ſon maçon.

Ma main peu juſte, mais légère,
Tenait autrefois tour à tour
Ou le flageolet de l'Amour
Ou la trompette de la guerre ;
Aujourd'hui diſciple nouveau
De Manſard et de la Guépierre,
Je tiens une toiſe, une équerre,

Je mets une cour au niveau ;
J'arrondis la forme groſſière
D'un pilaſtre ou d'un chapiteau,
Et je fais façonner la pierre
Sour le dur tranchant du ciſeau. 1735.

Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion
Sur les rivages du Scamandre.
Mon ſort eſt plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie :
Il était le maçon des rois,
Et je ſuis celui d'Emilie.
Apollon, banni par les Dieux,
Regretta la voûte azurée,
Que regretterais-je en ces lieux ?
C'eſt moi qui ſuis dans l'empyrée.

Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux de juger des procès ! Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à *Emilie !*

Adieu, mon cher ami ; je vais faire poſer des planches, et entendre enſuite des choſes charmantes, et profiter plus dans ſa converſation que je ne ferais dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* eſt entamé. Je ne ſais

comment nommer cet ouvrage : ce n'eſt point
1735. une hiſtoire, c'eſt la peinture d'un ſiècle admirable. *Vale, ama et ſcribe.*

LETTRE XLI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

J'AI reçu, Madame, une lettre charmante ; comment ne le ſerait-elle pas, écrite par vous et par M. de *Formont*? Une lettre de vous eſt une faveur dont je n'avais pas beſoin d'être privé ſi long-temps pour en ſentir tout le prix. Mais des vers ! des vers, des rimes redoublées ! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, ſi votre proſe d'ailleurs ne ſuffiſait pas.

De qui ſont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ?
Ils ont comme vous l'art de plaire.
Du Deffant, vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre pareſſeux,
En eſt-il avec vous le père ?
Ils ſont bien dignes de tous deux,
Mais je ne les méritais guère.

Je ſuis enchanté pourtant comme ſi je les méritais. Il eſt triſte de n'avoir ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an, tout au plus. 1735.

Ah ! ce que vous faites ſi bien,
Pourquoi ſi rarement le faire ?
Si tel eſt votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur ſévère.

Il eſt bien vrai qu'il y a des perſonnes fort pareſſeuſes en amitié, et très-actives en amour ; il eſt vrai encore qu'une de vos faveurs eſt ſans doute plus précieuſe que mille empreſſemens d'une autre. Je le ſens bien par cette lettre ſéduiſante que vous m'avez écrite, et c'eſt préciſément ce qui fait que je voudrais en avoir de pareilles tous les jours.

Je me ſais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de proſe et de vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois. Mes pauvres quakers vous ſont bien obligés de les aimer ; ils ſont bien plus fiers de votre ſuffrage que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire eſt un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

1735.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'eſt celui de l'innocence.
Un quakre dit tout ce qu'il penſe.
Il faut, s'il vous plaît, eſſuyer
Sa naïve et rude éloquence ;
Car en voulant vous avouer
Que ſur ſon cœur ſimple et groſſier
Vous avez entière puiſſance,
Il eſt homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienſéance.

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie !

Quelque bégueule reſpectable trouvera peut-être, Madame, ces derniers vers un peu forts ; mais vous qui êtes reſpectable ſans être bégueule, vous me les pardonnerez.

LETTRE XLII.

1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 20 ſeptembre.

Que devient donc mon Cideville ?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus ?
Eſt-ce Thémis, eſt-ce Vénus
Qui l'a rendu ſi difficile ?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire,
Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire :

Il faut que loin de m'oublier
Il m'écrive avec allégreſſe,
Ou ſur le dos de ſon greffier,
Ou ſur le *ſein* de ſa maîtreſſe.

Ah ! datez du *ſein* de Manon ;
C'eſt de là qu'il me faut écrire.
C'eſt le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous inſpire.

Ecrivez donc des vers badins ;
Mais en commençant votre épître,
La plume échappe de vos mains,
Et vous *baiſez* votre pupitre.

1735. Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là ? c'eſt que je deviens groſſier, mon cher ami, depuis que vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre. J'avais compté que *Linant* ſouffllerait un peu mon feu poëtique qui s'éteint ; mais le pauvre homme paſſe ſa vie à dormir, et qui pis eſt, *non ſomniat in Parnaſſo.* Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la pareſſe. Son corps et ſon ame ſacrifient à l'indolence; c'eſt-là ſa vocation. Je ne compte plus ſur des tragédies de ſa façon ; je ne lui demande à préſent que de ſavoir au moins un peu de latin. Hélas ! à propos de tragédie, je ne ſais quel infame a fait imprimer ma pièce de *la Mort de Céſar.* Il eſt dur de voir ainſi mutiler ſes enfans ; cela crie vengeance. L'éditeur a plus maſſacré *Céſar* que *Brutus* et *Caſſius* n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge ſur cette édition, et que les gens de lettres, grands calomniateurs de leur métier, ne diſent que c'eſt moi qui ait fait clandeſtinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures ; nous ſommes dans l'automne du bon goût, et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et contre* (1) eſt

(1) Journal de l'abbé *Prévoſt.*

plus insipide que jamais, et les observations de l'abbé *Desfontaines* sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison, à l'équité, à l'érudition et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant, et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme, qui veut se donner pour entendre l'anglais, donne l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de bicêtre, et de lui avoir sauvé la grève. Il vaut mieux après tout brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo.* Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises. 1735.

J'attends depuis près d'un mois le quatrième livre de l'Enéide en vers français, de la façon de notre ami *Formont :* on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son épître sur la décadence du goût me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé *du Renel* a fini celle qu'il a entreprise de l'Essai de *Pope* sur l'homme. Ce sont des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les Pensées de *Pascal.* Il prouve en beaux vers que la nature de l'homme a

1735. toujours été et toujours dû être ce qu'elle eſt. Je ſuis bien étonné qu'un prêtre normand oſe traduire de ces vérités.

J'ai lu les Fêtes indiennes et très-indiennes ; les Adieux de *Mars* tout propres à être reliés avec la Didon, à être loués par le Mercure galant et par l'abbé *Desfontaines*, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire Vert-vert, poëme digne d'un élève du père *du Cerceau*, et je n'ai pu en venir à bout. Heureuſement je n'ai point reçu Abenſaïd.

Je me conſole avec le *Siècle de Louis XIV* de toutes les ſottiſes du ſiècle préſent: J'attends quelque choſe de vous comme un baume ſur toutes ces bleſſures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits Daphnis et Chloé.

Adieu, mon très-cher ami.

Emilie me fait décacheter ma lettre pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oſerais-je vous parler de la ſublime et délicate *Emilie*, après la lettre groſſière que je vous ai écrite ? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre.

LETTRE XLIII. 1735.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 octobre.

Vous êtes de ceux dont parle madame *Deshoulières*,

Gens dont le cœur s'exprime avec esprit.

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère,
Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère,
Dont le bon goût s'est affermi
Si loin des routes du vulgaire.
Elle sait penser et sentir,
Et philosopher et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrais accourir
A son aimable sanctuaire,
La voir, l'admirer, la chérir.
Vous m'avoûriez que sa lumière
Sait éclairer sans éblouir;
Oui vous vous laisseriez ravir

1735.

Par cette ame ſi ſingulière,
Qui ſans effort ſait réunir
Les arts, la raiſon, le plaiſir,
Les travaux et le doux loiſir,
Tout le Parnaſſe et tout Cythère.
Je vous connais, et de ce pas
Vous franchiriez votre hémiſphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas.
Mais je ſais qu'on ne quitte pas
Pollion de la Poplinière.

Du moins, ſi vous ne pouvez venir, écrivez donc bien ſouvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponſe pour me récrire. Vous êtes à la ſource de tout ce qu'on peut mander; et moi, quand je vous aurai dit que je ſuis heureux loin du monde, occupé ſans tumulte, philoſophe pour moi tout ſeul, tendre pour vous et pour une ou deux perſonnes, j'aurai tout dit. C'eſt à vous à m'inonder de nouvelles; vos lettres ſeront pour moi *hiſtoria noſtri temporis*.

Je ſuis bien aiſe d'avoir deviné que la muſique de *Rameau* ne pouvait jamais tomber. L'abbé *Desfontaines* en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant qui manque d'un ſens, comme de bon ſens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il ſe taire ſur les

choſes

choſes qui ne ſont pas de ſa compétence. Il parle de muſique comme de poëſie. 1735.

Si je croyais qu'on pût repréſenter le Samſon, je le travaillerais encore ; mais il faut s'attendre que le poëme ſera auſſi extraordinaire dans ſon genre que la muſique de notre ami l'eſt dans le ſien.

En attendant, je vous dirai un petit mot de la tragédie de Jules-Céſar. *Dumoulin* doit vous envoyer la dernière ſcène. Vous jugerez par là combien le reſte de l'ouvrage eſt différent de l'imprimé. Je crois qu'il eſt néceſſaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel eſt mon projet :

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres à votre choix ; l'argent ſera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de *la Mare* pût avoir de cette affaire une légère gratification que vous réglerez. Il eſt dans un triſte état. Je l'aide autant que je peux ; mais je ne ſuis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres complimens à l'imagination forte et naïve de notre petit *Bernard* : il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais ſavez-vous bien que je n'ai pas de temps, et que je ſuis auſſi occupé qu'heureux ?

Vive memor noſtrî.

1735.

LETTRE XLIV.

A M. BERGER.

A Cirey, le premier décembre.

Au nom de *Rameau* ma froide veine ſe réchauffe, Monſieur ; vous me dites qu'il a beſoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de muſique chez M. le prince de *Carignan*. Voici de mauvais vers ; mais tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un muſicien. S'il veut broder de ſon or cette étoffe groſſière, la voici :

Fille du ciel, ô charmante Harmonie,
Deſcendez, et venez briller dans nos concerts,
La nature imitée eſt par vous embellie.
Fille du ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers.
Brillez, divine Harmonie,
C'eſt vous qui nous captivez.
Par vos chants vous vous élevez
Dans le ſein du Dieu du tonnerre ;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du Dieu de la guerre.
Vous ſoupirez dans les bras des amours.

Le Sommeil careſſé des mains de la nature
S'éveille à votre voix, 1735.
Le badinage avec tendreſſe
Reſpire dans vos chants, folâtre ſous vos doigts:
Quand le Dieu terrible des armes
Dans le ſein de Vénus exhale ſes ſoupirs,
Vos ſons harmonieux, vos ſons remplis de charmes,
Redoublent leurs déſirs.
Pouvoir ſuprême,
L'amour lui-même,
Te doit des plaiſirs.
Fille du ciel, ô charmante Harmonie! &c.

Il me ſemble qu'il y a là un rimbombo de paroles et une variété ſur laquelle tous les caractères de la muſique peuvent s'exercer. Si *Orphée-Rameau* veut couvrir cette misère de doubles croches, *ella padrone*, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de *Fontenelle* ou quelque autre honnête homme pour examinateur, il aurait fait jouer Samſon, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en eſt-il temps encore. Quand il voudra je ſuis à ſon ſervice. Je n'ai fait Samſon que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel eſprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée; il l'aurait eue tout entière.

1735. Ecrivez-moi souvent : vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse et suis à vous pour la vie.

P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez *Odièvres* ? Voyez cela, je vous prie, j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela soit ressemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philosophe, le galant *Fontenelle*. J'aimerais mieux cette gravure que l'estampe. Etant derrière *Fontenelle*, on est sûr d'être au moins regardé ; mais étant seul on ne m'ira point déterrer. *Vale*.

LETTRE XLV. 1736.

A M. BERGER,

Qui lui avait envoyé la Description du hameau, de Bernard, en vers de quatre syllabes, et qui commence ainsi :

Rien n'est si beau
Que mon hameau, &c.

A Cirey, janvier.

De ton Bernard
J'aime l'esprit,
J'aime l'écrit
Que de sa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'est la peinture
De la nature ;
C'est un tableau
Fait par Vatteau.
Sachez aussi
Que la déesse
Enchantéresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce

1736.

De vers ſi courts
Que les Amours
Eux-même ont faits,
A dit qu'auprès
De ces vers nains
Vifs et badins,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Etre auſſi bons.

Mille complimens à notre ami *Bernard* de ce qu'il cultive toujours les muſes aimables. Je ne ſais pas pourquoi le public s'obſtine à croire que j'ai fait *Montezume*. La ſcène eſt au Pérou, Meſſieurs, ſéjour peu connu des poëtes. *La Condamine* meſure ce pays, les Eſpagnols l'épuiſent, et moi je le chante. Dieu me garde des ſifflets ! *Le Franc* fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiſelle *Dufrêne* de jouer : je ne ſais ſi le rôle eſt propre pour mademoiſelle *Gauſſin*. Si je ne ſuis pas ſifflé, voilà une belle occaſion d'écrire à M. *Sinetti* l'américain. Adieu ; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correſpondant.

LETTRE XLVI.

1736.

A M. DE LA ROQUE,

Auteur du Mercure de France.

A Cirey, 10 février.

Je ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaiſir en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes. Il eſt bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux arts. Vous me rappelez toujours par votre goût, par votre politeſſe et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de *la Faye* qu'on ne peut trop regretter. Je penſe bien comme vous ſur les beaux arts.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût c'eſt peu de choſe;
Beaux arts, je vous invoque tous:
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs!
Beaux arts, vous êtes des plaiſirs;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

1736. Je voudrais bien, Monſieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour leſquelles vous avez trop d'indulgence; mais vous ſavez que ces petits vers que j'adreſſe quelquefois à mes amis, reſpirent une liberté dont le public ſévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins, qui vont toujours nus, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

A MADAME

DE CHAMPBONIN.

Je ne me porte pas trop bien, Madame; mais j'irai vous faire ma cour demain, dans quelque état que je ſois. Si je me porte bien, je ſerai extrêmement gai; ſi je ſuis malade, votre converſation me guérira bien vîte.

Que m'importe le vain murmure
De cette canaille à tonſure (1)

(1) Elle lui avait donné avis que des prêtres avaient écrit contre lui à la cour.

Qui

Qui n'entend rien de mes écrits ?
Tous les maudiſſons qu'ils me donnent, 1736.
Et les orémus qu'ils entonnent,
Sont tous pour moi du même prix.
Je conſens qu'on m'excommunie,
Pourvu qu'un jour au Champbonin
Avec toi je paſſe ma vie.
Je conſens que dans ton jardin
On m'enterre comme un impie
Honnête homme et mauvais chrétien,
Philoſophe non ſans folie,
Avec un cœur comme du tien.
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'eſtime et qu'on m'envie.

Allez-vous promener, Madame, avec votre très-humble ſervante; comptez que je vous ſuis reſpectueuſement attaché pour la vie.

1736.

LETTRE XLVIII.

A MADAME

DE CHAMPBONIN.

Autrefois pour payer le zèle
De Baucis et de Philémon,
On disait que de leur maison
Jupiter fit une chapelle.
Si j'avais son pouvoir divin,
Je n'imiterais pas ses augustes sottises.
Je démolirais vingt églises
Pour vous bâtir un Champbonin.

Vous êtes trop bonne, adorable amie. Quelque succès que l'Enfant prodigue puisse avoir, c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père ; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez, que de l'éloge du public. M. *du Châtelet* n'est point de retour. Les colonels sont contre-mandés, soit par les excessives précautions de M. de *Bellisle*, soit par crainte de quelques remuemens des ennemis. On ne croit point la paix faite. Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes des moutons à qui le boucher ne dit jamais quand il les tuera.

LETTRE XLIX. 1736.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 13. . . . .

AIMABLE philoſophe, nous avons reçu votre proſe et vos vers ; la proſe eſt d'un ſage, les vers ſont d'un poëte.

Votre ſtyle juſte et coulant,
Votre raiſon ferme et polie,
Plaiſent tous deux également
A la philoſophe Emilie,
Qui joint la force du génie
A la douceur du ſentiment.
Entre vous deux aſſurément
Le ciel mit de la ſympathie.
A l'égard de notre Linant,
Il vous approuve et dort d'autant,
Commence un ouvrage et l'oublie.
Moi, je raiſonne et verſifie,
Mais non certes ſi doctement
Que votre ſage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé ; venons à la raiſon, que je n'attraperai peut-être point.

1736. Il eſt vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière penſe, ni comment un être penſant eſt uni à la matière. Mais de ces deux choſes également incompréhenſibles, il faut que l'une ſoit vraie, comme de la diviſibilité ou de l'indiviſibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre ſoit, quoique ni l'une ni l'autre ne ſoit compréhenſible. Ainſi, la création et l'éternité de la matière ſont inintelligibles, et cependant il faut que l'une des deux ſoit admiſe.

Pour ſavoir ſi la matière penſe ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puiſſe conduire à une démonſtration, comme en géométrie; cette vérité, *entre deux points la ligne droite eſt la plus courte*, mène à toutes les démonſtrations. Mais nous avons des probabilités; il s'agit donc de ſavoir ce qui eſt le plus probable. L'axiome le plus raiſonnable en fait de phyſique eſt celui-ci : *les mêmes effets doivent être attribués à la même cauſe*. Or, les mêmes effets ſe voient dans les bêtes et dans les hommes, donc la même cauſe les anime. Les bêtes ſentent et penſent à un certain point; elles ont des idées; les hommes n'ont au-deſſus d'elles qu'une plus grande combinaiſon d'idées, un plus grand magaſin. Le plus et le moins ne change point l'eſpèce, donc, &c. Or, perſonne ne s'aviſe de donner une ame

immortelle à une puce ; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'instinct que mon valet ; enfin, ni à vous ni à *Emilie*. 1736.

La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentielles, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière, si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très-probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux, comme la végétation à des arbres ; que nous pensons par le cerveau, de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme *Lucrèce* :

Primùm, animum dico, mentem quem sæpe vocamus,
In quo consilium vitæ, regimenque locatum est,
Esse hominis partem nihilominus ac manus et pes.

Voilà, je crois, ce que notre raison nous ferait penser, si la foi divine ne nous assurait pas du contraire ; c'est ce que pensait *Locke*, et qu'il n'a pas osé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne ferait pas une extrême probabilité, le *frustra per plura, quod potest per*

——— *pauciora*, eſt encore une excellente raiſon. Or,
1736. le chemin eſt bien plus court de faire penſer un cerveau, que de fourrer dans un cerveau je ne ſais quel *être* dont nous n'avons aucune idée. Cet être, qui croît et décroît avec nos ſens, a bien la mine d'être un ſixième ſens; et ſi ce n'était notre divine religion, je ſerais tenté de le croire ainſi.

Je trouve très-mauvais que vous parliez de *Newton* comme d'un feſeur de ſyſtêmes. Il n'en a fait aucun. Il a découvert dans la matière des propriétés inconteſtables, démontrées par les expériences. Il eſt auſſi certain que les forces centripètes agiſſent ſur tous les corps, ſans aucune matière intermédiaire, qu'il eſt certain que l'air pèſe. Il eſt auſſi sûr que la lumière ſe réfléchit dans le vide par la force de l'attraction, c'eſt-à-dire par les forces centripètes, qu'il eſt sûr que les rayons de la lumière ſe briſent dans l'eau.

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me preſſe. *Le Franc* m'a volé mon ſujet et toutes mes ſituations; il s'eſt hâté de bâtir ſur mon fonds, et eſt allé propoſer ſon vol aux comédiens. C'eſt voler ſur l'autel. Adieu, mille tendres complimens à *Cideville*: *Emilie* vous en fait beaucoup.

LETTRE L.

1736.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, 21 octobre.

TANDIS qu'aux fanges du Parnaſſe,
D'une main criminelle et baſſe,
Rufus va cherchant des poiſons,
Ta main délicate et légère
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chanſons.

Les Grâces accordent ta lyre;
Le Plaiſir mollement t'inſpire,
Et tu l'inſpires à ton tour.
Que ta muſe tendre et badine
Se ſent bien de ſon origine!
Elle eſt la fille de l'Amour.

Loin ce rimeur atrabilaire,
Ce cynique, ce plagiaire
Qui, dans ſes efforts odieux,
Fait ſervir à la calomnie,
A la rage, à l'ignominie,
Le langage ſacré des Dieux.

Sans doute les premiers poëtes,
Inſpirés, ainſi que vous l'êtes,

1736.

Etaient des Dieux ou des amans :
Tout a changé, tout dégénère ;
Et dans l'art d'écrire et de plaire,
Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, Monsieur, votre charmante épître, vos vers qui, comme vous, respirent les grâces, méritaient une autre réponse. Mais s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais ; vous me donnez en tout des exemples que je suis bien loin de suivre. Je fais mes efforts ; mais malheur à qui fait des efforts.

Votre souvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'ose compter sur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je sois privé de ce commerce délicieux ! Ah ! si votre muse daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, si vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaisirs, de vos succès dans le monde, de tout ce qui vous intéresse, que je défierais les *Rousseaux* et les *Desfontaines* de troubler ma félicité !

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie assez jolie ;

mais que celle qu'on mène avec vous est au-dessus! 1736.

Comptez, Monsieur, sur le tendre et respectueux attachement de *Voltaire*.

LETTRE LI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 2 novembre.

TOUT mon chagrin est donc à présent de ne pouvoir vous embrasser en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour sentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre. Que je suis enchanté, mon cher et respectable ami, de ce que vous venez de faire! que je reconnais bien là votre cœur tendre et votre esprit ferme! 1737.

On disait que l'Hymen a l'Intérêt pour père:
Qu'il est triste, sans choix, aveugle, mercenaire;
Ce n'est point là l'Hymen. On le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux est chez vous d'Argental;
La vertu le conduit, la tendresse l'anime,
Le bonheur sur ses pas est fixé sans retour;
Le véritable Hymen est le fils de l'Estime,
Et le frère du tendre Amour.

1737. Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des complimens de la part de tous les honnêtes gens, de tous les gens qui penſent, de tous les gens aimables. Mon Dieu que vous avez bien fait l'un et l'autre! partagez, Madame, les bontés de M. d'*Argental* pour moi. Ah! s'il vous prenait fantaiſie à tous deux de venir paſſer quelque temps à la campagne pendant qu'on dorera votre cabinet, qu'on achèvera votre meuble, madame *du Châtelet* va vous en écrire ſur cela de bonnes. Enfin, ne nous ôtez point l'eſpérance de vous revoir. Les heureux n'ont pas beſoin de Paris. Nous n'irons point; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux, couple aimable, couple eſtimable. Vendez vîte votre vilaine charge de conſeiller au parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la ſociété; quittez ce triſte fardeau qui fait qu'on ſe lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaiſir dont votre bonheur me pénètre, me permette de vous parler d'autre choſe. Une autre fois je vous entretiendrai de *Melpomène*, de *Thalie*, mais aujourd'hui la divinité à qui vous ſacrifiez a tout mon encens.

LETTRE LII. 1737.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 28 décembre.

L'AMITIÉ, ma déesse unique,
Vient enfin de me réveiller
De cette langueur léthargique
Où je paraissais sommeiller,
Et m'a dit d'un ton véridique :
N'as-tu pas assez barbouillé
Ton système philosophique ?
Assez énoncé, détaillé
De Louis l'histoire authentique ?
N'as-tu pas encor rimaillé
Récemment une œuvre tragique ?
Seras-tu sans cesse embrouillé
De vers et de mathématique ?
Renonce plutôt à Newton,
A Sophocle, aux vers de Virgile,
A tous les maîtres d'Hélicon,
Mais sois fidelle à Cideville.

J'ai répondu du même ton :
O ma patronne, ô ma déesse !
Cideville est le plus beau don
Que je tienne de ta tendresse ;

1737.

Il eſt lui ſeul mon Apollon ;
C'eſt lui dont je veux le ſuffrage ;
Pour lui mon eſprit tout entier
S'occupait d'un trop long ouvrage ;
Et ſi j'ai paru l'oublier,
C'eſt pour lui plaire davantage.

Voilà une de mes excuſes, mon cher *Cideville*, et cette excuſe vous arrivera inceſſamment par le coche. C'eſt une tragédie. C'eſt Mérope, tragédie ſans amour, et qui peut-être n'en eſt que plus tendre. Vous en jugerez, vous qui avez un cœur ſi bon et ſi ſenſible, vous qui ſeriez le plus tendre des pères, comme vous avez été le meilleur des fils, et comme vous êtes le plus fidelle ami et le plus ſenſible des amans.

Une autre excuſe bien cruelle de mon long ſilence : c'eſt que la calomnie, qui m'a perſécuté ſi indignement, m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. On ouvrait toutes mes lettres ; on empoiſonnait ce qu'elles avaient de plus innocent, et des perſonnes qui avaient apparemment juré ma perte, en feſaient des extraits odieux, qu'ils portaient juſqu'aux miniſtres dans l'occaſion. J'avais cru apaiſer la rage de ces perſécuteurs en feſant un tour en Hollande ; ils m'y ont pourſuivi. *Rouſſeau*,

entre autres, ce monſtre né pour calomnier, écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion, que j'avais tenu école de déiſme chez M. *s'Graveſende*, fameux philoſophe de Hollande. Il fallut que M. *s'Graveſende* démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai dans mon ſéjour en Hollande qu'à voir des expériences de la phyſique newtonienne que fait M. *s'Graveſende*, qu'à étudier, et qu'à mettre en ordre les élémens de cette phyſique, commencés à Cirey. Je n'ai oppoſé à la rage de mes ennemis qu'une vie obſcure, retirée, des études ſérieuſes auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame *du Châtelet*, et toute ſa famille. Ils connaiſſent mon cœur; ils ne ſe ſont jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur, la vie que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité ſans réſerve à ceux dont je peux dépendre, j'ai, par le conſeil de M. d'*Argental*, envoyé, il y a plus de ſix mois, mes Elémens de Newton à la cenſure à Paris. Ils y ſont reſtés, on ne me les rend point. J'en ai ſuſpendu la publication en Hollande. Je la ſuſpens encore. Les libraires (qui ſe ſont trouvés par haſard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque

1737.

décision en France de la part de ceux qui
1737. sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie ; car je veux vous rendre un compte exact.

Quant aux autres ouvrages, j'ai donc fait Mérope, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'Oedipe. J'ai retouché beaucoup jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de *Louis XIV* jusqu'à la bataille de Turin. Je m'amuse d'ailleurs à me faire un cabinet de physique assez complet. Madame *du Châtelet* est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'Enfant prodigue, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je suis en train de vous rendre compte de tout, il faut vous dire que ce misérable *du Moulin*, qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infame procès de *Jore*. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés, et pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarrassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon, et de me tout avouer. O hommes, ô monstres ! qu'il y a peu de *Cidevilles* !

Continuons ; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir

donné à madame *du Châtelet* les *Linant*. Vous savez quel prix elle a reçu de ſes bontés. Je crois la fœur plus coupable que le frère. Je ſuis d'autant plus affligé, que *Linant* ſemblait vouloir travailler. Il reprenait ſa tragédie à cœur; je m'y intéreſſais; je le feſais travailler; il me ſerait devenu cher à meſure qu'il eût cultivé ſon talent; mais il ne m'eſt plus permis de conſerver avec lui le moindre commerce. 1737.

Mon cher ami, cette lettre eſt une jérémiade. Je pleure ſur les hommes. Mais je me conſole, car il y a des *Emilies* et des *Cideville*s.

LETTRE LIII.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 23 décembre.

A mon très-cher ami Formont,
Demeurant ſur le double mont,
Au-deſſus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait ſans meſure,
Où le plaiſir et la raiſon
Ramenaient le bon Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abſtraite philoſophie

1737. Je revole au brillant palais
De l'agréable poëſie,
Au pays où règnent Thalie
Et le cothurne et les ſifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conſeil ſi doux et ſi ſain.
Vous le voulez ; je céde enfin
A ce conſeil, à mon deſtin ;
Je vais de folie en folie,
Ainſi qu'on voit une catin
Paſſer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtiſan, au citadin :
Ou bien, ſi vous voulez encore,
Ainſi qu'une abeille au matin
Va ſucer les pleurs de l'Aurore
Ou ſur l'abſinthe ou ſur le thim,
Toujours travaille et toujours cauſe,
Et nous pétrit ſon miel divin
Des gratte-cus et de la roſe. (1)

J'ai donc, ſuivant votre conſeil, abandonné pour un temps *la raiſon réciproque des carrés des diſtances*, et la progreſſion en nombres impairs

(1) Ces vers ſe trouvent dans le *Commentaire hiſtorique*, *&c. Mélanges littéraires*, tome III. On a cru devoir rétablir ici la lettre dans ſon entier.

dans

dans laquelle tombent les corps graves, et autres casses-tête, pour retourner à *Melpomène*. 1737. J'ai fait Mérope, mon cher ami, *arbiter elegantiarum et judex noster*. Ce n'est pas la Mérope de *Maffey*, c'est la mienne. Je veux vous l'envoyer à vous et à notre aimable *Cideville*. Il y a si long-temps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié, qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'était pas la seule tragédie qu'on fesait à Cirey. *Linant* avait remis sur le métier cette intrigue égyptiaque que je lui avais fait commencer, il y a sept ans. Enfin il avait repris vigueur, et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part, s'il avait voulu un peu travailler, je crois que l'ouvrage aurait eu du succès, mais vous savez que le démon d'écrire en prose avait tellement possédé la sœur, que madame *du Châtelet* a été dans la nécessité absolue de renvoyer la sœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre. Ils pouvaient se faire un sort très doux, et se préparer un avenir agréable. *Linant* aurait passé sa vie dans la maison avec une pension. Son pupile en aurait eu soin toute sa vie. Il y a de la probité, de l'honneur dans cette maison *du Châtelet*. Celui qui avait élevé M. *du Châtelet*, est mort dans leur famille assez à son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme *Linant*, un

1737. homme qui d'ailleurs a si peu de ressources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maison? Je crois qu'il se repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien, quand vous et M. de *Cideville* me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier puisqu'il a manqué à madame *du Châtelet*.

Voulez-vous, en attendant Mérope, une ode que j'ai faite sur la paix (1)? On a tant fait de ces drogues que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami *Cideville*, et dites-m'en votre avis, mais qu'elle n'ennuie que *Cideville* et vous. Les esprits sont à Paris dans une petite guerre civile; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre *Maupertuis*, et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les luliſtes appellent les partisans de *Rameau*, les ramoneurs. Pour moi, sans parti, sans intrigue, retiré dans le paradis terrestre de Cirey, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de

(1) Voyez le volume d'Epîtres.

Rameau (2), ou les beaux airs de *Perſée*. Si je peux regretter quelque choſe, c'eſt vous, mon cher *Formont*, que j'eſtimerai et que j'aimerai toute ma vie. Madame *du Châtelet* qui partage mes ſentimens pour vous, vous fait les plus ſincères complimens. 1737.

On arrête en France l'impreſſion de ma *Philoſophie* de *Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

LETTRE LIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis (1), 22 mai.

Je viens de lire, Monſieur, une hiſtoire et un morceau de phyſique (2) plus intéreſſant que tous les romans. Madame *du Châtelet* va le lire; elle en eſt plus digne que moi. Il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaiſir de s'inſtruire, avoir celui de vous remercier. 1738.

Il me ſemble que votre préface eſt très-adroite, qu'elle fait naître dans l'eſprit du

(2) Les enfers dans *Caſtor et Pollux*.

(1) Alluſion à l'Obſervatoire de Kittis, ſous le cercle polaire.

(2) L'ouvrage de M. de *Maupertuis*, ſur la figure de la terre, imprimé au Louvre, en 1738.

1738. lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise, qu'elle intéresse les navigateurs, à qui la figure de la terre était assez indifférente, qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures et l'infaillibilité des vôtres, qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

Dès que le lecteur y est avec vous, il croit être dans un pays enchanté dont les philosophes sont les fées. Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Gréce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus* et les *le Moniers*, mais les dessinateurs qui vous ont accompagné? On les a divinisés : et vous! quelle est votre récompense! je vais vous le dire : l'estime des connaisseurs, qui vous répond de celle de la postérité. Soyez sûr que les suffrages des êtres pensans du dix-huitième siècle sont fort au-dessus des apothéoses de la Gréce.

Je vous suis avec transport et avec crainte à travers de vos cataractes, et sur vos montagnes de glace :

Quod latus mundi nebulæ, malusque
Jupiter urget.

Certainement vous savez peindre; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poëte

comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations ſont d'*Archimède*, et votre courage de *Chriſtophe Colomb*, votre deſcription des neiges de Tornéo eſt de *Michel Ange*, et celle des eſpèces d'aurores boréales de l'*Albane*. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez point voulu nous dire la raiſon pourquoi un ciel ſi charmant couvrait une terre ſi affreuſe. Eh bien! moi qui la ſais (et c'eſt la ſeule choſe que je ſache mieux que vous), je vous la dirai : 1738.

Lorſque la vérité, ſur les gouffres de l'onde,
Dirigeait votre courſe aux limites du monde,
Tout le Nord treſſaillit, tout le conſeil des Dieux
Deſcendit de l'Olympe, et vint ſur l'hémiſphère
Contempler à quel point les enfans de la terre
Oſeraient pénétrer dans les ſecrets des Cieux.
Iris y déployait ſa charmante parure
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature :
Prodige pour le peuple, et charme de nos yeux.
Pour la ſeconde fois, oubliant ſa carrière,
Détournant ſes chevaux et ſon char de rubis,
Le père des ſaiſons franchiſſait ſa barrière ;
Il vint, il tempéra les traits de ſa lumière :
Il avança vers vous tel qu'il parut jadis,
Lorſque dans ſon palais il embraſſa ſon fils,
Son fils qui moins que vous lui parut téméraire.

Atlas par qui le ciel fut, dit-on, soutenu,
1738. Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
On vante en vain leurs noms chez la Gréce crédule;
Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
Hercule en vous voyant s'étonna que l'Envie,
Dans les glaces du Nord, expirât sous vos coups,
Lui qui ne put jamais terrasser dans sa vie
Cet ennemi des dieux, des héros et de vous.

Dans ce conseil divin Newton parut sans doute;
Descartes précédait, incertain dans sa route;
Tel qu'une faible aurore, après la triste nuit,
Annonce les clartés du soleil qui la suit:
Il cherchait vainement, dans le sein de l'espace,
Ces mondes infinis qu'enfanta son audace,
Ses tourbillons divers et ses trois élémens,
Chimériques appuis du plus beau des romans.
Mais le sage de Londre et celui de la France,
S'unissaient à vanter votre entreprise immense.

Tous les temps à venir en parleront comme eux.
Poursuivez, éclairez ce siècle et nos neveux;
Et que vos seuls travaux soient votre récompense.
Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.
Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?

Un instant les détruit, mais la vérité reste.
Voilà le seul trésor ; et vous l'avez trouvé. 1738.

Je laisse à madame *du Châtelet*, la plus digne amie assurément que vous ayez, le soin de vous dire combien de sortes de plaisirs votre excellent ouvrage nous cause. Ce qu'il y a de triste, c'est que son succès infaillible vous arrêtera dans Paris, et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'instant, par votre lettre, que vos succès ne vous retiennent point à Paris, mais que la sensibilité de votre cœur vous a fait partir pour Saint Malo. Comment faites-vous avec cet esprit sublime pour avoir aussi un cœur ?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage, parce que je ne l'avais point ; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris : on ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude ; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour lesquels il était destiné ne pourront les corriger, et les savans me les attribueront.

Je ne suis ni surpris ni fâché que l'abbé *Desfontaines* essaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme aussi entiché du péché anti-physique, et qui est d'ailleurs aussi peu physicien, doit toujours pécher contre nature.

1738. J'ai lu le livre de M. *Algarotti* (1). Il y a, comme de raiſon, plus de tours et de penſées que de vérités. Je crois qu'il réuſſira en italien, mais je doute qu'en français *l'amour d'un amant qui décroît en raiſon du cube de la diſtance de ſa maîtreſſe, et du carré de l'abſence*, plaiſe aux eſprits bien faits qui ont été choqués de *la beauté blonde du ſoleil* et de *la beauté brune de la lune* dans le livre des *Mondes*.

Ce livre a beſoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui eſt capable de bien traduire, s'amuſe rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais ſur le champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-ſens dans l'impreſſion. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur ſur la lumière ; mais ſi vous vouliez conſacrer deux heures à me corriger les miennes et ſur la lumière et ſur la peſanteur, vous me rendriez un ſervice dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. Je ſuis ſi preſſé par le temps, que j'en ai la vue éblouie ; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne ; je m'adreſſe à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne, et la ſeule digne peut-être de votre ſociété, joint ſes prières aux miennes. On ne vous ſupplie

(1) *Il Newtonianiſmo per le dame.*

point

point de perdre beaucoup de temps : et d'ailleurs eſt-ce le perdre que de catéchiſer ſon diſciple ? C'eſt à vous à dire, quand vous n'aurez pas inſtruit quelqu'un : *amici, diem perdidi.* 1738.

Comptez que Cirey ſera à jamais le très-humble ſerviteur de Kittis.

LETTRE LV.

A M. THIRIOT.

Le 5 juin.

MON cher ami, vous paſſez donc une partie de vos beaux jours à la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné aſſiſter à une noce bourgeoiſe, que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuſes à la comédie. Aſſemblées de parens, quolibets de noces, plates plaiſanteries, contes lubriques, qui font rougir la mariée, et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaiſe chère, ricanemens ſans avoir envie de rire, lourds baiſers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil ; voilà les noces de la rue des deux Boules, et la rue des deux Boules eſt partout. Cependant voilà ma nièce, votre amie,

—— bien établie, et dans l'eſpérance de venir
1738. manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout ſon cœur, je lui donne ma ſainte malédiction.

Quand aurai-je la démonſtration de *Rameau* contre *Newton*? Lit-on le livre de *Maupertuis*? C'eſt un chef-d'œuvre. Il a eu raiſon de ne rien vouloir des rois. *Regum æquabat opes meritis.* Les Français ont-ils la tête aſſez raſſiſe pour lire ce livre excellent?

Un de mes amis, qui n'eſt pas un ſot, ſachant que le ſodomite *Desfontaines* avait oſé blaſphémer l'attraction, m'a envoyé ce petit correctif.

Pour l'amour anti-phyſique
Desfontaines flagellé
A, dit-on, fort mal parlé
Du ſyſtême newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure;
Et ſes erreurs ſont toujours
Des péchés contre nature.

Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte que vous aviez, ce me ſemble, perdu à Paris, et que je viens de retrouver dans mes paperaſſes.

L'abbé Desfontaines et le ramoneur, ou le ramoneur et l'abbé Desfontaines, conte par feu M. de la Faye. 1738.

Un ramoneur à face basanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait glissant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau,
Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau,
Vint endosser son échine inclinée.
L'Amour cria; le quartier accourut.
On verbalise, et Desfontaines en rut,
Est encagé dans le clos de bicêtre.
On vous le lie, on le fait dépouiller.
Un bras nerveux se complaît d'étriller
Le lourd fessier du sodomite prêtre.
Filles riaient, et le cuistre écorché
Criait: Monsieur, pour Dieu soyez touché,
Lisez de grâce et mes vers et ma prose.
Le fesseur lut, et soudain plus fâché,
Du renégat il redoubla la dose,
Vingt coups de fouet pour son vilain péché,
Et trente en sus pour l'ennui qu'il nous cause.

Pour la consolation des gens de bien, mon cher ami, vous devriez faire tenir cela au sieur *Giot*, afin qu'il en dise son avis dans quelques

1738. observations. Je me recommande à vos charitables soins. Mais passons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition des *Elémens de Newton*, et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes, que mon avertissement pour les journaux est devenu fort inutile. J'en ai écrit au *Trublet*, que je connais un peu, et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne m'a pas encore répondu; vous devriez le relever un peu de sentinelle; et sur ce je vous embrasse tendrement.

LETTRE LVI.

A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, 23 juin.

Enfin nous avons lu le *Fat puni*; nous sommes provinciaux, mais nous ne pouvons pas dire que nous prenons les modes quand Paris les quitte, la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du Fat que si bien l'on punit,
Le portrait n'est pas ordinaire,

Et le Rigaut qui le peignit
Me paraît en tout ſon contraire. 1738.
C'eſt le modèle des auteurs,
Qui connaît le monde et l'enchante,
Et qui ſait jouir des faveurs
Dont monſieur le Marquis ſe vante.

Je pourrais bien être un fat auſſi de vous envoyer des vers ſi miſérables, mais que je ne ſois pas le fat puni. Pardonnez à un mauvais phyſicien d'être mauvais poëte. Madame *du Châtelet* eſt enchantée de cette petite pièce. Eſt-ce que nous n'en connaîtrons jamais l'auteur ?

Notre affliction du départ de M. votre frère (1) augmente à meſure que le départ approche. Si *Pollux* va en Amérique, *Caſtor* au moins nous reſtera en France.

(1) M. le comte d'*Argental*.

1738.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 14 juillet.

MALGRÉ mon ſilence coupable
Et mes égaremens divers,
Cideville toujours aimable,
Toujours à lui-même ſemblable,
Daigne encor m'envoyer des vers.

Il eſt ma première maîtreſſe,
Qui, prenant ſes plus beaux atours,
Vient rendre à ſes premiers amours
Un cœur formé pour la tendreſſe,
Que je crus uſé pour toujours.

Croyez, mon cher *Cideville*, que je pourrai renoncer aux vers, mais jamais à votre tendre amitié. Cette philoſophie de *Newton* a un peu pris ſur notre commerce, mais rien ſur mes ſentimens. Périſſe le carré des diſtances, périſſent les lois de *Kepler* plutôt qu'il me ſoit reproché que j'ai abandonné mon ami. Quelle ſcience vaut l'amitié! Non, mon cher *Cideville*, non-ſeulement je ne vous oublie point, mais je ne perds point l'eſpérance de vous revoir.

Il eſt bien vrai que les *Elémens de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raiſons pour cela. Cette philoſophie eſt vraie, et elle combat celle de *Deſcartes*, que les Français ont adoptée avec auſſi peu de raiſon qu'ils l'avaient proſcrite. 1738.

Je ne ſuis point étonné que vous ayez entendu une philoſophie raiſonnable et dégagée de toutes ces hypothèſes qui ne préſentent à l'eſprit que des romans confus. Je ne ſuis point ſurpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la perſonne aimable à qui ſans doute vous avez fait entendre des vérités d'un uſage plus réel, et qui par là en eſt plus reſpectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'eſprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers (1). Elle ne m'a point écrit dans ſa langue; ſa langue eſt ſans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amſterdam; elle eſt très-fautive. Il faut ſouvent ſuppléer le ſens. Les libraires ſe ſont hâtés de la débiter ſans me conſulter. Vous recevrez inceſſamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez Mérope en même temps. Je vous payerai

(1) Voyez à la fin de cette lettre les vers à mademoiſelle de *T****.

1738. mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de *Formont* depuis qu'il est à la suite de *Plutus*.

Il est mort, le pauvre Formont ;
Il a quitté le double mont.
Musique, vers, philosophie ;
Plutus lui fait tout renier.
Pleurez, Erato, Polymnie,
Chapelle s'est fait sous-fermier.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui, ainsi nous nous rétractons. Elle est datée de la campagne.

Quand cette lettre fut écrite
D'un style si vif et si doux,
Sans doute il était près de vous ;
Il a repris tout son mérite.

Il faut que je vous dise une singulière nouvelle. *Rousseau* vient de me faire envoyer une ode de sa façon, accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'est par humilité chrétienne qu'il m'adresse son ode ; qu'il m'a toujours estimé, et que j'aurais été son ami si j'avais voulu. J'ai fait réponse que son ode n'est pas assez bonne pour me raccommoder

avec lui ; que puiſqu'il m'eſtimait, il ne fallait pas me calomnier ; et que puiſqu'il m'a calomnié, il fallait ſe rétracter ; que j'entendais peu de choſe à l'humilité chrétienne, mais que je me connaiſſais très-bien en probité, et pas mal en odes ; qu'il fallait enfin corriger ſes odes et ſes procédés pour bien réparer tout. 1738.

Je vous envoie ſon ode, vous jugerez ſi elle méritait que je me réconciliaſſe. Il eſt dur d'avoir un ennemi, mais quand les ſujets d'inimitié ſont ſi publics et ſi injuſtes, il eſt lâche de ſe raccommoder, et un honnête homme doit haïr le mal-honnête homme juſqu'au dernier moment. Celui qui m'a offenſé par faibleſſe retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur ; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié, ſi je penſais autrement. Adieu, mon cher ami, que j'ai tant de raiſons d'aimer. Madame *du Châtelet* ne vous connaît que comme les bons auteurs, par vos ouvrages ; vos lettres ſont des ouvrages charmans.

1738. *A mademoiſelle de T..... de Rouen, qui avait écrit à l'auteur conjointement avec M. de Cideville.*

Quoi, celle qui n'a dû connaître
Que les Grâces ſes tendres ſœurs,
De qui les mains cueillent des fleurs
Et de qui les pas les font naître,
En philoſophe oſe paraître
Dans les profondeurs des détours,
Où l'on voit les épines craître :
Et la maîtreſſe des Amours
A choiſi Newton pour ſon maître !

Je vois cette jeune beauté,
Du palais de la Volupté,
Se promener d'un pas agile
Au temple de la Vérité.
La route en était difficile,
Mais elle eſt avec Cideville
Dans ces deux temples ſi fêté.
Juſqu'où n'a t-elle point été
Avec ce conducteur habile ?

Je vois que la nature a fait,
Parmi ſes œuvres infinies,
Deux fois un ouvrage parfait ;
Elle a formé deux Emilies.

LETTRE LVIII. 1738.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

FAVORI d'un prince adorable,
Courtiſan qui n'es point flatteur,
Allemand qui n'es point buveur,
Voyageant ſans être menteur,
Souvent goutteux, toujours aimable;
Le caprice injuſte du ſort
T'avait fait naître ſur le bord
De la peſante Moſcovie:
Le ciel, pour réparer ce tort,
Te donna le feu du génie
Au milieu des glaces du Nord.
Orné de grâces naturelles,
Tu plairais à Rome, à Paris,
Aux papiſtes, aux infidelles;
Citoyen de tous les pays,
Et chéri de toutes les belles.

Voilà, Monſieur, un petit portrait de vous, plus fidelle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans leſquelles vous faites voir des ſentimens qui ne ſont point d'un voyageur. Les voyageurs oublient; vous ne nous oubliez point:

vous songez à nous consoler de votre absence.
1738. Madame *du Châtelet* et tout ce qui est à Cirey, et moi, Monsieur, nous nous souviendrons toute notre vie que nous avons vu *Alexandre de Rémusberg* dans *Ephestion Keiserling*. Je trouve déjà le prince royal un très-grand politique; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise *du Châtelet*, un homme sensible à la beauté, à l'esprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues : en un mot son envoyé était chargé de plaire, et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'*Ossat* ou *Grotius* n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de mesdames de *Nassau*. En quelque endroit du monde que vous soyez, souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante, entourée de bois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à *Frédéric Marc-Aurèle* quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne fesons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur, nous ne passons point devant son

portrait ſans nous arrêter, ſans dire : Voilà donc celui à qui il eſt réſervé de rendre les hommes heureux, voilà le vrai prince et le vrai philoſophe. J'apprends encore que vous ne bornez point votre ſenſibilité pour Cirey au ſeul ſouvenir, vous ſongez à rendre ſervice à M. *Linant*, vos bons offices pour lui ſont un bienfait pour moi, ſouffrez que je partage la reconnaiſſance. 1738.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde, deux paradis terreſtres, meſdames les princeſſes de *Naſſau* ont l'un, mais madame *du Châtelet* a l'autre. Ce que vous me dites de Veilbourg augmente la reſpectueuſe eſtime que j'avais déjà pour les princeſſes dont vous me parlez; adieu, Monſieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuſe ſanté m'a empêché de vous écrire plutôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres ſentimens.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir *Emilie*, et qui voyagent en France, envoyez-nous-les, ils ſeront reçus en votre nom comme vous-même. Madame *du Châtelet* ſera comptée au rang des choſes qu'il faut voir en France, parmi celles qu'on y regrette.

Je ſuis avec l'eſtime la plus reſpectueuſe et la plus tendre, &c.

1738.

LETTRE LIX.

A M. THIRIOT.

Le 7 auguſte.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du premier, celle du 3, la lettre de ſon Alteſſe royale, l'extrait du père *Caſtel*, les vers attribués à *Bernard*. Grand merci de tout cela, et ſurtout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu ſon paquet.

Le père *Caſtel* a peu de méthode dans l'eſprit, c'eſt le rebours de l'eſprit de ce ſiècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins inſtructif.

Les vers de *Bernard*, ou de qui il vous plaira, ſont plus remplis de molleſſe et de grâces que piquans de nouveauté. Je pourrais répondre à ceux qui penſent comme lui :

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Eſt-il donc l'ennemi du bonheur de connaître?
Ne peut-on rapprocher le ſage de l'amant?
N'eſt-ce que chez les ſots que l'amour pourra naître?
Vos vers et votre eſprit nous font aſſez connaître

Qu'on peut penſer beaucoup et ſentir tendrement.
L'amour eſt des humains le plus cher avantage ; 1738.
C'eſt le premier des biens, c'eſt donc celui du ſage.
Que Vénus ſache aimer, je n'en ſuis pas ſurpris ;
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.
Mais au cœur de Pallas inſpirer la tendreſſe,
Couronner la raiſon des mains de la molleſſe,
Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs,
C'eſt la première des douceurs
Et le comble de la ſageſſe.

Voilà des vers qui échappent à ma philoſophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés, mais non les donner. *Oh quanti e quanti ne vederete, vhen you are at Cirey ?*

Ceux qui reprochent à M. *Algarotti* le ton affirmatif ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas aſſez affirmé, je veux dire de n'avoir pas aſſez dit de choſes et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, ſi le livre eſt traduit comme il le mérite, il doit réuſſir. A l'égard du mien, il eſt juſqu'à préſent le premier en Europe qui ait appelé *parvulos ad regnum cælorum*, car *regnum cælorum*, c'eſt *Newton*. Les Français en général ſont aſſez *parvuli*. Il n'y a point, comme vous dites, *d'opinions nouvelles* dans *Newton ;* il y a des expériences et des calculs, et avec le temps il faudra que tout le

mondè ſe ſoumette. Les *Renauds* et les *Caſtels*
1738. n'empêcheront pas à la longue le triomphe de la raiſon. Adieu, père *Merſenne*, vous vous apercevrez bientôt des ſentimens du prince royal pour vous.

LETTRE LX.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Cirey, octobre.

TRÈS-AIMABLE Céſarion,
Par votre épître j'apprends comme
Quelques vers griffonnés *ſur l'homme*
Ont eu votre approbation.
J'ai peint cette abſurde ſageſſe
Des fous ſottement orgueilleux ;
C'eſt à vous à vous moquer d'eux ;
Vous n'êtes pas de leur eſpèce.

M. *Michelet* nous a envoyé, Monſieur, les plans du paradis terreſtre de l'Allemagne, car celui de France eſt à Cirey. Je ne ſais ce que j'aime le mieux en vous, ou la plume de l'écrivain qui écrit de ſi jolies choſes, ou le crayon qui deſſine une ſi aimable retraite. Vous nous fourniſſez tous les plaiſirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le bonheur de

vous

vous voir. Madame la marquise *du Châtelet* va vous écrire. Elle est seule digne de vos présens; mais j'en sens le prix aussi vivement qu'elle. Nous sommes unis tous en *Frédéric*, comme les dévots le sont dans leur patron. Je serai, Monsieur, toute ma vie, avec l'attachement le plus tendre, votre, &c. 1738.

LETTRE LXI.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 11 novembre.

Est-il vrai, cher Formont, que ta muse charmante,
Du Dieu qui nous inspire interprète éclatante,
Vient par les sons hardis de tes nouveaux concerts
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes;
Observant, calculant, mais ne sentant jamais.
Ces Atlas, qui des cieux semblent porter le faix,
Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre;
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis en façonnant ce peuple raisonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible:

1738. Ils ſentent le plaiſir qui naît d'un vers heureux ;
C'eſt un ſens tout nouveau que tu produis en eux.

Quand verrai-je ces vers, enfans de ton génie,
Ces vers où la raiſon parle avec harmonie ;
Ils ſont faits pour charmer les beaux lieux où je ſuis.
Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits ;
Newton eſt notre maître, et Milton nous délaſſe ;
Nous combattons Malbranche et reliſons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaiſirs divers.
Heureux le philoſophe épris de l'art des vers ;
Mais heureux le poëte épris de la ſcience :
Les mots ne bornent point ſa vive intelligence ;
Des mouvemens du ciel il dévoile le cours,
Il ſuit l'aſtre des nuits et le flambeau des jours ;
Loin des ſentiers étroits de la Grèce aveuglée
Son eſprit monte aux cieux qu'entr'ouvrit Galilée ;
Il connaît, il admire un univers nouveau.
On ne le verra point ſur les pas de Boileau
Douter ſi le ſoleil tourne autour de ſon axe,
Et l'aſtrolabe en main chercher un parallaxe ;
Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers
Les affreux préjugés, tyrans de l'univers.

Je connais le poëte à ces marques ſublimes,
Non dans un alphabet de pédanteſques rimes,
Non dans ces vers forcés, ſurchargés d'un vieux mot,
Où l'auteur nous ennuie en phraſes de Marot.

De ce ſtyle emprunté tu proſcris la baſſeſſe.
Qui penſe hautement, s'exprime avec nobleſſe. 1738.
Et le ſage Formont laiſſe aux eſprits mal faits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Envoyez-nous donc, mon cher philoſophe-poëte, votre belle épître : à qui la donnerez-vous, ſi vous la refuſez à la divinité de Cirey ? Vous ſavez combien madame *du Châtelet* aime votre eſprit, vous ſavez ſi elle eſt digne de voir vos ouvrages ; pour moi je demande, au nom de l'amitié, ce qu'elle a droit d'exiger de l'eſtime que vous avez pour elle. Nous ſommes bien loin d'abandonner ici la poëſie pour les mathématiques, nous nous ſouvenons que c'eſt *Virgile* qui diſait :

Nos verò dulces teneant ante omnia muſæ,
Defectus ſolis varios et ſidera monſtrent.

Ce n'eſt pas dans cette heureuſe ſolitude qu'on eſt aſſez barbare pour mépriſer aucun art ; c'eſt un étrange rétréciſſement d'eſprit que d'aimer une ſcience pour haïr toutes les autres ; il faut laiſſer ce fanatiſme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à DIEU que dans leur ſecte ; on peut donner des préférences, mais pourquoi des excluſions ? La nature nous

1738. a donné ſi peu de portes par où le plaiſir et l'inſtruction peuvent entrer dans nos ames ; faudra-t-il n'en ouvrir qu'une ? Vous êtes un bel exemple du contraire ; car qui raiſonne plus juſte, et qui écrit avec plus de grâces que vous ? Vous trouvez encore du temps de reſte pour paſſer du temple de la poëſie et de la métaphyſique à celui de *Plutus*, et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme *Horace :*

Det vitam, det opes, animum æquum mi ipſe parabo.

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature, qu'elles ne vous enlèvent donc point à vos amis ; écrivez un petit mot, et envoyez l'épître. Vous voyez ſans doute ſouvent madame *du Deffant ;* elle m'oublie, comme de raiſon, et moi je me ſouviens toujours d'elle ; j'en ferai une ingrate, je lui ferai toujours attaché. Quand vous ſouperez avec le philoſophe *baylien*, M. *Deſalleurs* l'aîné, et avec ſon frère le philoſophe mondain, buvez à ma ſanté avec eux, je vous prie. Eſt-il vrai que votre épître eſt adreſſée à M. l'abbé de *Rothelin ?* il le mérite ; il a la critique très-juſte et très-fine ; je vous prierais de lui préſenter mes très-humbles complimens, ſi je ne me regardais comme un peu trop profané. Adieu, mon

cher ami, que j'aimerai toujours. Madame *du Châtelet* vous renouvelle les assurances de son estime et de son amitié, et joint ses prières aux miennes. 1738.

LETTRE LXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, le 20 décembre.

SIR ISAAC,

MADAME la marquise *du Châtelet*, et moi indigne, nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre lapone trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît en faveur de cette tendre hyperboréenne une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Fesons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques cœurs généreux que votre exemple et celui de madame *Clairaut* auront touchés? Madame *du Châtelet*, qui n'est pas riche, donne

1738. 50 liv. ; moi qui fuis bien moins bon philosophe qu'elle, et pas ſi riche, mais qui n'ai point de grande maiſon à gouverner, je prends la liberté de donner 100 francs. Voilà donc cinquante écus qu'on vous apporte ; que quelqu'un de vous tienne la bourſe, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collection eſt digne d'être à la ſuite de vos obſervations ; et la morale des Français leur fera autant d'honneur dans le Nord que leur phyſique.

Le Nord eſt fécond en infortunes amoureuſes depuis l'aventure de *Caliſto*. Si *Jupiter* avait eu mille écus, je ſuis perſuadé que *Caliſto* n'eût point été changée en ourſe.

Pour encourager les ames dévotes à réparer les torts de l'amour, je ſerais d'avis qu'on quêtât à peu-près en cette façon :

La voyageuſe académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour, qui fait tout ſon malheur,
De ſes feux embraſa ſon cœur
Parmi les glaces de Bothnie.
Certain français la ſéduiſit :
Cette erreur eſt trop ordinaire ;

Et c'eſt la ſeule que l'on fit
En allant au cercle polaire. 1738.

Français, montrez-vous aujourd'hui
Auſſi généreux qu'infidelles :
S'il eſt doux de tromper les belles,
Il eſt doux d'être leur appui.
Que les Lapons ſur leur rivage
Puiſſent dire dans tous les temps :
Tous les Français ſont bienfeſans ;
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela eſt trop long : il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu ; je n'ai point d'expreſſion pour vous dire combien mon cœur et mon eſprit ſont les très-humbles ſerviteurs et admirateurs du vôtre.

Madame *du Châtelet*, ſeule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire.

VOLTAIRE.

N. B. Je vous ſupplie d'écrire toujours français par un *a*, car l'académie *françoiſe* l'écrit par un *o*.

1738.

LETTRE LXIII.

A M. THIRIOT.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22, mon cher ami. La route eſt plus longue, mais plus sûre. Nos cœurs peuvent ſe parler, et voilà ce que je voulais.

Premièrement je ne vous crois point inſtruit de la raiſon qui m'a obligé à me priver ſi long-temps du commerce de mes amis ; mais je crois enfin pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accuſé pluſieurs perſonnes d'athéiſme ? Savez-vous bien que vous étiez du nombre ? Je n'en dirai pas plus. Ah ! mon ami, que nous ſommes loin de mériter cette ſotte et abominable accuſation ! Il eſt au moins de notre intérêt qu'il y ait un Dieu, et qu'il puniſſe ces monſtres de la ſociété, ces ſcélérats qui ſe font un jeu de la plus damnable impoſture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez, j'ai cru devoir en écrire à ſon Alteſſe royale. Je vous inſtruis de cette démarche afin que vous vous y conformiez, et que vous m'éclairiez en cas que cette impertinence continue. Le roi de Pruſſe, avec

de

de grands Etats, beaucoup d'argent comptant et une armée de géans, peut très-bien se moquer d'un ſot libelle; mais moi, chétif, qui ne ſuis ni roi ni rien, je tremble toujours de la calomnie, quelque abſurde qu'elle ſoit; et je ſuis comme le lièvre qui craignait qu'on ne prît ſes oreilles pour des cornes. 1738.

Tout cela m'attriſterait bien; mais la vie douce dont je jouis me conſole; la ſageſſe, l'eſprit, la bonté extrême dont le prince royal m'honore, me raſſurent; et je ne crains rien avec votre amitié.

Vous deviez bien m'envoyer les verſiculets de notre prince et la réponſe. Vous me direz que c'était à moi d'en faire; que je ſuis bien impertinent de reſter dans le ſilence quand les ſavans et les princes s'empreſſent à louer madame de *la Poplinière*; mais je vous répondrai:

Vainement ma muſe échauffée,
De ſes triſtes lauriers coiffée,
Eût loué cet objet charmant
Qui réunit ſi noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée;
Ce ſerait un faible ornement
Au piédeſtal de ſon trophée.
La louer n'eſt pas mon emploi;
Elle régnera bien ſans moi

1738.

Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de ſon cœur,
Celui qui fait ſeul ſon bonheur,
Pourrait ſeul augmenter ſa gloire.

A propos de vers, je ne peux m'empêcher de vous dire que je trouve des traits charmans dans Caſtor et Pollux. Le tout enſemble n'eſt pas, je crois, aſſez bien tiſſu ; les choſes y ſont trop bruſques ; il y manque le *molle* et l'*amænum ;* il n'y a point d'intérêt. C'eſt un beau cheval dont le pas eſt preſque toujours défuni, &c.

LETTRE LXIV. 1739.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 septembre.

TIBULLE de la Normandie,
Vous qui ne vivant qu'à la cour
Du Dieu des vers et de Lesbie,
Ne voyageâtes de la vie
Que sur les ailes de l'Amour;
Venez à Paris, je vous prie,
Sur les ailes de l'Amitié :
Voltaire et la reine Emilie,
S'ils n'écoutaient que leur envie,
Du chemin feraient la moitié.

Ah, mon cher ami, par quel contre-temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment ! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous ressemblerons aux deux héros du roman de Zaïde qui se virent de loin une fois, et s'éloignèrent pour un temps si long ? Quand nous retrouverons-nous, quand passerai-je avec vous le soir tranquille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie ?

1740.

LETTRE LXV.

A M. HELVETIUS.

Bruxelles, 24 janvier.

Ne les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, sublime auteur?
Le ciel vous anima de ces flammes secrètes
Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.
Il est des beaux esprits, il est plus d'un rimeur;
Il est rarement des poëtes.
Le vrai poëte est créateur;
Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création. Vous ne vous reposerez pas après le sixième jour; vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc aussi des amertumes de ce monde, vous éprouvez des tracasseries, vous sentez combien le commerce des hommes est dangereux; mais vous aurez toujours des amis qui vous consoleront, et vous aurez, après le plaisir de l'amitié, celui de l'étude;

Nam nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena,

Despicere undè queas alios passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ. 1740.

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y suis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des ignorans en place, et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres. J'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame *du Châtelet*, qui a éprouvé à peu-près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi, parce que son ame est au-dessus de la mienne.

Il y a peu de grands seigneurs de deux cents mille livres de rente qui fassent pour leurs parens ce que madame *du Châtelet* avait fait pour *Koenig*. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait, les nourrissait, les accablait de présens, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages. Je suis témoin qu'elle s'est incommodée pour eux; et en vérité c'était bien payer la métaphysique romanesque de *Leibnitz* dont *Koenig* l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame *du Châtelet* veut encore avoir la grandeur d'ame d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre

vie peu de perſonnes plus dignes qu'elle de
1740. votre eſtime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune *Apollon*, je vous embraſſe, je vous aime à jamais.

LETTRE LXVI.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, premier avril.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux eſprits,
Des bagatelles renaiſſantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez les vendredis
Ces clameurs longues et touchantes
Dont le Maure enchante Paris.
Des ſoupers avec gens choiſis,
De vos jours filés par les ris
Finiſſent les heures charmantes.
Mais ce qui vaut aſſurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le ſouper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffant:
Le reſte eſt un amuſement,
Le vrai bonheur eſt auprès d'elle.

Pour la triſte ville où je ſuis,
C'eſt le ſéjour de l'ignorance, 1740.
De la peſanteur, des ennuis,
De la ſtupide indifférence;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'eſprit, rempli de foi;
Mais Emilie eſt avec moi;
Seule, elle vaut toute la France.

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre ſouvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile ſur la teinture, que monſieur le père *Caſtel* appelle ſon optique. Il eſt aſſez plaiſant qu'il s'aviſe de dire que *Newton* s'eſt trompé, ſans en donner la plus légère preuve, ſans avoir fait la moindre expérience ſur les couleurs primitives. C'eſt à préſent la phyſique qui ſe met à être plaiſante depuis que la comédie ne l'eſt plus. J'ai lu le 4e tome des Leçons de phyſique de *Joſeph Privat de Molières*, de l'académie des ſciences. Cela eſt encore aſſez comique; mais j'aime mieux l'autre *Molière* que celui-ci. *Joſeph Privat* ne peut réjouir que quelques philoſophes malins qui aiment à rire des abſurdités imprimées avec approbation et privilége. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'exiſtence de DIEU, à faire pouffer de rire. C'eſt, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres

1740. en pèſe ſept, ce qui ne peut arriver que par permiſſion divine ; or, vous pouvez être sûr que ni *Privat de Molières*, ni ſa boule, ne pèſeront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régens de l'univerſité ont donné ſix approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien ; mais au moins meſſieurs de *Mairan* et de *Bragelogne*, députés de l'académie pour louer *M. Privat*, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèſes dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre.

Quand il s'agit de prouver Dieu,
Ces Meſſieurs de l'académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

Pour moi, qui crois en DIEU autant et plus que perſonne, ſi je n'avais d'autres preuves que celle de ce *Privat de Molières*, je ſens bien qu'il me reſterait encore quelques petits ſcrupules.

J'ai lu la tragédie de Vert-vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer ; ainſi il faut que j'en diſe du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama ; c'eſt bien-là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce eſt tel qu'on le dit, il y aura beaucoup de négocians français et hollandais ruinés. Je ne ſais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame *du Châtelet* avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle ſera peut-être plus longue que la querelle de l'Eſpagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de reſter du temps à Bruxelles, mais que m'importe ! avec *Emilie* et des livres, je ſuis dans la capitale de l'univers, pourvu que je n'y végette pas comme *Rouſſeau*. Mille reſpects à madame *du Deffant*, je vous embraſſe du meilleur cœur du monde, &c. 1740.

1740.

LETTRE LXVII.

A M. BERNARD.

Bruxelles, 27 mai.

Le ſecrétaire de l'amour eſt donc le ſecrétaire des dragons. Votre deſtinée, mon cher ami, eſt plus agréable que celle d'*Ovide ;* auſſi votre *Art d'aimer* me paraît au-deſſus du ſien ; je fais mon compliment à M. de *Coigny* de ce qu'il joint à ſes mérites celui de récompenſer et d'aimer le vôtre. Vous me dites que ſa fortune a des ailes ; voilà donc tous les dieux ailés qui ſe mettent à vous favoriſer.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles ;
Mais ſi ſa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puiſqu'elle prend tant de ſoin de vous. Vous ſerez toujours des *trois Bernards* celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne ſoyez encore ni un *Créſus* ni un ſaint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous ſouhaitez de la ſanté ; pour moi je leur ſouhaite une meilleure pièce que Zulime. C'eſt

de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable dans mon porte-feuille ; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que *Newton* ne me fait pas renoncer aux Muses ; que les dragons ne vous y fassent pas renoncer. Vous avez commencé, mon charmant *Bernard*, un ouvrage unique en notre langue, et qui sera aussi aimable que vous. Continuez, et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1740.

LETTRE LXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

Mon cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé *Michel ;* il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit ; sit nomen Domini benedictum !* mais je suis assez résigné.

Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot,
Et l'on peut, sans être dévot,
Se soumettre à la Providence.

1740. J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de ſa majeſté très-chrétienne a pu tomber ſi lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. *Michel* a double tort, et je m'écrierais volontiers :

Michel, au nom de l'Eternel,
Mit jadis le diable en déroute ;
Mais après cette banqueroute,
Que le diable emporte *Michel*.

Mais ce ſerait une mauvaiſe plaiſanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. *Michel*, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement ſera que les enfans de M. *Michel* reſteront fort riches, fort bien établis. Le conſeiller au grand conſeil me jugera, ſi j'ai un procès devant l'auguſte tribunal dont on eſt membre à beaux deniers comptans. Son frère, l'intendant des menus plaiſirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Verſailles ; et moi, moitié philoſophe et moitié poëte, j'en ferai pour mon argent : je ne jugerai perſonne, et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien ſavoir le nom que prend

en cour cet intendant des menus, qui aura sans doute quitté celui de *Michel* pour le nom de quelque belle terre. 1740.

Voyez M. de *Nicolaï*, et plaignez-vous à lui ; voyez le caissier de *Michel*, demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre ; faites opposition au scellé, si cela se pratique et si cela est utile. Bonsoir, mon cher abbé, je vous embrasse de toute mon ame. Consolez-vous de la déroute de *Michel*, votre amitié me console de ma perte.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 3 mars.

FORMONT ! vous et les du Deffans, 1741.
C'est-à-dire les agrémens,
L'esprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaisirs qui valez tout,
Plaisirs, je vous suivis par goût,
Et les Newtons par complaisance.
Que m'ont servi tous ces efforts
De notre incertaine science ?
Et ces carrés de la distance,

1741. Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable ?
Hélas ! tout ce qu'on dit des corps,
Rend-il le mien moins miſérable ?

Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René le ſonge-creux
J'ai lu le romaneſque ouvrage ?
Quand, avec l'oratorien,
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien ?
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades ?

Ah ! fuyez, ſonges impoſteurs,
Ennuyeuſe et froide chimère !
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,
Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique et commun
Qui calcule un par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire.

Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre philoſophie,
Ne voyez-vous pas Emilie

S'avancer avec les Amours ?
Sans ce cortége qui toujours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie,
Elle aurait perdu ſes beaux jours
Avec ſon Leibnitz qui m'ennuie.

1741.

Mon cher ami, voilà comme je penſe, et après avoir bien examiné s'il faut ſupputer la force motrice des corps par la ſimple vîteſſe, ou par le carré de cette vîteſſe, j'en reviens aux vers, parce que vous me les faites aimer. J'oſe donc vous envoyer quatre volumes de rêveries poëtiques. Je trouve qu'il eſt encore plus difficile d'avoir des ſonges heureux en poëſie qu'en philoſophie. *Mahomet* eſt un terrible problème à réſoudre ; et je ne crois pas que je ſois prophète dans mon pays, comme il l'a été dans le ſien. Mais ſi vous m'aimez toujours, je ferai *plus que prophète*, comme dit l'autre. C'eſt l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait haſarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'eſt à vous maintenant, mon cher ami, à vous ſervir de votre crédit, et à faire quelque brigue à la cour pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui pèſe environ deux livres. Une de vos converſations avec madame *du Deffant* vaut mieux que tout ce qui eſt à la chambre ſyndicale des libraires.

1741. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Elle fait ce que vous valez, tout comme madame *du Deffant*. Ce ſont deux femmes bien aimables que ces deux femmes-là!

Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXX.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, ce 12 mars.

Des ſavans digne ſecrétaire,
Vous qui ſavez inſtruire et plaire,
Pardonnez à mes vains efforts.
J'ai parlé des forces des corps,
Et je vous adreſſe l'ouvrage : (1)
Et ſi j'avais, dans mon écrit,
Parlé des forces de l'eſprit,
Je vous devrais le même hommage.

Je vous ſupplie, Monſieur, quand vous aurez un moment de loiſir, de me mander ſi vous êtes de mon avis. Il ſe peut faire que vous n'en ſoyez point, quoique je ſois du vôtre, et que j'aye très-mal ſoutenu une bonne cauſe.

Madame *du Châtelet* l'a mieux attaquée que

(1) *Mémoire ſur les forces vives.* Voyez le volume de *Phyſique.*

je

je ne l'ai soutenue. Vous devriez troquer d'adversaire et de défenseur. Mais nous sommes elle et moi très-réunis dans les sentimens de la parfaite estime avec laquelle je serai toute ma vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.* 1741.

LETTRE LXXI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 18 mars.

Au très-aimable secrétaire de mon ange gardien.

Près de vous, perdre la lumière,
C'est doublement être accablé ;
Qui vous entend est consolé ;
Mais celui qui sachant vous plaire
Vous aime et vit auprès de vous,
Celui-là n'a plus rien à craindre.
Quoi qu'il perde, son sort est doux,
Et les seuls absens sont à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et respectable ami cesse d'être Quinze-Vingt, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Lettres en vers, &c.

1741. Quand il vous aura bien vue, Madame, je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau Mahomet qui eſt tout prêt. Je l'ai remanié, corrigé, repoli de mon mieux. Il eſt néceſſaire qu'il ſoit entre vos mains avant Pâques, ſi mon conſeil ordonne qu'il ſoit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous ſoucions guère des ſottiſes nouvelles. Madame *du Châtelet* a gagné ces jours-ci un incident très-conſidérable de ſon procès; et elle l'a gagné à force de courage d'eſprit, et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans; et toutes les apparences ſont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors, Madame, nous irons vivre dans ce beau palais peint par *le Brun* et *le Sueur* (1), et qui eſt fait pour être habité par des philoſophes qui aient un peu de goût.

Je ne ſais pas encore ſi le roi de Pruſſe mérite l'intérêt que nous prenons à lui : il eſt roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu; je vous embraſſe, mes chers anges gardiens. Madame *du Châtelet* vous aime plus que jamais.

(1) L'hôtel *Lambert*.

LETTRE LXXII. 1741.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 13 mars.

Devers Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence.
Je la fais ; un ſi long ſilence
A de quoi me faire damner ;
Donnez-moi plénière indulgence.

Après avoir en grand courrier
Voyagé pour chercher un ſage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux ſortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y ſuis caché.
Le trône et ſon fier eſclavage,
Ces grandeurs dont on eſt touché
Ne valent pas notre hermitage.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite,
Qui ſe croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons deſſeins
Aux premiers ſons de la trompette.

1741. Ils ne sont plus rien que des rois ;
Ils vont par de sanglans exploits
Prendre ou ravager des provinces.
L'ambition les a soumis.
Moi j'y renonce : adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.

Ce sont surtout des amis tels que mon cher *Cideville* qui sont très-au-dessus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire si rarement ; mais aussi il faut m'écouter dans mes défenses. Malgré ces rois, ces voyages, malgré la physique qui m'a encore tracassé, malgré ma mauvaise santé qui est fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps, j'ai voulu rendre *Mahomet* digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié, refondu, repoli, depuis le mois de janvier. J'y suis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le lisiez tel qu'il est ; je veux que vous ayez mes prémices, et que vous me jugiez en premier et dernier ressort. *La Noue* vous aura mandé sans doute que nos deux Mahomets se sont embrassés à Lille. Je lui lus le mien ; il en parut assez content, mais moi je ne le fus pas, et je ne le serai que quand vous l'aurez lu à tête reposée. Ce *la Noue* me paraît un très-honnête garçon, et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiselle

Gaucher ait récompenſé en lui la vertu, car ce n'eſt pas à la figure qu'elle s'était donnée; mais à la fin elle s'eſt laſſée de rendre juſtice au mérite. 1741.

Or, mandez-moi, mon cher ami, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuſcrit. Je ne ſais ſi vous avez reçu l'Anti-Machiavel que j'envoyai pour vous à *Prault* le libraire à Paris. Je le ſoupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *ſyndicale*. Il eſt plaiſant que le Machiavel ſoit permis, et que l'antidote ſoit de contrebande. Je ne ſais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il eſt vrai que l'invaſion de la Siléſie eſt un héroïſme d'une autre eſpèce que celui de la modération tant prêchée dans l'Anti-Machiavel. La chatte, métamorphoſée en femme, court aux ſouris dès qu'elle en voit, et le prince jette ſon manteau de philoſophe dès qu'il voit une province à ſa bienſéance.

Puis fiez-vous à la philoſophie!

Il n'y a que la philoſophe madame *du Châtelet* dont je ne me défie pas. Celle-là eſt conſtante dans ſes principes, et plus fidelle encore à ſes amis qu'à *Leibnitz*.

1741. A propos, monsieur le Conseiller, vous saurez que cette philosophe a gagné un préliminaire de son procès, fort important, et qui paraissait désespéré. Son courage et son esprit l'ont bien aidée. Enfin, je crois que nous sortirons heureusement du labyrinthe de la chicane où nous sommes.

Mais vous, que faites-vous? où êtes-vous? *Quæ circum volitas agilis thima?* Mandez un peu de vos nouvelles au plus ancien, et au meilleur de vos amis. Bonjour, mon très-aimable, mon très-cher *Cideville*. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE LXXIII. 1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 7 avril.

O Vous qui cultivez les vertus du vrai sage,
L'amour des arts et l'amitié,
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts puisqu'elle les partage;
De mon esprit laffé qu'énervait sa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée
Dont la froide physique avait éteint l'ardeur:
Ranimez donc Paris où les beaux-arts gémissent
Sans récompense et sans appui.
Qu'on pense comme vous, j'y revole aujourd'hui.

Mais de la France, hélas! les jours heureux finissent;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.
De nos maîtres en vain j'avais suivi les pas,
En vain par une heureuse et pénible industrie
J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.
Hélas! quand je courais la carrière des arts,
La détestable Envie, aux farouches regards,
La Persécution m'accabla de ses armes.
Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes;

—— Je maudis mes travaux, et mon siècle et les arts.
1741. Je fuyais une gloire ou funeste ou frivole
Qui trompe ses adorateurs.
Mais vous me rengagez : un ami me console
Des jaloux, des bigots, et des persécuteurs.

C'est vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner Alzire; c'est vous qui avez corrigé Mahomet; et je ne veux que vos conseils et vos suffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris après le départ de *Dufresne*; mais j'ai voulu au moins essayer quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des parens; *la Noue* y a établi une troupe assez passable; il est bon acteur, il ne lui manque que de la figure; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne souffrira pas qu'on en tire une seule copie. Enfin, c'est un plaisir que j'ai voulu donner à madame *du Châtelet*, et que je voudrais bien que vous pussiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux et la fièvre de madame d'*Argental* : soyez bien sûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre santé que mon ouvrage.

On dira que je ne suis plus qu'un auteur de province; mais j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que fera cet ouvrage dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre,

que

que d'eſſuyer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de ſoin, et j'ai ſuivi tous vos conſeils. La repréſentation m'éclairera encore et me rendra plus ſévère. C'eſt une répétition que je fais faire en province pour donner la pièce à Paris, quand vous le jugerez à propos. Ce ſont vos troupes que j'exerce ſur la frontière. 1741.

Je ne ſais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Pruſſe : on l'a même imprimé; la choſe n'en eſt pas moins fauſſe. S'il m'avait retiré ſes bontés, il ſerait vraiſemblable que le tort ſerait de ſon côté : car quand on ſe brouille avec un roi, il eſt à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas laiſſer à mes ennemis le plaiſir de croire que le roi de Pruſſe ait ce tort-là avec moi. Il me fait l'honneur de m'écrire auſſi ſouvent qu'autrefois, et avec la même bonté.

Il eſt vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aye quitté trop tôt : mais le motif de mon départ de Berlin a dû augmenter ſon eſtime pour moi. Il n'a jamais compté que je puſſe quitter madame *du Châtelet*. Il me connaît trop ; il ſait quels droits a l'amitié, et il les reſpecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de conſidération qu'à Paris, mais il n'y a pour moi ni Paris ni Berlin ; il n'y a que les lieux

qu'habite votre amie. Et si je pouvais vivre
1741. entre elle et vous, je n'aurais plus rien à désirer.

Elle répond à M. de *Mairan*. Cette guerre n'est pas susceptible d'esprit ; cependant elle y en a mis, en dépit du sujet. Elle y a joint de la politesse ; car on porte son caractère par-tout.

Elle fait mille complimens aux anges.

LETTRE LXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 11 juillet.

Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes :
. . . . . .
Fiet Aristarchus. . . . . . .

VOILA comme il faut des amis. Dites-moi donc votre sentiment, mon cher *Aristarque*, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté, à l'abbé *Moussinot*, ce que j'ai soumis à vos lumières. Si *Mahomet* n'est pas votre prophète, soyez le mien. Il serait plus doux de se parler que de s'écrire ; mais la destinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous

réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faibleſſe de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le ſais bien; mais il eſt dur aux immortels de ſe trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui ſe fait ſentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais; car il faut que je vous faſſe cette douloureuſe confidence : 1741.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient ſon empire,
Le Temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

1741.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie,
Dons du ciel, qui me conſoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien;
Ceſſer d'aimer et d'être aimable,
C'eſt une mort inſupportable;
Ceſſer de vivre, ce n'eſt rien.

Ainſi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux déſirs ouverte
Regrettait ſes égaremens.

Du ciel alors daignant deſcendre,
L'Amitié vint à mon ſecours,
Elle était peut-être auſſi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de ſa beauté nouvelle,
Et de ſa lumière éclairé,
Je la ſuivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle.

Cette amitié eſt pourtant une charmante conſolation. Eh, qui m'en fait connaître le prix mieux que vous! L'amour, à qui vous avez ſi bien ſacrifié toute votre vie, n'a ſervi

qu'à vous rendre tendre pour vos amis, et à rendre votre ſociété encore plus délicieuſe. 1741.
Cependant vous plaidez, et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame *du Châtelet*, de paſſer ſon temps avec des exploits et des contredits ! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laiſſer là toutes *ces amertumes de la vie*, et nous raſſembler avec *levia carmina et faciles verſus*. N'êtes-vous pas à préſent avec votre procureur ? Madame *du Châtelet* eſt avec le ſien. Mais moi je ſuis avec vous deux. Adieu, bonſoir, charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail, qui, après l'amitié, eſt une grande conſolation.

VARIANTE.

Après la deuxième ſtance l'auteur en a ſubſtitué deux à celle-ci :

Que le matin touche à la nuit !
Je n'eus qu'une heure ; elle eſt finie ;
Nous paſſons. La race qui ſuit
Déjà par une autre eſt ſuivie.

1741.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 octobre.

Vous, qu'à plus d'un doux myſtère
Les Dieux ont aſſocié,
Dans l'art des vers initié,
Qui ſavez les juger auſſi-bien que les faire;
Vous, Hercule en amour, Pilade en amitié,
Vous ſeul manquez encore aux charmes de ma vie.
Sous le ciel de Paris, grands Dieux, prenez le ſoin
De ramener ma muſe avec la ſienne unie!
C'eſt n'être point heureux que de l'être ſi loin.

Je compte donc, mon cher ami, paſſer par Paris au commencement de novembre; je ne me flatte pas de vous y rencontrer; je me plains, par avance, de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'eſt le temps où tout le monde eſt à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui paſſez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous? plaider à la plus voiſine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une *Emilie!* Cependant elle fait tout cela avec allégreſſe, parce que c'eſt un devoir. Je compte moi parmi mes

devoirs, de rendre mon prophète un peu plus digne de mon cher *Ariſtarque*. Je l'ai laiſſé repoſer depuis quelques mois, afin de tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclairés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques, ſi jamais l'ouvrage vaut quelque choſe! Ce ſont là de ces plaiſirs que toutes ſortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que *Pilade* et *Pirithoüs* euſſent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne ſais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je ſerai fixé pour quelque temps, je vous le manderai. 1741.

J'ai lu le poëme de *Linant* que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je ſouhaite qu'il tire de ſon talent plus de fortune qu'il n'en recueillera de réputation. Je ne ſuis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain *Michel*, à qui j'avais confié une partie de ma fortune, s'eſt aviſé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puiſſe faire. C'était un receveur général des finances de ſa Majeſté. Or je ne conçois que médiocrement comment un receveur général des finances peut faire banqueroute ſans être un fripon. Vous qui êtes prêtre de *Thémis* comme d'*Apollon*, vous m'expliquerez ce myſtère.

1741. Mon Dieu, mon cher ami, qu'il y a des gens malheureux dans ce monde ! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade *le Coq* ? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts ; c'était *le Coq* qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le discours de votre autre compatriote *Fontenelle* à l'académie. Cela n'est pas excellent ; mais heureux qui fait des choses médiocres à quatre-vingt-cinq ans passés.

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très-aimable *Formont*, dites-lui, je vous en prie, combien il me ferait doux de vivre entre vous deux.

LETTRE LXXVI. 1743.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, ce 27 juin.

Il n'arrive que trop ſouvent
Que, tandis qu'on monte ſa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous inſpire,
Notre ami loué hautement
Prend ce temps-là tout juſtement
Pour mériter une ſatire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges ſur cette noble philoſophie avec laquelle je refuſe les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré, au palais de Berlin et de Charlotembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Pruſſe.

Cependant ce n'eſt pas au prince,
Au conquérant d'une province,
Au politique, au grand guerrier,
Que je vais porter mon hommage;

1743. C'eſt au bel eſprit, c'eſt au ſage,
Que je prétends ſacrifier :
Voilà l'excuſe du voyage.

Puiſqu'il a daigné jouer lui-même *Jules-Céſar* dans une de ſes maiſons de plaiſance avec quelques-uns de ſes courtiſans, n'eſt-il pas bien juſte que je quitte pour lui les Viſigoths, qui ne veulent pas qu'on joue Jules-Céſar en France ? Et faut-il que je me prive du plaiſir de voir un ſavant, un bel eſprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureuſement des couronnes électorales, ducales et royales ?

J'admire en lui l'eſprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné ;
Et c'eſt un autre Cideville
Qui par malheur eſt couronné.

Un Diogène inſupportable,
Moitié ſophiſte et moitié chien,
Croit placer le ſouverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi je ſuis plus ſociable.
Je hais, il eſt vrai, tout lien ;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorſque d'ailleurs on eſt aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à sa Majesté le roi de Prusse sur l'ancien évêque de Mirepoix. 1743.

Quand ce monarque singulier,
Daigne d'un regard familier
Echauffer ma muse légère,
Me chérit et me considère,
Mon sort est toujours de déplaire
Au révérend père Boyer,
Lequel voudrait dans son foyer
Brûler et Racine et Molière,
Et la Henriade et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'est-là ce qui me désespère.

Je veux en partant de Berlin
Demander justice au saint-père;
J'irai baiser son pied divin;
Et chez vous je viendrai soudain
Avec indulgence plénière;
Car le sage Lambertini
N'est point cagot atrabilaire.
Il est rempli de la lumière
Di questi grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux arts il est défenseur,

1743.

Et le ſucceſſeur de ſaint Pierre
De Léon dix eſt ſucceſſeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le ſaint paradis,
Si je ſuis réprouvé dans votre académie.

Mais c'eſt trop ſe flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois.
Non; terminons en paix mon obſcure carrière,
Et du pape, et des grands, et des rois oublié,
Ne vivons que pour l'amitié,
C'eſt mon trône et mon ſanctuaire.

LETTRE LXXVII. 1743.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Dans un f... village près de Brunſvick, ce 14 oct. au matin.

QUE je me conſole un peu avec vous, mon très-aimable ami.

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto-Guéric,
Rêvant à la divine Ulric,
Baiſant quelquefois ſon image
Et celle du grand Fédéric :
Un heurt ſurvient, ma glace caſſe,
Mon bras en eſt enſanglanté ;
Ce bras qui toujours a porté
La lyre du bon homme Horace
Pendante encore à mon côté.
La portière à ſes gonds par le choc arrachée,
Saute et vole en débris ſur la terre couchée ;
Je tombe dans ſa chute : un peuple de bourgeois,
D'artiſans, de ſoldats s'empreſſent à la fois,
M'offrent tous de leur main groſſièrement avide
Le dangereux appui, ſecourable et perfide ;
On m'ôte enfin le ſoin de porter avec moi
La boîte de la reine et les portraits du roi.

—— Ah ! fripons, envieux de mon bonheur ſuprême,
1743. L'amour vous fit commettre un tour ſi déloyal :
J'adore Fédéric, et vous l'aimez de même ;
Il eſt tout naturel d'ôter à ſon rival
Le portrait de ce que l'on aime.

Pour comble d'horreur, mon cher ami, deux bouteilles de vin de Hongrie ſe caſſent, et perſonne n'en boit; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds : mais ce n'eſt pas du piſſat d'âne de *Lognier*, c'eſt du nectar répandu ſur mon ſottiſier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie
Me demeurent encor dans ce malheur cruel.
Dieux, vous avez pitié d'un déſaſtreux mortel !
Dieux ! vous m'avez laiſſé de quoi ſouffrir la vie !

Je ne me ſuis aperçu de ma perte que fort tard. Je ſuis à préſent comme *Roland*, qui a perdu le portrait d'*Angélique ;* je cherche et je jure. Enfin j'arrive, à minuit, dans un village nommé *Shaffen-Stad*, ou *F . . .-Stad.* Je demande le bourgmeſtre, je fais chercher des chevaux, je veux entrer dans un cabaret : on me répond que le bourgmeſtre, les chevaux, le cabaret, l'égliſe, tout a été brûlé. Je penſe être à Sodome. Je me conforte dans

mes disgrâces en buvant de meilleur vin que le bon homme *Loth*. 1743.

J'avais de meilleur vin que lui ;
Mais tandis que le pays grille,
Je n'ai pas eu dans mon ennui
L'agrément de baiser ma fille.

Enfin, aimable *Césarion*, me voilà dans la non magnifique ville de Brunswick. Ce n'est pas Berlin, mais j'y suis reçu avec la même bonté. On s'est douté que j'avais une lettre du grand, ou plutôt de l'aimable *Frédéric :* on me mène à un meilleur gîte que *Shaffen-Stad.* Le duc et la duchesse étaient déjà à table ; on m'apporte vingt plats et d'admirables vins.

Bonjour ; je n'écrirai à notre héros que quand j'aurai eu l'honneur de saluer madame sa sœur. Mais dites un peu au grand homme qu'il faut absolument qu'il m'envoye à la Haie deux autres médailles, sans quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous embrasse mille fois, mon charmant ami.

1743. # LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE DE PODEVILS,

ENVOYÉ DE PRUSSE.

A la Haie, le 30 octobre.

LORSQUE d'un feu charmant, votre muſe échauffée,
Chez les Veſtphaliens rimait des vers ſi beaux,
Cher ami, j'ai cru voir Orphée,
Qui chantait dans la Thrace, entouré d'animaux.

Pour moi, mon adorable miniſtre, j'ai ſuivi à Bareith l'*Orphée* couronné; j'y ai vu une cour où tous les plaiſirs de la ſociété et tous les goûts de l'eſprit ſont raſſemblés. Nous y avons eu des opéra, des comédies, des chaſſes, des ſoupers délicieux. Ne faut-il pas être poſſédé du malin, pour s'exterminer ſur le Danube ou ſur le Rhin, au lieu de couler ainſi doucement ſa vie? Je compte repaſſer inceſſamment par le pays dont vous faites les délices: ce n'eſt pas mon plus court; mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embraſſer, pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce, et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monſeigneur

Creſceni

Crescenі a donc donné par-tout des bénédictions au lieu d'argent, dans les auberges. 1743.

Il ne faut pas que l'on s'étonne
De ce beau tour italien,
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien,
Quel argent voulez-vous qu'on donne ?

J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi, et avec monsieur votre oncle.

LETTRE LXXIX.

A MADAME

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

Le 13 novembre.

MADAME,

Ce n'est donc pas assez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre Altesse royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi, Madame, vous faites des vers ! et vous en faites comme le roi votre frère ! C'est *Apollon*

qui a les Muſes pour ſœurs : l'une eſt une
1743. grande muſicienne, l'autre fait des vers charmans, et toutes ſont nées avec les talens de plaire. C'eſt avoir trop d'avantages ; il eût ſuffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ſes tréſors,
Et ſe vanta de ſon ouvrage.
Les Muſes eurent du dépit ;
Elles formèrent votre eſprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes depuis ce beau jour,
Pour le reſte de votre vie
Le ſujet de la jalouſie
Et des Muſes et de l'Amour.
Comment terminer cette affaire ?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans eſprit, ſuffiraient pour plaire :
Qui vous entend ne penſe pas
Que la beauté ſoit néceſſaire.

J'avais bien raiſon, Madame, de dire que Berlin eſt devenu Athènes : votre Alteſſe royale contribue bien à la métamorphoſe. C'eſt le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'eſt grand dommage que je n'aye pas à mon ſervice ces trois cents mille hommes

que je voulais pour vous enlever ; mais j'aurai plus de trois cents mille rivaux si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave : ce sera la seconde place du monde. 1743.

Je me flatte que sa Majesté la reine-mère ne s'offensera pas de ma déclaration ; elle y entre pour beaucoup : je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu, du véritable esprit, des beaux arts, de tout ce qui règne à votre cour, pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi sait à quel point j'ai toujours désiré de finir ma vie auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, Madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever ; mon unique objet est très-sincèrement d'être votre courtisan.

1744.

LETTRE LXXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 15 avril.

Vanitas vanitatum, et metaphyſica vanitas. C'eſt ce que j'ai toujours penſé, Monſieur; et toute métaphyſique reſſemble aſſez à la coxigrue de *Rabelais*, bombillant dans le vide. Je n'ai parlé de ces ſublimes billeveſées que pour faire ſavoir les opinions de *Newton*; et il me paraît qu'on peut tirer quelque fruit de ce petit paſſage :

Que ſavait donc ſur l'ame et ſur les idées celui qui avait ſoumis l'infini au calcul, et qui avait découvert la nature de la lumière et la gravitation? Il ſavait douter.

Phyſiquement parlant, Monſieur, je vous ſuis bien obligé de vos bontés, et ſurtout de celle que vous avez de vouloir bien réparer par mon petit contrat, avec un prince et avec un ſaint, les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année.

Etes-vous dans la cinquantième ?
J'y ſuis, et je n'en vaux pas mieux ;
C'eſt un aſſez f.... quantième,
Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois, Monſieur, et en vous demandant le ſecret. J'ai donné à *Doyen* le féal, argent comptant, et billets qui valent argent comptant; mais on paye le plus tard qu'on peut; et un feſſe-matthieu de fermier de M. le duc de *Richelieu*, nommé *Duclos*, qui devait ſelon toutes les lois divines et humaines me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peut, tout contraignable qu'il eſt. Voulez-vous permettre que ce *Doyen* faſſe toujours mon contrat à bon compte? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que *Doyen* a dans ſes mains. Je mangerai le reſte à mon retour très-volontiers: faites comme il vous plaira avec votre vieux ſerviteur. 1744.

Je m'occupe à préſent à faire un divertiſſement pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque choſe de joli, de gai, de tendre, de digne du duc de *Richelieu*, l'ordonnateur de la fête.

Cirey eſt charmant, c'eſt un bijou; venez-y, Monſieur, tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame *du Châtelet* vous aime de tout ſon cœur, vous déſire autant que moi, et vous recevra comme elle recevrait *Volf* et *Leibnitz*. Vous valez mieux que tous ces gens-là. Portez-vous bien. Permettez que je préſente

mes reſpects à M. l'avocat du roi très-chrétien.
1744. Je vous aime et vous reſpecte de tout mon cœur.

Votre ancien et le plus ancien ſerviteur, &c.

LETTRE LXXXI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Cirey, premier ſeptembre.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands la ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage:
O Déeſſe, exauce mes vœux!
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable:
Il eſt ſi digne d'être heureux!
Sur Hénault tous les autres dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?

Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures 1744.
Ce bel eſprit de tous les temps :
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpends
La courſe rapide du temps.
Il en fait un ſi bel uſage !
Les devoirs et les agrémens
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaiſſeur très-gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe et le courage,
Les mœurs, les paſſions, les lois,
Sans erreurs et ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout : il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir ;
Mais il n'a rien, s'il ne digère.

1744. Grand Dieu ! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros et gras.
Jamais Eglé, jamais Silvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pédant à citations.
Sans goût, ſans grâce, et ſans génie,
Sa perſonne en tous lieux honnie
Eſt réduite à ſes noirs gitons.
Hélas ! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, ſouffrez, Monſieur, que j'y ajoute mentalement un petit *gloria patri* pour moi. J'ai autant beſoin d'elle que vous, mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ſes faveurs, comme de raiſon. Buvez gaiement, ſi vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vîte à Cirey avant que les houſſards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez ſur la route.

LETTRE

LETTRE LXXXII. 1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

2 janvier.

MONSIEUR *Bon*, premier préſident,
Dans vos vers me paraît plaiſant ;
Mais les Anglais ne le ſont guères.
Ils deſcendent aſſurément
De ces aragnes carnaſſières
Dont vous parlez ſi doctement.
Puiſſent ces méchans inſulaires,
Selon leurs coutumes premières,
Prendre le ſoin de s'égorger.
Mais ils entendent leurs affaires ;
Et c'eſt nous qu'ils veulent manger.

Vous les en empêcherez bien, Monſieur. Béni ſoit *Apollon* qui vous a inſpiré des choſes ſi jolies dont je ne me doutais pas.

Pollio et ipſe facit nova carmina : paſcite taurum.

Il me ſemble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive proſe ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées ; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

1745. Je vous remercie bien de votre confidence : c'eſt un ſecret d'Etat que des vers d'un miniſtre. Le cardinal de *Richelieu* en feſait davantage, mais pas ſi bien.

Je vous ſouhaite la bonne année, Monſieur; et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme ſi vous n'étiez pas miniſtre.

LETTRE LXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Verſailles, le 31 janvier.

Mon aimable ami, je ſuis un barbare qui n'écrit point, ou qui n'écrit que de vile proſe; vos vers font mon plaiſir et ma confuſion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui eſt bouffon du roi à cinquante ans; et qui eſt plus embarraſſé avec les muſiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danſeurs, que ne le feront les huit ou neuf électeurs pour ſe faire un céſar allemand? Je cours de Paris à Verſailles, je fais des vers en chaiſe de poſte. Il faut louer le roi hautement, madame la dauphine finement, la famille royale tout doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville.

Oh, qu'il eſt plus doux mille fois
De conſacrer ſon harmonie 1745.
A la tendre amitié dont le ſaint nœud nous lie !
Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De ſon cœur et de ſon génie,
Que de travailler pour des rois !

Bonjour, mon cher et ancien ami ; je cours à Paris pour une répétition, je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me conſoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider ! Adieu ; je vous aime autant que j'écris peu.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

Sur une épître intitulée : L'homme inutile.

Mardi, 6 juillet.

D'UN pinceau ferme et facile,
Vous nous avez trait pour trait
Deſſiné l'homme inutile.
On ne dira jamais, grâces à votre ſtyle :
Le peintre a fait là ſon portrait.
On dira : Ce mortel aimable

Uniſſait Minerve et les Ris,
1745. Et dans tous les beaux arts comme avec ſes amis
Mêlait l'utile à l'agréable.

Oui, Monſieur, ſi vous avez aſſez de loiſir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond eſt ſi vrai et les détails ſi charmans, ſi vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de *Boileau*; mais il faut ſa patience. C'eſt pour ne l'avoir pas eue que je ne ſuis point encore content de mes vers ſur les événemens préſens; c'eſt pour cela que je ne les imprime point. C'eſt bien aſſez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reſte. C'eſt un encouragement pour finir la pièce à loiſir; mais, en vérité, il y a trop de vers ſur ce ſujet. Je crois que le confeſſeur du roi lui a ordonné pour pénitence de les lire tous.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne ſavez pas à quel point elles me ſont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remercîmens vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter la Princeſſe de Navarre.

Rameau travaille; je commence à eſpérer

que je pourrai donner du plaiſir à la cour de France. Mais vous avouerai-je que je compterais plus ſur l'opéra de Prométhée, pour former un beau ſpectacle, que ſur une comédie-ballet ? Je ne ſais ſi *Royer* n'eſt pas devenu bon muſicien. J'attends avec impatience le retour de M. le préſident *Hénault* pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'inſtant ; j'y vais retrouver madame *du Deffant*, et diſputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais ſavez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu ? Vous êtes aimé comme *Louis XV. Vale*, *vive*, *veni.* 1745.

On ne peut vous être attaché avec une tendreſſe plus reſpectueuſe que *Voltaire.*

LETTRE LXXXV.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Vous êtes dans le beau pays
Et des amours et des perdrix.
Tout cela vous convient. Quels beaux jours ſont les vôtres !
Mais dans le triſte état où le deſtin m'a mis,
Puis-je ſuivre les uns, puis-je manger les autres ?
Aux autels de Vénus on peut dans ſon malheur,
Quand on n'a rien de mieux, donner au moins ſon cœur,
Mais ſans un eſtomac peut-on ſe mettre à table

1745. Chez ce héros de Champs (1), intrépide mangeur,
Et non moins effronté buveur ;
Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
Répand les agrémens, les plaiſirs, les bons mots,
Les pointes quelquefois, mais toujours à propos ?
La triſteſſe attachée à ma langueur fatale,
Me chaſſe de ces lieux conſacrés au bonheur.
Je ſuis un pauvre moine indigne du prieur.
La ſanté, la gaîté, la vive et douce humeur
Sont la robe nuptiale,
Qu'il faut au feſtin du ſeigneur.

Je ſuis donc dans les ténèbres extérieures, malade, languiſſant, triſte, preſque philoſophe. Je ſouffre chez moi patiemment, et je ne peux aller à Champs. Je vous prie de faire mes excuſes à la beauté et aux grâces. M. *du Châtelet* a reçu ma lettre d'avis, et m'a fait réponſe. Toutes les autres affaires vont bien ; mais ma ſanté va plus mal que jamais. Le corps eſt faible, et l'eſprit n'eſt point prompt : c'eſt un lot de damné.

(1) M. le duc de *la Vallière*.

LETTRE LXXXVI. 1746.

A M. AMMAN,

Secrétaire de M. l'ambaſſadeur de Naples à Paris, qui avait adreſſé de jolis vers latins à M. de Voltaire.

A Verſailles, ce 26 mars.

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas,
Concediſque tuâ decerptas fronte coronas.
Carminibus noſtram petis ad certamina muſam :
O utinam videar tibi reſpondere paratus !
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defeſſus, iners, ignava ſilentia ſervans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror, victus, non invidus, arma repono.

On m'a renvoyé ici, Monſieur, les vers charmans que vous avez bien voulu m'adreſſer ; je ne puis que les admirer, et non les imiter. C'eſt en remerciant celui qui me loue ſi bien, que j'ai l'honneur d'être avec reconnaiſſance, &c.

1746.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR A DRESDE.

A Paris, 24 décembre.

TRÈS-MAGNIFIQUE ambaſſadeur,
Vous avez quelque ſympathie
Pour ces catins dont la manie
Eſt d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui ſur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galans exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maiſon
A tant de belles deſtinée,
Vous allez chez le roi Saxon
Rendre hommage au dieu d'Hymenée;
Vous, cet aimable Richelieu,
Qui, né pour un autre myſtère,
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de ſon frère.
Revenez cher à tous les deux,
Ramenez la paix avec eux,
Ainſi que vous eûtes la gloire
Aux campagnes de Fontenoi,

De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire. 1746.

Et cependant, monsieur le Duc, vous voulez des scieurs de long sur le devant de votre tableau! fi donc. Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères dont les attitudes seront aussi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très-beaux effets d'optique qui vaudront bien des scieurs de long. Il faut que tout soit saint dans un tableau d'autel.

Que dites-vous d'une infame calotte qu'on a faite contre M. et madame de *la Poplinière*, pour prix des fêtes qu'ils ont données? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poisons? Mais le poëte *Roi* aura quelque pension, s'il ne meurt pas de la lèpre dont son ame est plus attaquée que son corps.

Vous savez que l'aventure de Gènes s'est terminée à l'amiable par la pendaison de quelques citoyens et de quelques soldats; que cependant le général *Brown* a fait faire à M. de *Mirepoix* d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de *Belliste*, lequel est obligé de se retrancher sous Toulon.

In tanto le baccio umilmente le mani, e riverisco nella sua persona l'onor di nostra età.

1747. LETTRE LXXXVIII.

A MADAME DE POMPADOUR.

Sincere et tendre Pompadour,
Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui sera bientôt le plus beau nom de France :
Ce tokai dont votre excellence
Dans Etiole me régala,
N'a-t-il pas quelque ressemblance
Avec le roi qui le donna ?
Il est comme lui, sans mélange ;
Il unit, comme lui, la force et la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot du roi de Prusse (qui n'est pas manchot), derrière son tombereau d'Allemagne qu'il appelait *carrosse*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, surtout depuis que le roi de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau.

Du Freſny a dit, dans une chanſon, que les rois ne ſe feſaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais enſemble : il ſe trompe. *François I* avait ſoupé avec *Charles-Quint*, et vous ſavez ce qui s'enſuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'*Auguſte* avait fait cent ſoupers avec *Antoine*. Non, Madame, ce n'eſt pas le ſouper qui fait l'amitié, &c. 1747.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril.

Vous que le ciel en ſa bonté
Dans un pays libre a fait naître,
Vous qui dans la Saxe arrêté,
Par plus d'un doux lien peut-être,
Avez ſu vous choiſir un maître
Préférable à la liberté ;

Coſi ſcrivo al mio *Pollione* veneto, al mio cariſſimo ed illuſtriſſimo amico, e coſi ſaranno ſtampate queſte bagatelluccie ſe fate loro mai l'onore di mandarle ai torchi del *Walther*, *ſi aliquid putas noſtras nugas eſſe*. Veramente nè queſte ciancie, nè Pandora, nè il volume à voi endirizzati non vagliano otto ſcudi ; ma

—— cariſſimo ſignore, un coſi eſorbitante prezzo
1747. è una violazione manifeſta *juris gentium*. Il noſtro intendente delle lettere, e dei poſtiglioni, il ſignor di *la Reinière*, fermier général des poſtes de France, par le moyen duquel *one walks at ſight from a pole to another*, aveva per certo munito di ſuo ſigillo, ed onorato della bella parola *franco* il tedioſo e grave piego. E chi non sà quanto riſpetto ſi debba portare al nome di *la Reinière*, ad un uomo, chi è il piu ricco, ed il piu corteſe de-tous les fermiers généraux? mà giacchè al diſpetto della ſua corteſia, e della ſtretta amicizia, che corre fra le due corti, i ſignori della poſta di Dreſda ci hanno uſati come nemici, tocca il librajo *Walther* di pagare gli otto ſcudi, e gliene terrò conto. Per tutti i ſanti, non burlate, quando mi dite, che le coſe mie vi vengono molto care. Manderò quanto prima il tomo della Henriade pe'l primo corriere.

Farewell great and amiable man. They ſay you go to Padua. You ſhould take your way Through France. *Emily* ſhould be very glad to ſée you, and i ſhould be in extaſy, &c.

LETTRE XC. 1747.

A MADAME DE POMPADOUR.

Avril.

Quand César, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en fesait son compliment
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amans ainsi que des guerriers
Unissait le myrte aux lauriers ;
Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère.
Et depuis quelque temps j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers sanglans du fier dieu des combats,
Et que des myrtes de Cythère.

Je suis persuadé, Madame, que du temps de ce *César*, il n'y avait point de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbécilles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne

un intérêt plus ſenſible. Ce n'eſt point comme
1747. vieux galant flatteur de belles que je vous parle ; c'eſt comme bon citoyen, et je vous demande la permiſſion de venir vous dire un petit mot à Etiole ou à Brunoy ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

Je ſuis avec reſpect, Madame, de vos yeux, de votre figure et de votre eſprit, le très-, &c.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

Ambaſſadeur de France à Dreſde.

A Verſailles, le 5 auguſte.

MONSIEUR,

La lettre aimable dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir et bien des regrets ; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France ; j'ai pu voir la cour de Dreſde, et je ne l'ai point vue. Je ne ſuis pas né heureux ; mais vous, Monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez.

Qu'il eſt doux d'être ambaſſadeur
Dans le palais de la candeur !
On dit, et même avec juſtice,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant ſoit peu beſoin d'artifice ;
Mais ils traitaient avec le vice,
Vous traitez avec la vertu.

1747.

Vous avez retrouvé à Dreſde ce que vous avez quitté à Verſailles, un roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourrez dire quelque jour,
Qui des deux rois tient mieux ſa cour.
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguſte ;
C'eſt un grand point très-conteſté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine ſagacité ;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il eſt difficile de ſavoir au juſte la vérité dans ce monde ; et puis, Monſieur, les perſonnes qui la ſavent le mieux, ſont toujours celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princeſſes que la

reine de Pologne a données à la France,
1747. à Naples et à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations eſt la plus heureuſe?

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais ſi de moi l'on veut ſavoir,
Qui des trois peuples doit avoir
Le plus tendre reconnaiſſance,
Et nourrir le plus doux eſpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monſeigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me ſouviens de *Pſyché*, et je ſonge que *Pſyché* avait deux ſœurs;

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidelle;
Pſyché ſeule épouſa l'Amour.

—Mais il y aurait peut-être, Monſieur, un moyen de finir cette diſpute, dans laquelle *Pâris* aurait coupé ſa pomme en trois.

Je

Je ſuis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement 1747.
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguſte mère.

Vous voyez, Monſieur, que ſans être politique j'ai l'eſprit conciliant : je compte bien vous faire ma cour avec de tels ſentimens ; et de plus vous pouvez être sûr qu'on eſt très-diſpoſé à Verſailles à mériter cette préférence. Si on travaille auſſi efficacement à Breda, nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je ſerais très-flatté, Monſieur, ſi mes ſentimens reſpectueux pour M. le comte de *Brühl* luí étaient tranſmis par votre bouche. Je n'oſe vous ſupplier de daigner, ſi l'occaſion s'en préſentait, me mettre aux pieds de leurs Majeſtés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Verſailles ou pour Paris, vous ſerez obéi avec zèle.

1748.

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

2 janvier.

Les rois ne me font rien, mon bonheur ne se fonde
Que sur cette amitié dont vous sentez le prix.
Mais, hélas, Cideville, il est dans ce bas monde
Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voye guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour, et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu.

Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra, des comédies, des farces; et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets entre *Moncrif* et d'*Arboulin*. Mais, mon cher *Cideville*, tout l'éclat dont brille *Moncrif*, ne m'a point séduit. Les talens ne rendent point heureux, surtout quand on est malade; ils sont comme une jolie dame dont les galans s'amusent, et dont le mari est fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel est l'homme qui

fait ſon deſtin? Nous ſommes, dans cette vie, des marionnettes que *Brioché* mène et conduit ſans qu'elles s'en doutent. 1748.

On dit que vous revenez inceſſamment. Dieu veuille que je profite de votre ſéjour à Paris un peu plus que l'année paſſée; en vérité, nous ſommes faits pour vivre enſemble. Il eſt ridicule que nous ne faſſions que nous rencontrer.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame *du Châtelet-Newton* vous fait mille complimens.

LETTRE XCIII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

De Lunéville, février.

J'ai vu ce ſalon magnifique,
Moitié turc et moitié chinois,
Où le goût moderne et l'antique,
Sans ſe nuire, ont uni leurs lois.
Mais le vieillard qui tout conſume
Détruira ces beaux monumens,
Et ceux qu'éleva votre plume
Seront vainqueurs de tous les temps.

J'ai appris, Monſieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette,

1748. que j'étais exilé; vous m'avouerez qu'à votre abſence près, l'exil ſerait doux. J'ai voulu ſavoir pourquoi j'étais exilé. Des nouvelliſtes de Paris, fort inſtruits, m'ont aſſuré que la reine était très-fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée : on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole eſt ennuyeux. Je conçois bien que, ſi j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtiment le plus ſévère ; mais, en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me ſuis ſouvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchans vers à une autre princeſſe très aimable, qui tient ſa cour à quelques quatre cents lieues d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la néceſſité de cultiver ſon eſprit, je lui avais dit :

On croirait que le jeu conſole,
Mais l'ennui vient à pas comptés
S'aſſeoir entre des majeſtés,
A la table d'un cavagnole.

Car il faut ſavoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Verſailles ; au reſte, Monſieur, ſi la reine s'applique cette ſatire, je vous ſupplie de lui dire qu'elle a très-grande raiſon.

Un esprit fin, juste et solide,
Un cœur où la vertu réside, 1748.
Animé d'un céleste feu,
Modèle du siècle où nous sommes,
Occupé des grandeurs de Dieu,
Et du soin du bonheur des hommes,
Peut fort bien s'ennuyer au jeu :
Et même son illustre père,
Des Polonais tant regretté,
Aux Lorrains ayant l'art de plaire,
Et qui fait ma félicité,
Pourrait dire avec vérité
Que le jeu ne l'amuse guère.

Ainsi, dussé-je être coupable de lèse-Majesté ou de lèse-cavagnole, je soutiendrai très-hardiment qu'une reine de France peut très-bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaisent point du tout. Il y a quelque bonne ame qui, depuis long-temps, m'a daigné servir auprès de la reine par des mensonges officieux ; mais vous, Monsieur, qui êtes malin et mal-faisant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis dissimuler ; ce sont des esprits mal-faisans et méchans comme le vôtre, qu'il faut employer quand on veut faire des tracasseries à la cour : j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de *Luynes*.

1748.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Loiſey, près de Bar, 24 décembre.

Je ne ſuis plus qu'un profateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant tout haut mon roi qui n'en fait rien,
Et négligeant, pour ennuyer un prince,
Un ſage ami qui s'en aperçoit bien.

Vous caſanier, dans un ſéjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être.
L'amour encor vous fait ſentir ſes coups.
Heureux qui peut tromper des infidelles!
C'eſt votre lot. Vous courtiſez des belles,
Et moi des rois: j'ai bien plus tort que vous.

Il eſt vrai, mon cher *Cideville*, que ma main eſt devenue bien pareſſeuſe d'écrire, mais aſſurément mon cœur ne l'eſt pas de vous aimer. Je ſuis devenu courtiſan par haſard; mais je n'ai pas ceſſé de travailler à Lunéville. J'y ai preſque achevé l'hiſtoire de cette maudite guerre, qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très-glorieuſe, puiſqu'elle

assure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques, je pensais toujours à vous. Je me disais : Approuvera-t-il cet endroit? y trouvera-t-il des vérités qui puissent être bien reçues? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu? Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y serai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte rester presque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai Catilina. On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner Sémiramis, que j'ai retouchée avec assez de soin, et dont je me flatte que les décorations feront plus magnifiques sous l'empire du maréchal de *Richelieu* que sous le consulat du duc de *Fleuri*. J'ai un peu de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne sont pas grecs; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai. 1748.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

1749.

LETTRE XCV.

A M. D'ARGET,

Secrétaire de sa Majesté le roi de Prusse. (1)

Cirey, le 29 juin.

O Gens profonds et délicats,
Lumières de l'académie,
Chacun prend de vos almanachs.
Vous donnez des certificats
Sur le beau temps et sur la pluie;
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit;
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui,
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,

(1) M. *d'Arget* et plusieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de *Voltaire*, par ordre du roi de Prusse, des certificats en prose et en vers sur la beauté du climat de Berlin.

Ce

Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très-graves perſonnages, 1749.
Qui paſſez pour ſes favoris,
Et pour heureux autant que ſages;
Vous, dis-je, et Frédéric le grand,
Vous, vos talens et ſon génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout auſſi-bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Emilie.

Cette Emilie inceſſamment
Doit accoucher d'un gros enfant
Et d'un bien plus gros commentaire;
Je veux voir cette double affaire;
Je les entends très-faiblement:
Mais, Meſſieurs, ne voit-on donc faire
Que les choſes que l'on entend?

Vous m'avouerez, mon cher Monſieur, que ſi vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis

un peu cher cette faveur paſſagère. Mes plus
1749. beaux jours ſeront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, ſi je ſuis en vie : c'eſt un tour de force dans l'état où je ſuis ; mais que ne fait-on pas pour voir *Frédéric le grand* et les hommes qu'il raſſemble auprès de lui !

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

LETTRE XCVI.

A M. DESTOUCHES.

A Paris.

Auteur ſolide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :
Je le ſerai, j'en ſuis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive ſi ſouhaité ;
Mais je ſentirai plus encore
De plaiſir que de vanité.

Venez donc, mon illuſtre ami, mardi à trois heures ; vous trouverez quelques académiciens nos confrères ; mais vous n'en trou-

verez point qui ſoit plus votre partiſan et votre ami que moi. Madame *Denis* diſpute avec moi, je l'avoue, à qui vous eſtime davantage : venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle ? Vous nous donneriez les prémices des plaiſirs que le public attend. L'abbé du *Rénel* ne va point aux ſpectacles, et il eſt très-bon juge : ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous : et moi qui vous ai ſacrifié Oreſte de ſi bon cœur ; moi qui, depuis ſi long-temps, ſuis votre enthouſiaſte déclaré, ne mérité-je rien ? A mardi, à trois heures, mon cher *Térence*. 1749.

1750.

LETTRE XCVII.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

Ambaſſadeur de France à Dreſde.

A Paris, le 19 février.

Je vous renvoie, Monſieur, ce que je voudrais rapporter moi-même ſur le champ aux pieds de celle qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je ſuis bien étonné : il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage (1); il n'y en a pas deux contre les règles ſévères de notre verſification, et le ſtyle eſt beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un eſprit juſte et droit que de s'exprimer clairement. Les expreſſions ne ſont confuſes que quand les idées le ſont.

Cet ouvrage eſt le fruit d'une connaiſſance profonde et fine de la langue françaiſe et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite eſt bien rare dans les conditions ordinaires. Il eſt unique dans l'état où la perſonne reſpectable, dont je tais le nom,

(1) Tragédie en vers français que la princeſſe de *Saxe*, ſœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de *Voltaire* pour l'examiner et lui en dire ſon ſentiment.

eſt née. Je lui dreſſe en ſecret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite. 1750.

Quels talens divers elle allie !
Comme elle charme tour à tour,
Tantôt les dieux de ce ſéjour,
Et tantôt ceux de l'Italie !

Rome la première cité,
Et Paris au moins la ſeconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son eſprit, comme ſa beauté,
Eſt de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu ſavante,
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente :

Mais s'il était un Salomon,
Je ſais ce que ferait le ſage ;
Il ferait à Dreſde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui ſoumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le ſage ne reviendrait pas.

1750. # LETTRE XCVIII.

A M. D'ARNAUD.

A Paris, 19 mai.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel esprit triomphant,
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée;
Et que l'Autriche provoquée,
Admire encore en enrageant;
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle est détraquée,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric *le grand*
Tienne votre vue appliquée;
Si l'Envie est un peu piquée
Contre votre bonheur présent,
Laissons sa rage suffoquée,
Honteuse, impuissante et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle est-elle choquée
Par le propos impertinent

De quelque vieille requinquée ?
Elle en rit : j'en dois faire autant. 1750.

Qu'importe, mon cher d'*Arnaud*, que ce ſoit ou *Mouhi* ou *Fréron* qui faſſe la *Bigarrure*, le *Réſervoir*, le *Glaneur*, et toutes les ſottiſes que nous ne connaiſſons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais ſont bien bons de lire ces fadaiſes. Voilà une plaiſante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui eſt à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnaſſe royal la comédie de madame *Denis*. C'eſt une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue à mon âge, avec les maladies dont je ſuis lutiné ſans relâche. Un jeune homme, comme vous, peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois ;

Mais un vieillard fait pour ſouffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne ſaurait ſervir
Ni de maîtreſſe ni de maître.

Il n'y a au monde que *Frédéric le grand* qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires et madame *Denis ;* et je viendrais en bonnet

1750. de nuit voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus beſoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé *Nollet* par une eſpèce de maître-d'hôtel qui lui donnait des indigeſtions ſur la route : il faudrait que le roi de Pruſſe m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaiſir en me diſant que mon cher *Iſaac* a des vapeurs ; je mettrais les miennes avec les ſiennes. On dit que M. d'*Arget* n'eſt pas encore conſolé ; ma triſteſſe n'irait pas mal avec ſa douleur. Je me remettrais à la phyſique avec M. de *Maupertuis ;* je cultiverais l'italien avec M. *Algarotti ;* je m'égayerais avec vous ; mais que ferais-je avec le roi ?

Hélas ! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Préſenter triſtement la lie
Et les reſtes de mon vieux vin !

Un danſeur avec des béquilles
Dans les bals ſe préſente peu ;
La Pâris veut de jeunes filles ;
Les vieilles ſont au coin du feu.
J'y ſuis ; et j'en enrage. — Adieu.

LETTRE XCIX. 1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, ce 24 juillet.

Mes divins anges, je vous ſalue du ciel de Berlin. J'ai paſſé par le purgatoire pour y arriver. Une mépriſe m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureuſement ni la ducheſſe de *Clèves* ni le duc de *Nemours* n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers; j'aurais dû conſacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigeſtions. Je vous fais ma confeſſion, mes anges. Enfin me voici dans ce ſéjour autrefois ſauvage, et qui eſt aujourd'hui auſſi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille ſoldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philoſophie, poëſie, un héros philoſophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et muſes, trompettes et violons, repas de *Platon*, ſociété et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant eſt très-vrai, et tout cela ne m'eſt pas plus précieux que nos petits ſoupers. Il faut avoir vu *Salomon* dans ſa gloire; mais il faut vivre

—— auprès de vous avec M. de *Choiſeul* et M.
1750. l'abbé de *Chauvelin*. Que cette lettre, je vous en prie, ſoit pour eux, qu'ils ſachent à quel point je les regrette, même quand j'entends *Frédéric le grand*. Je ſuis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de *Saxe*. On a voulu mettre l'hiſtorien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre ;
Timide, embarraſſé, j'oſe à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût oſé coucher dans le lit d'Alexandre ?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres ? Eſt-ce auprès du bois de Boulogne, eſt-ce à Plombières ? eſt-ce à Paris ? Madame d'*Argental* a-t-elle eu beſoin des eaux ? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de ſavoir. On m'a mandé que l'eſprit et le ſentiment de madame de *Graffigny* avaient réuſſi. Ma troupe a joué chez moi Jules-Céſar. Mais je ne ſais point ce que font mes anges : j'ai attendu pour leur écrire que je fuſſe un peu ſtable, et que je puſſe recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'abſence et de l'amitié.

Adieu, mes anges ; mon *Frédéric le grand* fait un peu de tort à Aurélie. Il prend mon

temps et mon ame. La caverne d'*Euripide* vaut mieux pour faire une tragédie, que les agrémens d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage. 1750.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poëmata tragica et omnes has nugas*, jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE C.

A MADAME,

DE POMPADOUR,

Qui avait prié M. de Voltaire de présenter ses respects au roi de Prusse.

A Potsdam, le 20 d'auguste.

Dans ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus,
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la victoire
Vos complimens sont parvenus :
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus :

1750.

J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre grâces à Vénus.

S'il vous remerciait lui-même, Madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait auſſi aiſément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un eſt digne de ſoupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

LETTRE CI.

A S. A. R. MADAME

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

Depuis reine de Suède.

MADAME,

J'AI eu la conſolation de voir ici M. *Eſourleman*, dont j'eſtropie peut-être le nom, mais qui n'eſtropie pas les nôtres, car il parle français comme votre Alteſſe royale. Il m'a aſſuré, Madame, du ſouvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il ſe

peut, mes regrets et mon attachement pour votre perſonne. Je n'ai jamais eu plus de plaiſir 1750.
que dans ſa converſation : il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre Alteſſe royale eſt idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le ſait pas, Madame ? et qui ne plaint pas les pays que vous n'embelliſſez point ? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai que des zéphirs, ſi jamais je peux aller faire ma cour à votre Alteſſe royale. Rempli la nuit de ces idées, je vis en ſonge un fantôme d'une eſpèce ſingulière :

A ſa jupe courte et légère,
A ſon pourpoint, à ſon collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant et par derrière,
A ſa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de conſul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin,
Soudain je reconnus Chriſtine :
Chriſtine des arts le ſoutien,
Chriſtine qui céda pour rien

1750.

Et ſon royaume et votre Egliſe,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le ſaint-père canoniſe,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortaliſe.

Elle me demanda ſi tout ce qu'on diſait de madame la princeſſe royale était vrai. Moi qui n'avais pas l'eſprit aſſez libre pour adoucir la vérité, et qui ne feſais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouſes, je me laiſſai aller à mes tranſports, et je lui dis que votre Alteſſe royale était à Stockholm, comme à Berlin les délices, l'eſpérance et la gloire de l'Etat. Elle pouſſa un grand ſoupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné
Les cœurs et les eſprits de la patrie entière;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Chriſtine aurait toujours régné.
Il eſt beau de quitter l'autorité ſuprême;
Il eſt encor plus beau d'en ſoutenir le poids.
Je ceſſai de régner pouvant donner des lois:
Ulric règne ſans diadème.
Je deſcendis pour m'élever;
Je recherchais la gloire, et ſon cœur la mérite.
J'étonnai l'univers qu'elle a ſu captiver.
On a pu m'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conseil aisé à suivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raison pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de sa patrie. Elle me demanda si je n'irais point faire ma cour à votre Altesse royale dans ce beau palais que M. *Esourleman* vous fait bâtir : *Descartes* vint bien me voir, dit-elle, pourquoi ne feriez-vous pas le voyage ? 1750.

Ah ! lui dis-je, belle immortelle,
Descartes, ce rêveur dont on fut si jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

On me dira peut-être, Madame, que je rêve toujours en parlant à votre Altesse royale, et que mon second rêve ne vaut pas le premier (1). Il est bien sûr au moins que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteste que je ferai toute ma vie avec un attachement inviolable et avec le plus profond respect, &c.

(1) Voyez les Poésies mêlées, volume de Contes, &c.

1751.

LETTRE CII.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, le 20 ſeptembre.

VOICI une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Il eſt juſte que vous ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de *Malesherbes* eût le temps et la bonté de les lire. Il me ſemble que dans cet abrégé il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des hiſtoriens s'appeſantiſſent dans leur cabinet ſur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui étant preſque toujours très-infidelles, ne ſont bons pour perſonne. J'ai tâché de faire connaître *Louis XIV* et la nation. Je conçois bien que Paris eſt à préſent ivre de joie de la naiſſance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en diſe? Je ne verrai ſurement pas ſon règne, et je ne ſuis occupé que de celui de ſon triſaïeul. Son berceau ſera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre-humain.

Rejeton de cent rois, eſpoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis

Depuis ma dernière lettre je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponſe, et je prends patience ſur le reſte. 1751.

LETTRE CIII.

A M. DE LA CONDAMINE.

Potſdam, 3 avril.

GRAND merci, cher la Condamine, 1752.
Du beau préſent de l'équateur,
Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre eſprit calculateur.
Eh bien ! vous avez vu l'Afrique,
Conſtantinople, l'Amérique :
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune ?
Hélas ! il ne vous reſte plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en ſon pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous ſommes :
Les ſervices rendus aux hommes,
Et le bien fait à ſon pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au ſaint temps de Pâques. Il aurait eu le temps

1752. de faire le voyage du Bréſil. Je devais, mon cher arpenteur des aſtres, vous envoyer l'hiſtoire terreſtre de *Louis XIV*, mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur, et de la mienne trop d'omiſſions et trop de péchés de commiſſions.

Je ne regarde cette eſquiſſe que comme l'aſſemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau avec le ſecours des remarques qu'on m'a envoyées, et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'eſt un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie ; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber ſur le nez.

Ce n'eſt pas dans la lune que j'ai voyagé avec *Aſtolphe* et St *Jean* pour trouver le fruit de mes peines ; c'eſt dans le temple de la philoſophie, de la gloire et du repos.

Adieu ; je vous embraſſe de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fuſſé-je dans la lune.

LETTRE CIV. 1752.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potſdam, 29 avril.

Eh ! morbleu, c'eſt dans le pourpris
Du brillant palais de la Lune,
Non dans le benoît Paradis
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'eſt ce que dit l'*Arioſte*, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Eſt-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre ? Eh bien ! il n'y a pas grand mal. Le conſeiller aulique *Francheville*, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi auſſi ; mais, mon cher coſmopolite, ne me croyez pas aſſez ignare pour ne pas ſavoir où eſt Carthagène ; j'y envoie tous les ans plus d'un vaiſſeau, ou du moins je ſuis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ſes facteurs dans ce pays-là, que d'y aller. Mais quoique M. de *Pontis* eût pris Carthagène en-deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort ſouvent nous égorger au-delà.

1752. Je vous ſuis ſenſiblement obligé de vos remarques ; mais il y a bien plus de fautes que vous n'avez obſervé. J'ai bien fait des péchés d'omiſſion et de commiſſion. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'eſt qu'un eſſai très-informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs ſont tombés les *Lamartinière*, les *Réboulet* et les *tutti-quanti*, puiſque moi, preſque témoin oculaire, je me ſuis trompé ſi ſouvent. Ce n'eſt pas au moins ſur le maréchal de *la Feuillade*. Je tiens l'anecdote de lui-même ; mais je ne devais pas en parler. La ſeconde édition vaudra mieux, et ſurtout le catalogue des écrivains qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuſer. Je l'avais dicté pour groſſir le ſecond tome, qui était trop mince ; mais je le compoſe à préſent pour le rendre utile.

Puiſque vous avez commencé, mon cher *la Condamine*, à me faire des obſervations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertiſſez-moi de tout, je vous en ſupplie ; je ſais fort bien qu'il n'y a point d'eſclaves à la place Vendôme, et je ne ſais comment on y en trouve dans l'édition de mon conſeiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai, *et ignorantias meas ne memineris*. Votre livre, qui vous doit

faire beaucoup d'honneur, n'a pas beſoin de pareils ſecours. Je ſouhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire ; je ne ſuis pas ſurpris de ce que vous me dites, et je ne ſuis ſurpris de rien. Soyez-le ſi je ne conſerve pas toujours pour vous la plus parfaite eſtime et la plus tendre amitié. 1752.

LETTRE CV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, 9 juillet.

MON cher et ancien ami, quoique chat échaudé ait la réputation de craindre l'eau froide, cependant j'ai riſqué l'eau chaude. Vous ſavez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières. Vous ſavez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de *Corneille*, et dans les bras de mon cher *Cideville ;* mais je ne peux ni paſſer ni finir ma vie ſelon mes déſirs. J'ai au moins auprès de moi à préſent une nièce qui me conſole, en me parlant de vous. Nous ne feſons point de châteaux en Eſpagne, mais nous en feſons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien 1754.

—— vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous,
1754. du poëme de l'agriculture. C'était à vous à le faire et à dire :

O fortunatos nimium, sua si bona norint !

Pour moi je dis : *Nos dulcia linquimus arva ;* mais ne me dites point de mal des livres de dom *Calmet*.

Ses antiques fatras ne sont point inutiles ;
Il faut des passe-temps de toutes les façons,
Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons,
Quoiqu'on adore les Virgiles.

D'ailleurs il y a cent personnes qui lisent l'histoire, pour une qui lit les vers. Le goût de la poësie est le partage du petit nombre des élus. Nous sommes un petit troupeau, et encore est-il dispersé. Et puis je ne sais si à mon âge il me siérait encore de chanter. Il me semble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter *deserti ad Strymonis undam ?*

Enfin, je me suis vu contraint de songer sérieusement à cette histoire générale, dont on a imprimé des fragmens si indignement défigurés. On m'a forcé à reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné, et

qui méritait tous mes soins. Ce n'était pas les sèches annales de l'Empire ; c'était le tableau des siècles, c'était l'histoire de l'esprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un *Bossuet*. J'aurai au moins la vérité d'un de *Thou*. Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pour les beaux-arts ; et l'histoire est la partie des belles-lettres qui a le plus de partisans dans tous les pays. 1754.

Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps ;
D'Apollon les trésors brillans
Sont le charme de la jeunesse ;
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Adieu, mon cher ami, je vous aime bien plus que la poësie. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

1755.

LETTRE CVI.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Des bords du lac, 26 février.

QUELLE lubie vous a pris, monsieur le Duc ! Je ne parle pas d'être philosophe à la cour, c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très-capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs ; vous êtes très-digne de bien nipper deux maîtresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un hermite des bords du lac de Genève, et de vous imaginer que

Dans ma vieillesse languissante,
La lueur faible et tremblante
D'un feu prêt à se consumer
Pourrait encor se ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeunesse brillante
Qui peut toujours vous animer.

C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pour [illegible] avoir des réflexions d'un [illegible], dans la vie charmante que vous menez ?

Les

Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courans, 1755.
Et dans celle des courtiſans,
Tous bons ſerviteurs de leur maître ;
Avec grand bruit vous le ſuivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le ſoir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux feſtins vous avez
Une troupe leſte et choiſie
D'eſprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en proſe, en poëſie,
Sont de bons gourmets approuvés ;
Et par qui tout bas ſont bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez,
Une fille jeune et jolie,
Par vos ſoins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez ;
Et qui dit, comme vous ſavez,
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle eſt donc votre fantaiſie,
Lorſque dans le rapide cours
D'une carrière ſi remplie,
Vous prétendez avoir recours

1755.

A quelque mienne rapſodie !
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos ſoupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambroſie ;
Ah ! toute ma philoſophie
Vaut-elle un ſoir de vos beaux jours ?

Tout ce que je peux faire, c'eſt de vous imiter très-humblement et de très-loin ; non pas en rois, non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite. Je ſaluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge ; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres, à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin ; je dirai à nos groſſes truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de *Brochet* que portait le grand protecteur de *Voiture*. Comptez, monſieur le Duc, que vous avez rappelé en moi un ſouvenir bien reſpectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les ſentimens que je conſerverai pour vous toute ma vie.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi ſoit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire.

J'enverrai mon billet de confeſſion à M. l'abbé de *Voiſenon*, évêque de Montrouge.

LETTRE CVII. 1755.

A M. DE CIDEVILLE.

A Genève, le 19 ſeptembre.

Oui, ma muſe eſt trop libertine,
Elle a trop changé d'horizon ;
Elle a voyagé ſans raiſon
Du Pérou juſques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'eſſor de cette vagabonde ;
J'ai plus mal fait de l'imiter :
J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus,
Lorſque la rouille les arrête :
Après cent travaux ſuperflus,
Il en eſt ainſi de ma tête.
Je ſuis fixé, je ſuis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuſe indépendance,
Dans la tranquille jouiſſance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu-près mon ſort, mon cher et ancien ami ; je ne lui pardonne pas de nous

avoir presque toujours séparés, et je suis très-
1755. affligé si nous avons l'air d'être heureux si loin l'un de l'autre, vous sur les bords de la Seine, et moi sur ceux de mon lac. J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illusions de la vie, mais non pas aux consolations solides qu'on ne trouve qu'avec ses anciens amis. Madame *Denis* me fait bien sentir combien cette consolation est nécessaire. Elle s'est consacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle, mon jardin serait pour moi un vilain désert, et l'aspect admirable de ma maison perdrait toute sa beauté. J'ai été absolument insensible à ce succès passager de la tragédie dont vous me parlez (1). Peut-être cette insensibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'est guère touché d'un applaudissement dont le bruit vient à peine jusqu'à nous, et on voit seulement les défauts de son ouvrage qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis : *Solve senescentem.* Je me le dis aujourd'hui, et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer. Qui peut répondre de soi? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie.

(1) *L'orphelin de la Chine.*

LETTRE CVIII. 1756.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, près de Lauſanne, 19 février.

L'ONCLE et la nièce font mille complimens aux deux philoſophes de la rue Saint-Pierre; ils envoient à M. l'abbé *du Renel* ce petit ſermon qui leur eſt tombé entre les mains, et qui pourra les amuſer ce carême. On ne peut mieux prendre ſon temps pour être dévot. Mais M. l'abbé *du Renel* et M. de *Cideville* ſeront encore plus perſuadés de l'attachement des deux hermites que de leur dévotion.

Briſons ma lyre et ma trompette;
Laiſſons les héros et les rois;
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Qu'elle ſeule anime ma voix.
Muſes, déſormais pour écrire,
Je n'ai beſoin que de mon cœur;
Mais vous juſtifierez l'auteur,
Si l'indiſcret oſe en trop dire.

Eh! pourquoi craindre que l'Alteſſe
S'offenſe des plus tendres ſoins?

1756.

Faut-il, parce qu'elle eſt princeſſe,
Que qui la voit l'en aime moins ?
Etait-ce un crime volontaire
Que de ſe rendre à tant d'appas ?
Mon droit d'aimer ne vient-il pas
D'où lui venait celui de plaire ?

Quand on voit l'aimable Henriette
L'indifférence diſparaît ;
Quelque reſpect qui nous arrête,
Eſt-on maître de ſon ſecret ?
Les égards que le rang impoſe
N'étouffent point le ſentiment.
Ils font qu'on l'exprime autrement,
Et ne changent rien à la choſe.

LETTRE CIX.

1756.

A M. TRONCHIN.

Aux Délices, 18 avril.

Depuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma souffrance ;
Mais je m'immole avec gaîté,
Quand vous assurez la santé
Aux petits-fils des rois de France.

Votre absence, mon cher *Esculape*, ne me coûte que la perte d'une santé faible et inutile au monde. Les Français sont accoutumés à sacrifier de tout leur cœur quelque chose de plus à leurs princes.

M. le duc d'*Orléans* et vous, vous serez tous deux bénis dans la postérité.

Il est des préjugés utiles,
Il en est de bien dangereux ;
Il fallait, pour triompher d'eux,
Un père, un héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'osai parler, dans mon jeune âge,
De cette inoculation

1756.

Dont grâce à vous on fait uſage :
On la traita de viſion ;
On la reçut avec outrage,
Tout ainſi que l'attraction.
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De paſſer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, diſait-on,
Des vérités de l'Angleterre ?
Peut-il ſe trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre ?
Français, il fallait conſulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre :
Rougit-on de les imiter
Quand on a ſi bien ſu les battre ?
Egalement à tous les yeux
Le dieu du jour doit ſa carrière ;
La vérité doit ſa lumière
A tous les temps, à tous les lieux.
Recevons ſa clarté chérie,
Et ſans ſonger quelle eſt la main
Qui la préſente au genre-humain,
Que l'univers ſoit ſa patrie.

Une vieille ducheſſe anglaiſe aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir

avec le quinquina, parce qu'on appelait alors ce remède *la poudre des jésuites*. Beaucoup de dames jansénistes seraient très-fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais, Dieu merci, messieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte. 1756.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là, et revenez ensuite dans le vôtre. Imitez *Hippocrate* qui préféra sa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfans me sont venus voir aujourd'hui ; je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à M. de *Labat*, si vous avez le temps de lui parler.

Je vous embrasse tendrement.

1756.

LETTRE CX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet.

MON héros, je vais auſſi brûler de la poudre ; mais je tirerai moins de fuſées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plutôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connuſſe l'avenir, et que vous en diſpoſaſſiez ſi bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'eſt plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table ;
La molleſſe de leurs chanſons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illuſtres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De ſuivre vos fiers compagnons
Aux aſſauts de cent baſtions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs ſublimes écrits,
Et s'il eſt vrai, comme il peut l'être,
Qu'il ſoit parmi vos beaux eſprits

Peu de Pindares dans Paris,
Vos ſuccès en feront renaître. 1756.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience
L'attentat inconſidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De ſa maritime puiſſance :
Qu'on a ſagement préparé
La plus légitime vengeance ;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits eſt aſſuré.
Mais pour moi dans ma décadence,
Faible et ſans voix, je me tairai ;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles paſſagères.
Je ſais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raiſon,
Quelques procédés de corſaires :
Ce ne ſont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addiſſon,
Ce ſage Lock, ce grand Newton,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps ſeront rivaux,
Mais les philoſophes ſont frères.

Vos miniſtres par leurs traités
Ont aſſujetti la fortune :

1756.

Vos vaiſſeaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune :
Une prudence peu commune
A conduit vos proſpérités ;
Mais la politique et les armes
Ne font pas mes félicités.
Croyez qu'il eſt encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.
Je vis en paix, peut-être en ſage,
Entre ma vigne et mes figuiers.
Pour embellir mon hermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers,
Je dormirai ſous leur ombrage.

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

Grand-maître de la maiſon de madame la margrave de Bareith.

Il n'eſt chère que de vilain, monſieur le Grand-maître. Vous écrivez rarement ; mais auſſi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers ; les talens ne ſe rouillent point auprès de votre adorable princeſſe.

Pour moi, dans la retraite où la raiſon m'attire,
Je goûte en paix la liberté ; 1756.
Cette ſage divinité
Que tout mortel, ou regrette, ou déſire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux au ſein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France ;
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la ſourde inimitié
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,
Mes fertiles vergers et mes rians berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes pénates brillans, fermés aux envieux,
Voilà mes rois, voilà mes Dieux :
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtiſans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me ſoutient, la raiſon m'illumine ;
Je dis ce que je penſe et fais ce que je veux.
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir inceſſamment un chambellan de ſon Alteſſe royale, qui eſt preſque auſſi malade que moi, mais qui eſt preſque

—— aussi aimable que vous : j'ai eu quelquefois le
1756. bonheur de le posséder dans mon hermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame *Denis*, la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres complimens : je vous fais les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monseigneur et de son Altesse royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive ; et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. Comptez, Monsieur, sur ma tendre amitié, et sur tous les sentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

Le Suisse V.

LETTRE CXII. 1756.

A M. DE CHENEVIERES.

GRAND merci, mon cher confrère, de votre petite paſtorale. (1)

Vous poſſédez la langue de Cythère ;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire.
Ce dieu fripon reſſemble aſſez aux rois :
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire.
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

Il ſe peut pourtant que vous ayez autant de talens pour le ſervice de *Miſis* (2), que vous en avez pour faire de jolis vers : en ce cas je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéreſſante, je vous prie de m'en faire part, quoiqu'en proſe. Je vais faire lire Miſis à madame *Denis* la pareſſeuſe, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

(1) Il avait envoyé ſon ballet de *Miſis et Glaucé* à M. de *Voltaire*.

(2) L'Amour eſt déguiſé ſous le nom de *Miſis* dans ce ballet.

1756.

LETTRE CXIII.

A MESSIEURS DESMAHIS ET DE MARGENCI.

Ainsi Bachaumont et Chapelle
Ecrivirent dans le bon temps ;
Et leurs simples amusemens
Ont rendu leur gloire immortelle ;
Occupés d'un heureux loisir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaisir,
Et sont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle ;
Ils vous ont servi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand, au buveur *Brouſſin*, avec lequel ils soupaient ; et vous n'écrivez, Messieurs, qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis comme *Virgile* commença, par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très-jolis vers. Souvenez-vous qu'*Horace*

qu'*Horace* fit un voyage vers Naples où il rencontra ce *Virgile* qui était, disait-il, un très-bon homme. 1756.

Je suis bon homme aussi ; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris, et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'*Horace* votre devancier.

Je crois que malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse : je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poëte vétéran.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire et à vous dire combien je vous estime tous deux.

1757.

LETTRE CXIV.

A MADAME DU BOCAGE,

Pendant ſon voyage d'Italie.

Nouvelle Muſe, aimable Grâce,
Allez au capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Taſſe ;
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous ;
Et voyant vos beaux yeux et votre poëſie,
Tous deux mourraient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalouſie.

Dunque, ô Signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto ſpoſo del mare Adriatico, vedrà il padre della chieza, ſarà coronata nel campidoglio dalle mani del' buono *Benedetto*. Ella dovrebbe ritornare per la via di Genevra, e trionfare tragli eretici, quando avrà ricevuto la corona poëtica de i tanti caſolici ; mà il ſuo viaggio è tutto per la gloria e nel ſuo gran volo ella trafcurrà noſtri lieti ben che umili tetti. Il zio e la nipote (1) bacciano affettuoſamente la mano che a ſcritto tante

(1) Madame *Denis*.

belle cose, e si ricommandano alla sua benignità con ogni ossequio. 1757.

Good journey *Milton's* daughter, *Camoen's* sister.

Comptez, Madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève ; mille tendres respects.

LETTRE CXV.

A DOM FAUGERES,

Abbé de Senones, neveu et successeur de dom Calmet, qui lui avait demandé des vers pour le portrait de son oncle.

20 novembre.

Il serait difficile, Monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu : au défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle.

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité :
Il fit plus ; il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

1757. Il me ſemble au moins que je rends juſtice à la ſcience, à la foi, à la modeſtie, à la vertu de feu dom *Calmet;* mais je ne pourrai jamais célébrer, ainſi que je le voudrais, ſa mémoire qui me ſera infiniment chère, &c.

LETTRE CXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le premier ſeptembre.

1758. Mon cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un aſſez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers dans leſquels vous ne paraiſſez pas trop content de Paris; et je crois fermement que vous avez raiſon. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de ſociété? Il me ſemble que la retraite n'eſt bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous ſavez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur,
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans ſon cœur;
C'eſt un fort beau ſecret qu'on chercha d'âge en âge:
Le ſage fuit des grands le dangereux appui,

Il court à la campagne, il y sèche d'ennui :
J'en suis bien fâché pour le sage. 1758.

Ce n'est pas des sages comme vous que je parle : je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte surtout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien qu'on pille presque par-tout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en sureté moi et les miens pour le reste de ma vie.

Le bon *Horace* dit :

Det vitam, det opes, animum æquum mi ipse parabo.

Il aurait dû ajouter *det amicos*, mais vous me direz que c'est notre affaire et non celle du ciel. C'est l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'est la vôtre qui le fait de loin. *Excepto quod non simul essem cætera lætus.* Je vous ai souvent regretté, et votre souvenir m'a consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon lac, comme madame *du Bocage ;* vous vous contentez de cueillir les fleurs d'*Anacréon* dans vos jardins : vous

1758. n'allez pas chercher comme elle la couronne du *Taſſe* au capitole, *ſatis beatus unicis Sabinis.*

Adieu, mon cher et ancien ami; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres complimens.

P. S. Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobſtant clameur de haro! Eſt-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches, de filles et d'argent? Le Canada va donc être entièrement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne? Je vous trouve très-heureux, mon cher *Cideville*, de poſſéder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous poſſédez l'agréable et l'utile.

Beatus ille qui, procul ridiculis,
Fecunda rura bobus exercet ſuis!

LETTRE CXVII. 1758.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 27 décembre.

Il eſt vrai, Madame, qu'un jour, en me promenant dans les triſtes campagnes de Berne avec un illuſtriſſime et excellentiſſime avoyer de la république, on avait apoſté le graveur de cette république, qui me deſſina. Mais comme les armes de nos ſeigneurs ſont un ours, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me deſſina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre eſt-il tombé entre vos belles mains? Pour vous, Madame, quand on vous grave, c'eſt ſur les Grâces, c'eſt ſur Minerve qu'on prend ſon modèle.

Dans ce charmant aſſemblage,
L'ignorant, le connaiſſeur,
L'ami, l'amant, l'amateur,
Reconnaiſſent du Bocage.

Je ſuis très-touché de la mort de *Formont*, car je ne me ſuis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura.

Je l'aimais, tout pareſſeux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me reſtent,

1758. dans une retraite heureuſe. Je rends le pain béni dans mes paroiſſes, je laboure mes champs avec la nouvelle charrue. Je bâtis, *nel guſto italiano*; je plante ſans eſpérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre *Helvétius* auſſi ridicule que celui avec lequel on pourſuivit *le Peuple de Dieu* de ce père *Berruyer*. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou ſix cents oiſifs, parmi vingt millions d'hommes, les liſent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'eſt que vanité.* Quand on a le ſang un peu allumé, et qu'on eſt de loiſir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de cenſurer. On ſe moque de tout cela dans la vieilleſſe, et on vit pour ſoi. J'avoue que les fatras de ce ſiècle ſont bien lourds. Tout nous dit que le ſiècle de *Louis XIV* était un étrange ſiècle. Vous, Madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conſervez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui eſt au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. *du Bocage.*

Mes nièces et moi nous baiſons humblement les feuilles de vos lauriers.

LETTRE

LETTRE CXVIII. 1759.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 janvier.

Libre d'ambition, de ſoins et d'eſclavage,
Des ſottiſes du monde éclairé ſpectateur,
Il ſe garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que ſage.
Il fuyait le vain nom d'auteur ;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur :
C'eſt ſans doute aſſez pour ſa gloire.

Les fleurs que je jette, Madame, ſur le tombeau de notre ami *Formont*, ſont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne ſait plus que planter et ſemer dans la ſaiſon? J'ai conſervé de la ſenſibilité ; c'eſt tout ce qui me reſte, et ce reſte eſt pour vous ; mais je n'écris guère que dans les occaſions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la

roue de fortune sur laquelle tournent nos
1759. ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'absence, et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété : on ne peut plus penser par la poste.

Je n'écris point au président *Hénault*, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite ; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire ; il me serait mortel ; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très-fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne ; mais, Madame, elle ne vous convient pas : il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à *Rameau* des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très-vastes possessions

que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages ; mais ma deſtinée était de finir entre un ſemoir, des vaches et des génevois. 1759.

Ces Génevois ont tous une raiſon cultivée. Ils ſont ſi raiſonnables qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de *Pompadour*, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, Madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philoſophique, et ſurtout entièrement libre ; elle vous eſt abſolument conſacrée dans le fond de mon cœur, avec le reſpect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

1759.

LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier.

Tout le peuple commentateur
Va fixer ſes regards avides
Sur le grave compilateur
De l'hiſtoire des Néréides ;
Mais ſi notre excellent auteur
Voulait nous donner ſur nos belles
Des mémoires un peu fidelles,
Il plairait plus à ſon lecteur ;
Près d'elles il eſt en faveur,
Et *magna pars* de leur hiſtoire ;
Mais c'eſt un modeſte vainqueur
Qui ne parle point de ſa gloire.

Il *Paſcali* è un traditore comme tutti j libraji ; o niente ricevuto da ſua parte ; mi accorgo bene che un furbo catolico librajo no hà la minima corriſpondenza coi furbi libraji calviniſti ; però i fratelli *Crammer* di Genevra ſono uomini oneſti e di garbo, mà il voſtro *Paſcali* è un briccone, ed io ſono arrabbiato contrà di lui.

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez à voyager, n'oubliez pas de paſſer

par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaleon*. *Vive memor noſtrî*, and let a free man viſit a free man, à jamais votre très-humble, &c. 1759.

LETTRE CXX.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 2 février.

Qui les a faits ces vers doux et coulans,
Qui comme vous ont le talent de plaire?
Pour moi j'ai dit, en voyant ces enfans:
A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agrémens de mon ſéjour champêtre!
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je ſuis heureux, et ſage auſſi peut-être.

Il eſt bien vrai que la félicité
Devrait loger ſous l'humble toit du ſage:
Je la cherchai dans mon doux hermitage;
Elle y paſſa; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age*, que j'ai reçus de Paris, ſont de vous, Madame; ou il y a quelqu'un qui vous reſſemble et qui vous vaut

1759. bien. Pardonnez-moi si je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la vanité de croire que je ne me méprends pas à votre style ; ce n'est point un jugement téméraire d'accuser les gens des actions qu'ils sont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, sinon que vous habitez Paris. Je suis comme le renard sans queue qui voulait ôter la queue à ses camarades.

Je voudrais que les personnes à grands talens me justifiassent, moi qui ai pris le parti de me retirer parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très-mauvais juges. Il me paraît que les grâces et le bon goût sont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphysique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des discussions énormes sur les finances, sur le commerce, sur la population, qui ne mettront jamais dans l'Etat ni un écu ni un homme de plus. Le génie français est perdu ; il veut devenir anglais, hollandais et allemand ; nous sommes des singes qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de *Chaulieu*, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être-

solide, on n'est que lourd et lourdement chimérique. 1759.

Est-il vrai, Madame, que le parlement fait brûler le livre *de l'Esprit* ? Passe encore pour des mandemens d'évêque ! Mais de gros in-4° scientifiques ! Sont-ce-là des procès à juger dans la cour des pairs ?

M. de *Cideville* est-il à Paris ? Je lui ai écrit dans sa rue de Saint-Pierre ; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand abbé *du Resnel* ? Ces deux messieurs me paraissent à moitié sages, ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon, Madame, non, ils ne sont point sages du tout, ni moi non plus ; ils vous quittent six mois, et moi pour toujours ! Daignez m'écrire, si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez, Madame, à un malingre s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de sa main ; son corps est faible, mais son cœur est rempli pour vous des sentimens les plus vifs d'estime et d'attachement : il en dit autant à M. *du Bocage*.

1759.

LETTRE CXXI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

Ambaſſadeur à Turin.

Le 6 novembre.

VRAIMENT c'eſt une juſtice de DIEU que mes chevaux aient égaré vos très-aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières ; mais ils ſont comme moi : ils haïſſent le chemin des cours, et ſurtout n'aiment point à nous priver de votre préſence. Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez ; j'ouvre la lettre avec madame *Denis*, et vous jugez bien que ce n'était pas ſans précipitation : le petit papier vole dans le feu. Je me ſuis en vain brûlé le doigt index ; *jam cinis ater erat*. Hélas ! avons-nous dit, c'eſt l'image de nos plaiſirs ! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à diſparaître
De nos ſimples hameaux par vous ſeuls embellis ;
Nous ſavons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du mont Cénis.

Nous connaiſſons le Dieu chargé de vous conduire ; 1759.
S'il vous a bien traités, vous l'imitez auſſi.
Vous vous faites un jeu de ſavoir tout ſéduire,
Juſqu'à l'évêque d'Anneci.

C'eſt un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut ſuivre ſa vocation, et il ſentira bien que la vôtre eſt de plaire.

Comme les portes de la ville de *Jean Calvin* ſont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conſcience, vous a donné, pour votre argent, les livres en queſtion pour ſuppléer aux œuvres du chevalier de *Mouhy*. Je doute que les grâces de madame l'ambaſſadrice s'accommodent de l'outrecuidance de *Rabelais* ; cependant il y a là de très-bonnes frénéſies.

Si dans le billet brûlé il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Mérope-Aménaïde Denis eſt enchantée de vous deux. Nous feſons comme on fera à Turin, nous en parlons ſans ceſſe ; c'eſt une conſolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra ſubjuguer quelque nation, allez-y tous deux ; paſſez-y

——— seulement trois jours et l'affaire eſt faite. Vous
1759. avez rendu Genève toute françaiſe.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon reſpect, mon attachement.

La marmotte des Alpes.

LETTRE CXXII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

Ambaſſadeur à Turin.

Aux Délices, 22 novembre.

Vous, faits pour vivre heureux et ſi dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agrémens
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon ſéjour champêtre ;
Quoi ! vous daignez dans vos palais
Vous ſouvenir de nos ombrages !
Vous donnez un coup d'œil à ces autels ſauvages
Que nous dreſſions pour vous, où vos yeux ſatisfaits
Daignaient accepter nos hommages !
Vous parlez de beaux jours : ah, vous les avez faits !
Vous vantez les plaiſirs de nos heureux bocages :
C'eſt courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à ſa façon. Vous en faites autant à

Turin. Vous y avez eſſuyé plus de cérémonies que chez *Philémon* et *Baucis* ; mais ſi jamais vous daignez repaſſer par chez nous, vous n'eſſuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs ſeront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et à madame d'*Argental*, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices. 1759.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de *Choiſeul* avec quelque indulgence ſur notre compte ; que vous avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie tranquille ; car il prétend qu'il eſt très-fâché de n'avoir pas pris ſa route par notre hermitage, en revenant d'Italie. Grâces vous ſoient rendues de tous vos propos obligeans.

M. d'*Argental* crie toujours après la chevalerie (1) ; et moi qui ſuis devenu temporiſeur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre, que tout ouvrage gagne à reſter ſur le métier, que le temps préſent n'eſt pas trop celui des plaiſirs, et que ceux qui vont aux ſpectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaiſſelle d'argent vendue, ne ſont pas de bonne humeur : en un mot, ce n'eſt pas le temps de la chevalerie.

(1) La tragédie de Tancrède.

1759. Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc* (2) ; il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, plus que de cet abbé d'*Eſpagnac* qui ne finit point, et que j'abandonne à ſon ſens réprouvé de vieux conſeiller-clerc. Au reſte, en outrageant ainſi les conſeillers-clercs, j'excepte toujours monſieur votre frère.

Je me mets aux pieds de vos très-aimables excellences. *Baucis* arrache la plume des mains de *Philémon*, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur préſence, et qu'il ne nous reſte que des regrets.

P. S. de madame *Denis*. Mais que peut dire *Baucis* après *Philémon* ? Elle ſe contente de ſentir tout ce qu'il exprime ; elle ſe plaît dans l'idée de vous ſavoir adorés à Turin, où vous repréſentez ſi bien une nation faite autrefois pour ſervir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. *Aménaïde* et *Mérope* vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus reſpectueux attachement.

(2) Le roi de P***.

LETTRE CXXIII.

1760.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai.

Je ſuis auſſi fâché que vous pour le moins, mon cher grand écuyer d'Aſſyrie, qu'on n'ait pas oſé adopter mes chars, crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'eſt pas ſi à craindre que les Pruſſiens; et je ſuis toujours convaincu (quoique je ne ſois pas du métier) que ce ſerait la ſeule manière de les vaincre en pleine campagne.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, eſt exécutée; tout cela eſt diſperſé. Meſſieurs des Cercles mettent les armes bas quand on leur dit que meſſieurs de Pruſſe ſont à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaiſſeaux marchands. Leur miniſtère a fait imprimer un ouvrage très-artificieux, très-bien écrit, pour juſtifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le mémoire eſt fort beau; et ſur la ſeule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là ſont auſſi méchans ſur mer que les Pruſſiens ſur terre. Nous nous ruinons pour leur réſiſter, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais

—— elle n'a été ſi dévaſtée, ſi ſanglante et ſi
1760. riche.

J'avoue avec vous, mon cher aſſyrien, que Dieu a envoyé M. de *Silhouette* à notre ſecours. S'il y a quelque bon remède, il le trouvera; car il n'eſt pas comme la plupart de ſes prédéceſſeurs, gens eſtimables, mais ſans génie, qui traçaient leur ſillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup d'un traducteur de *Pope*, qui a vu long-temps l'Angleterre et la Hollande.

Il n'eſt pas de ces vieux novices
Marchant dans des ſentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'Etat, écus factices;
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injuſtices
Nos ſottiſes et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullis et des Colberts,
Et rembourſe de mauvais vers
Pour le prix de ſes grands ſervices.

Je ne ſais pourquoi vous me mandez que tant de poëtes le perſécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'Etat peut lui

avoir ; ils ne prendront point d'actions sur les fermes. En avez-vous pris ? Il me semble que mes nièces en ont quelques-unes. L'opération est un peu à l'anglaise : Eh tant mieux ! il faut faire du public une compagnie qui prête au public : c'est la grande méthode de Londres. 1760.

LETTRE CXXIV.

A M. DE CHENEVIERES,

Qui mandait à l'auteur que Louis XV avait annoncé sa mort à Versailles.

Aux Délices, 26 mai.

Ressusciter est sans doute un grand cas :
C'est un plaisir que je viens de connaître ;
Mais le plus grand ce serait d'apparaître
A ses amis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il est quelques obstacles.
C'en serait trop pour les gens d'ici bas
Que deux plaisirs, et surtout deux miracles.

J'ai grande envie de ressusciter entièrement, c'est-à-dire de voir monsieur et madame de *Chenevières*, et votre ami qui me fait d'aussi

—— jolis complimens ; mais un maçon, un labou-
1760. reur, un jardinier, un vigneron, tel j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter ſes champs ſans faire une ſottiſe. Je ſuis plus capable de faire des ſottiſes que des miracles.

Bonjour, homme aimable.

LETTRE CXXV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

Sénateur de Bologne.

Aux Délices, 19 juin.

En tout pays on ſe pique
De moleſter les talens ;
Goldoni voit maint critique
Combattre ſes partiſans.

On ne ſavait à quel titre
On doit juger ſes écrits ;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

Aux critiques, aux rivaux
La nature a dit ſans feinte :
Tout auteur a ſes défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco, o mio Signore, la mia ſentenza. Mi luſingo ch'ella ſara firmata al voſtro tribunale.

Aſpetto

Aſpetto un *Shaftesbury*, e ſubito lo ſpedirò à voi. 1760.

Mille complimenti à M. *Algarotti*.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous jouons à Tournei quelque nouveauté, nous ne manquerons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet*. Je vous aime ſans vous avoir vu, et j'aime le cher *Algarotti* parce que je l'ai vu. Mille reſpects à l'un et à l'autre.

LETTRE CXXVI.

A MADEMOISELLE FEL,

Actrice de l'opéra.

Aux Délices, 7 auguſte.

TRÈS-AIMABLE *Roſſignol*, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle, avaient beſoin de votre ſouvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent ; ceux qui, avec des oreilles ont du ſentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et ſachez, malgré toute votre modeſtie, que vous êtes auſſi ſéduiſante quand vous parlez que quand vous chantez. La ſociété eſt le premier des concerts, et vous y faites la

1760. première partie. Nous ſavons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce dont nous avons ſenti tout le prix : les habitans des bords de notre lac ne ſont pas faits pour être auſſi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous :

De *Roſſignol* pourquoi porter le nom ?
Il eſt bien vrai qu'ils ont été ſes maîtres ;
Mais tous les ans, dans la belle ſaiſon,
L'Amour les guide en nos réduits champêtres.
Elle n'a pas tant de fidélité ;
Elle nous fuit, peut-être nous oublie.
C'eſt le phénix à jamais regretté,
On ne le voit qu'une fois dans ſa vie.

C'eſt ainſi qu'on vous traite, Mademoiſelle ; et quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien : on vous traiterait ſeulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aye de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris. Le rôle d'un homme de lettres y eſt trop ridicule, et celui de philoſophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Eſpagne.

Vraiment vous faites à merveille de me

parler de M. de *la Borde*. Je sais que c'est un homme d'un vrai mérite et nécessaire à l'Etat. *Sono pochissimi i signori* de cette espèce. 1760.

Adieu, Mademoiselle ; recevez sans cérémonie les assurances de l'attachement très-véritable de l'oncle et de la nièce. Nos complimens à monsieur votre frère.

LETTRE CXXVII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, le 19 septembre.

Nous sommes trois que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empressés ;
L'un vous égale, et l'autre vous imite,
Et le troisième avec moins de mérite
Est plus heureux, car vous l'embellissez.
Je vous dois tout. Je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits ;
Mais quoi ! les vers ne plaisent désormais
Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, Mademoiselle, c'est M. le duc de *Villars*, quand il daigne nous lire quelque morceau de tragédie. Celle qui vous imita parfaitement hier dans

1760. Alzire, c'eſt madame *Denis*; et le vieil hermite que vous embelliſſez, vous vous doutez bien qui c'eſt.

Nous jouâmes hier Alzire devant M. le duc de *Villars*; mais nous devrions partir pour venir voir la divine *Aménaïde*. Si jamais les pays méridionaux de la France ont le bonheur de vous poſſéder quelque temps, nous tâcherons de nous trouver ſur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur haut de ſix pieds et un pouce (1), qui ſera très-propre à ce coup de main. Nous vous ſupplierons de nous informer du chemin que vous prendrez; car, par la première loi de cette ancienne chevalerie que vous faites réuſſir à Paris (2), il eſt dit expreſſément, qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante ſans le conſentement d'icelle*. Comptez que je ſuis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins ſur l'admiration et le tendre attachement du *Claironien et Antifréronien*, *V...*

Madame *Denis* et toute la troupe ſe mettent aux pieds de leur modèle.

(1) *M. Pictet.*

(2) On jouait alors la tragédie de Tancrède.

LETTRE CXXVIII. 1761.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, 14 avril.

Que je ſuis touché, que j'aſpire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour ſi cher à votre cour,
A vos États, à tout l'empire!

Que j'aurai de plaiſir à dire,
En voyant combler votre eſpoir:
J'ai vu l'enfant que je déſire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir!

Je reſſemble au vieux Siméon,
Chacun de nous a ſon meſſie;
J'ai pour vous plus de paſſion
Que pour Joſeph et pour Marie.

Monſeigneur, que votre Alteſſe électorale me pardonne mon petit enthouſiaſme un peu profane, la joie le rend excuſable. Je ne fais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naiſſance du duc de Bourgogne,

1761. tous les poliſſons ſe mirent à danſer dans la chambre de *Louis XIV*. Je ſerais un grand poliſſon dans Schwetzingen, ſi je pouvais, dans le mois de juillet, être aſſez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère et de l'enfant. Un fils et la paix, voilà ce que mon cœur ſouhaite à vos Alteſſes électorales ; et un fils ſans la paix eſt encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, Monſeigneur ; je les embraſſe de joie. Agréez, vous et madame l'Electrice, ma mauvaiſe proſe, mes mauvais vers, mon profond reſpect, mon ivreſſe de cœur ; et daignez conſerver des bontés à votre petit fuiſſe, &c.

LETTRE CXXIX. 1761.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, le 9 juin.

Est-ce une fille, eſt-ce un garçon?
Je n'en ſais rien : la Providence
Ne dit point ſon ſecret d'avance,
Et ne nous rend jamais raiſon.

Grands, petits, riches, gueux, fous, ſages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les reſſorts.

C'eſt bien là que l'homme eſt machine :
Mais le machiniſte eſt là-haut,
Qui fait tout de ſa main divine
Comme il lui plaît, et comme il faut.

Je bénis ſes dons inviſibles :
Car vous ſavez que tout eſt bien.
On ne peut ſe plaindre de rien
Au meilleur des mondes poſſibles.

1761.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'Etat et pour ſon père;
Et s'il a votre caractère,
C'eſt le plus beau préſent des Cieux.

Si d'une fille il vous régale,
Tant mieux encor; c'eſt un bonheur:
En grâce, en beautés, en douceur
Je la vois à ſa mère égale.

O couple auguſte, heureux époux,
L'eſprit prophétique m'emporte:
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant ſera digne de vous.

Monſeigneur, il m'importe cependant; et je partirais en poſte pour ſavoir ce qui en eſt, ſi cette Providence qui fait tout pour le mieux ne me traitait pas miſérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard ſuiſſe, et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus ſouffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos Alteſſes électorales! Ce n'était que dans l'ancienne Egypte qu'on plaçait des ſquelettes dans les feſtins. Monſeigneur, je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois; mais j'avoue que la douleur eſt un mal. Je ſuis conſolé ſi votre Alteſſe électorale eſt heureuſe.

Je

Je ſuis plus fait pour les extrêm'onctions que pour les baptêmes. 1761.

Puiſſe la paix ſervir d'époque à la naiſſance du prince que j'attends. Puiſſe ſon auguſte père conſerver ſes bontés au malingre, et agréer les tendres et profonds reſpects du petit ſuiſſe, &c.

LETTRE CXXX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 19 juin.

En voyant la mine de ce pauvre abbé *Du Reſnel*, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine, il fit pourtant des vers ;
Il fut prêtre, mais philoſophe ;
Philoſophe pour lui, ſe cachant des pervers.
Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère *Thiriot* n'aura pas autre choſe de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inſcription à moins qu'elle ne ſoit un peu piquante, et je ne trouve rien de piquant à dire ſur l'abbé *Du Reſnel*. C'était un homme aimable dans la ſociété ; je le regrette de tout mon cœur, je le ſuivrai bientôt, et puis c'eſt tout.

1761. J'ai pris la liberté d'envoyer ſous votre enveloppe, une lettre pour M. *Héron*, dans laquelle je lui demande une grâce qui m'eſt très-néceſſaire : c'eſt de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi, qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi qui eſt de 1627, me paraît fort ſage : c'eſt ce qui fait qu'elle n'eſt point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-ménage, j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'eſt plus amuſant dans la vieilleſſe.

Je me recommande à tous les frères, en corps et en ame.

LETTRE CXXXI.

1761.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, le 31 juillet.

Vous voilà, Monseigneur, comme le marquis de *la Fare*, qui commença à sentir son talent pour la poëfie à peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étaient sur le point de baisser un peu, et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaisirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour, les seconds pour l'abbé de *Chaulieu*. Vos premiers sont pour moi, cela n'est pas juste; mais je vous en dois plus de reconnaissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis; c'est vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrais-je regretter les rives de la Seine?
La fille de Corneille écoute mes leçons;
Je suis chanté par un Turenne:
J'ai pour moi deux grandes maisons
Chez Bellone et chez Melpomène.
A l'abri de ces deux beaux noms,
On peut mépriser les Frérons,
Et contempler gaîment leur sottise et leur haine.

C'eſt quelque choſe d'être heureux ;
1761. Mais c'eſt un grand plaiſir de le dire à l'Envie,
De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à ſes yeux !
Qu'un ſouper eſt délicieux,
Quand on brave, en mangeant, les griffes des Harpies !
Que des frères Berthier les cris injurieux
Font une plaiſante harmonie !
Que c'eſt pour un amant un paſſe-temps bien doux
D'embraſſer la beauté qui ſubjugue ſon ame,
Et d'affubler encor du ſel de l'épigramme
Un rival fâcheux et jaloux !

Cela n'eſt pas chrétien, j'en conviens avec vous ;
Mais ces gens le ſont-ils ? Ce monde eſt une guerre ;
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux :
Tout mortel combat ſur la terre ;
Le Diable avec Michel combattit dans les cieux ;
On cabale à la cour, à l'égliſe, à l'armée ;
Au Parnaſſe on ſe bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent : et je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix, et ſe moquer de tout.

Cependant, Monſeigneur, tout en riant on peut faire du bien. Votre Alteſſe en veut faire à mademoiſelle *Corneille;* vous voulez que je vous taxe pour le nombre des exemplaires : ſi je ne conſultais que votre cœur, je vous traiterais comme le roi ; vous en feriez pour la

valeur de deux cents. Mais comme je ſais que vous allez par-tout ſemant votre argent, et que ſouvent il ne vous en reſte guère, je me réduis à ſix, et j'augmenterai le nombre ſi j'apprends que vous êtes devenu économe. Je ſupplie votre Alteſſe d'agréer mon profond reſpect, et de me conſerver vos bontés. 1761.

LETTRE CXXXII.

A M. DE SENAC DE MEILHAN.

Elève du jeune Apollon
Et non pas de ce vieux Voltaire ;
Elève heureux de la raiſon
Et d'un Dieu plus charmant qui t'inſtruiſit à plaire,
J'ai lu tes vers brillans et ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'eſprit, embellis par l'Amour ;
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plaît ! que ſa beauté te touche !
Elle a tout mon ſuffrage, elle a tous tes déſirs ;
Elle a chanté pour toi ; je vois que ſur ſa bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

Je réponds bien mal, Monſieur, aux choſes charmantes que vous m'envoyez ; mais à mon

1761. âge on a la voix un peu rauque. *Lupi Mœrim videre priores ; vox quoque Mœrim deficit.*

Préſentez, je vous prie, mes obéiſſances à celui qui a ſoin de la ſanté du roi, au père de ce qu'il y a de plus aimable.

LETTRE CXXXIII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 28 novembre.

1762. Je vous ſais très-bon gré, mon cher confrère, d'avoir fait un *Saurin*, et je vous remercie tendrement de me l'avoir appris dans une ſi jolie lettre. Je ſuis de votre avis ; c'était un garçon qu'il vous fallait.

J'aime le ſexe aſſurément,
Je l'eſtime, je ſais qu'il brille
Par les grâces, par l'enjoûment ;
Que ſouvent d'eſprit il pétille,
Qu'en ſes défauts il eſt charmant :
Mais j'aime mieux garçon que fille.

Cela ne veut pas dire que je ſois du goût de *Socrate*, ou des jéſuites, j'entends ſeulement que je vous ſouhaitais un garçon.

Nous avons beſoin de Saurins
Qui vengent la philoſophie
De ces fanatiques gredins
Ergotans en théologie.
En vain depuis peu la raiſon
Vient d'ouvrir en ſecret ſon temple ;
L'infame ſuperſtition,
Qu'un vulgaire hébété contemple,
Monte toujours ſur ſes treteaux.
Elle nous vend ſon mithridate :
Chaumeix la ſuit, Omer la flatte ;
Et des fripons et des cagots
En violet, en écarlate,
Sont ſes Gilles et ſes bedeaux.

1762.

Votre enfant, mon cher confrère, apprendra de vous à penſer. Je fais mes complimens à la mère de donner à ſon fils ſes beaux tetons ; c'eſt encore là une ſorte de philoſophie qui n'eſt pas à la mode.

Vous devriez bien, avant que je meure, paſſer quelque temps à Ferney avec la mère et le fils. Les philoſophes ſont trop diſperſés, et les ennemis de la raiſon trop réunis.

C'eſt une bonne acquiſition que celle de l'abbé de *Voiſenon*, tant qu'il ſe portera bien ; mais c'eſt un ſaint dès qu'il eſt malade.

J'ai ouï dire en effet beaucoup de bien

d'une tragédie d'Eponine. Il faut au moins
1762. que la France brille par le théâtre ; c'eſt toute la ſupériorité qui lui reſte. Je crois que vous avez aſſiſté aux aſſemblées où l'on a lu le Jules-Céſar de *Gilles Shakeſpeare*. J'enverrai inceſſamment l'Héraclius de *Scaramouche Caldéron* ; cela vous amuſera.

Je vous embraſſe, mon cher confrère, de tout mon cœur.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

Ambaſſadeur à Turin.

Dans les neiges, 5 janvier.

MA main n'a pas ſuivi mon cœur ; tout ce
1763. que je ſouhaite, c'eſt que votre excellence daigne être fâchée de ma pareſſe. J'ai été malade, j'ai travaillé, j'ai voulu vous écrire de jour en jour, et je ne l'ai point fait. Je ſuis très-coupable envers moi, car je me ſuis privé d'un très-grand plaiſir. Si vous étiez à Paris, j'aurais bien plus d'amitié pour Olympie et pour le Droit du ſeigneur. Les entrailles paternelles s'émouvraient bien davantage pour mes enfans quand vous en feriez le

parrain. Tout ce que je crains, c'eſt d'acquérir de l'indifférence avec l'âge : l'indifférence glace les talens. Qui voit les choſes de ſang froid n'eſt bon que pour votre illuſtre métier. 1763.

Le miniſtère, à ce qu'on dit,
Veut une ame tranquille et ſage,
Tandis que mon métier maudit
En veut une ardente et volage.
Vous n'employez que des raiſons,
Quand il faut vous ouvrir ou feindre ;
Je ne peins que des paſſions :
Il faut les ſentir pour les peindre.

Et des paſſions ! il y a long-temps que je n'en ai plus. Vous, Monſieur, qui en avez une ſi belle, et que la plus charmante ambaſſadrice du monde doit inſpirer, c'eſt à vous de faire des vers.

Malgré mon âge décrépit
J'en ferais bien auſſi pour elle,
Si vous me donniez votre eſprit
Et votre grâce naturelle.

J'aurai quelque choſe à vous envoyer le mois prochain ; mais comment m'y prendrai-je ? Ce mois-ci vous n'aurez rien. Je n'ai que des neiges ; j'en ſuis entouré, et elles paſſent

dans ma tête. Peut-être en avez-vous autant
1763. à Turin ; et je ne sais si vous direz de la neige du Piémont ce que le cardinal de *Polignac* disait de la pluie de Marly. Monsieur et madame d'*Argental* ont cru que je plaisantais en vous suppliant de leur envoyer le Droit du seigneur. Ils l'avaient en effet, mais ils n'avaient pas une si bonne copie que la vôtre. Mes anges d'ailleurs me rendent la vie bien dure ; ils me donnent des commissions comme on en donnerait au diable de Papefiguière ; et des corrections pour cette pièce-ci, et des changemens pour cette pièce-là, et des additions, et des retranchemens. Mes anges, je ne suis pas de fer ; ayez pitié de moi.

Je demande à votre excellence sa protection envers mes anges.

Je vous souhaite force années heureuses, et je vous présente mon très-tendre respect.

LETTRE CXXXV. 1763.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 14 janvier.

Mon cher philosophe, vous m'envoyez toujours des pâtés farcis de truffes. Vous êtes un philosophe fesant bonne chère et voulant qu'on la fasse : vous jugez avec raison que nous avons besoin, dans notre pays de glaces, du souvenir des seigneurs de vos beaux climats.

Savez-vous que j'ai reçu une lettre de quatre dames d'Angoulême ? je n'ai pas l'honneur de les connaître, mais je n'en suis que plus flatté de leurs bontés ; elles ne signent point leurs noms, elles m'ordonnent d'adresser ma réponse à madame la marquise de *Théobon*. Que puis-je leur répondre ? c'est jouer à colin-maillard.

Quatre beautés font tout mon embarras.
De faire un choix mon ame est occupée :
Qu'eût fait Pâris en un semblable cas ?
En quatre parts la pomme il eût coupée.

Si vous voulez leur donner cette réponse ou cette excuse, c'est assez pour un vieux

—— malade qui ne reſſemble point du tout à
1763. *Pâris.*

On va juger à Paris le procès des *Calas :* cela intéreſſe l'humanité toute entière. On a pendu un ex-jéſuite pour avoir dit des ſottiſes : cela n'intéreſſe que la pauvre ſociété de JESUS.

Bonſoir, Monſieur; ſans les neiges et votre abſence, mon château, l'œuvre de mes mains, ſerait un charmant ſéjour. Je ſuis à vous bien tendrement pour jamais.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 15 ſeptembre.

Vous êtes, Monſieur, dans le cas de *Waller* qui propoſait une queſtion de philoſophie à *Saint-Evremond* qui ſe mourait. *Saint-Evremond* lui répondit : *Vous me prenez trop à votre avantage.*

C'eſt à vous qu'il appartient de parler du héros aimable que vous avez le bonheur de voir. (1)

Témoin de ſes vertus, témoin de ſon courage,
C'eſt à vous de les peindre à la poſtérité.

(1) M. le prince de *Condé.*

On exprime avec vérité
Ce qu'on voit et ce qu'on partage : 1763.
Moi, je ne ſuis qu'un pauvre ſage,
Vivant dans mes foyers, et mourant dans mon lit.
En vain j'aurais tout votre eſprit,
Ma voix ne peut chanter l'audace extravagante
De tous ces grands Condés dont la France ſe vante:
Chacun d'eux à vingt ans capitaine et ſoldat,
Va prodiguer un ſang néceſſaire à l'Etat;
Cherchant tous à mourir aux champs de Veſtphalie,
J'admire, en gémiſſant, cette illuſtre folie :
Et tout ce que je puis, c'eſt de former des vœux
Pour que le ciel, en dépit d'eux,
Par charité pour nous leur conſerve la vie.

Pardonnez à ces mauvais vers qu'un malade a dictés, et faites-en de meilleurs; cela ne vous ſera pas difficile.

1763. LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 septembre.

Je me doutais bien, mes divins anges, que mademoiselle *Clairon* n'était guère faite pour jouer *Mariamne*. Je ne me souviens plus du tout des anciennes imprécations qui finissaient le cinquième acte, et en général, je crois que ces imprécations sont comme les sottises, les plus courtes sont les meilleures. Je vous avoue que je serais bien plus sûr d'Olympie; c'est un spectacle magnifique; on le donne dans les pays étrangers quand on veut une fête brillante; il fait grand plaisir dans les provinces avec des acteurs de la foire; jugez ce que ce serait avec vos bons acteurs de Paris. Mais je sais que dans toutes les affaires il faut prendre le temps favorable, et savoir prendre patience.

Notre petite conspiration m'amuse beaucoup actuellement, et je me flatte qu'elle égaye aussi mes anges. Avouez donc que cela sera fort plaisant. Je vous envoie un petit bout de vers; madame d'*Argental* qui est l'adresse même, coupera le papier avec ses

petits ciſeaux, et le collera bien proprement à ſa place, avec quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous ſavez, par parenthèſe, pourquoi on leur a donné ce drôle de nom. 1763.

Je vous demande toujours en grâce de ne me jamais ôter mes *deux voluptueux*. Voulez-vous que je mette mes deux débauchés, mes deux roués? Ne voyez-vous pas que *Fulvie* eſt étonnée, avec raiſon, qu'un ivrogne et un jeune homme qui court après les filles, ſoient les maîtres du monde? C'eſt préciſément *voluptueux* qui convient; c'eſt le mot propre, et il eſt beau de haſarder ſur le théâtre des termes heureux qu'on n'y a jamais employés. Au nom de Dieu ne touchez jamais à ce vers; gardez-vous-en bien, vous me tuez.

Mes anges, je vous fais juges de ma diſpute avec *Thiriot*; le ſculpteur *Pigal* a fait une belle ſtatue de *Louis XV* pour la ville de Reims; il m'a mandé qu'il avait ſuivi le petit avis que j'avais donné dans le *Siècle de Louis XIV*, de ne point entourer d'eſclaves la baſe des ſtatues des rois, mais de figurer des citoyens heureux, qui doivent être en effet le plus bel ornement de la royauté.

Il m'a demandé une inſcription en vers français, attendu qu'il s'agit d'un roi de France et non d'un empereur romain. Voici mes vers:

1763. Eſclaves qui tremblez ſous un roi conquérant,
Que votre front touche la terre.
Levez-vous, citoyens, ſous un roi bienfeſant,
Enfans, béniſſez votre père.

Thiriot veut de la proſe; mais de la proſe françaiſe me paraît très-fade pour le ſtyle lapidaire.

M. l'abbé de *Chauvelin* m'a envoyé vingt-quatre eſtampes de ſon petit monument érigé dans ſon abbaye pour la ſanté du roi. L'inſcription latine eſt des plus longues; ce n'était pas ainſi que les Romains en uſaient.

Reſpect et tendreſſe.

LETTRE

LETTRE CXXXVIII. 1763.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney, le 4 décembre.

MON cher et respectable confrère, celui qui vous grave n'entend pas mal ses intérêts : il est bien sûr que son burin deviendra célèbre sous la protection de votre plume. Je vous demande en grâce que si on met au bas de votre portrait ce petit vers :

Qu'il vive autant que son ouvrage !

on ajoute : *Par Voltaire et par le public.*

Il est bien triste que madame *du Deffant* ne puisse voir votre estampe.

La lumière est pour elle à jamais éclipsée ;
Mais vous vous entendez tous deux.
L'imagination, le feu de la pensée
Valent peut-être mieux
Que deux yeux.
Je me défais des miens, et j'en suis plus tranquille ;
J'en ai moins de distractions.
Lorsque le cœur calmé renonce aux passions,
Deux yeux sont un meuble inutile.

1763. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai, mais il faut tâcher de ſe le perſuader. Mon eſpèce d'aveuglement eſt tout-à-fait drôle : une ophtalmie abominable m'ôte entièrement la vue quand il y a de la neige ſur la terre, et je recommence quelquefois de voir honnêtement quand le temps ſe met au beau. Je vous prie, Monſieur, vous qui avez de bons yeux (et cela doit s'entendre de plus d'une manière), de lire ce petit mémoire hiſtorique ; vous y trouverez des choſes curieuſes.

J'ai envoyé à madame *du Deffant* un conte à dormir debout, qui eſt d'un goût un peu différent. Les aveugles s'amuſent comme ils peuvent.

Tout le *Corneille* eſt imprimé ; il y en a douze tomes. La Bérénice de *Racine* eſt à côté de celle de *Corneille*, avec des remarques ; l'Héraclius eſpagnol eſt au-devant de l'Héraclius français ; la conſpiration de *Brutus* et de *Caſſius* contre *Céſar*, de ce fou de *Shakeſpeare*, eſt après le Cinna de *Corneille*, et traduite vers pour vers, et mot pour mot : cela eſt à faire mourir de rire.

Adieu, Monſieur ; conſervez vos bontés au vieux de la montagne.

LETTRE CXXXIX.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Si Pigmalion la forma,
Si le ciel anima son être,
L'amour fit plus, il l'enflamma,
Sans lui que servirait de maître ?

Si mes anges trouvent ces verficulets supportables, à la bonne heure, sinon au rebut. J'aurai du moins le mérite de leur avoir obéi sur le champ, et c'est un mérite que j'aurai toujours.

Mes anges me donnent de très-bonnes raisons d'avoir mis *le Kain* de la conspiration ; ils ont très-bien fait ; je les applaudis, je leur ai toujours dit : Votre volonté soit faite ; mais je joins l'approbation à la résignation.

Je répète à mes anges que la nation a enfin trouvé son vrai génie, sa vraie gloire, qui est l'opéra-comique. On me mande pourtant qu'il y a de très-belles choses dans Idomenée, car je suis encore assez bon français pour aimer le tripot de *Melpomène*.

Je joins ici la liste des tripotiers que mes anges me demandent ; j'y joins aussi un petit extrait pour la gazette littéraire, dont j'envoie

1764. le double à M. *Arnauld ;* je l'ai cru digne de votre curiosité. Tout Ferney (au curé près) remercie mes anges et M. le duc de *Praslin.* Bien est-il vrai que M. le duc de *Praslin* m'a fait tenir hier un petit paquet de je ne sais où, et qui contient les sermons dont j'envoie l'extrait ; mais pour le gros paquet délivré à M. le comte de *Guerchy* par *Paul Vaillant*, shérif de Londres, je n'en ai point de nouvelle ; et tout ce que je peux faire, c'est de joindre ici un petit mémoire de ce que contenait ce tardif paquet qui était préparé depuis six mois, et qui viendra probablement en qualité d'almanach de l'année passée.

Mes yeux sont encore en très-mauvais état ; mais dès que j'aurai des yeux et des livres nouveaux, je fournirai à M. l'abbé *Arnauld* tous les mémoires dont je pourrai m'aviser.

N. B. Pour peu qu'il y ait encore de bonne foi chez les hommes, mes anges doivent avoir reçu un double des *Trois manières.* M. *Janel* lui-même doit leur avoir envoyé deux Olympies ; plus, des remontrances sur Olympie accompagnées d'une lettre. Il y avait aussi une lettre avec les *Trois manières*, dans un paquet adressé à M. de *Courteilles.* Si rien de tout cela n'est arrivé, à quel saint désormais avoir recours ? Je présente à mes anges la plus respectueuse tendresse.

LETTRE CXL. 1764.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 janvier.

Oui, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O ſage du Deffant; eſt-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte.
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde.
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour:
Plutus, la Fortune et l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre; et c'eſt un avantage
Que la nature laiſſe à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois;
Nous vivons, nous penſons; et notre ame nous reſte.
Epicure et les ſiens prétendaient autrefois
Que ce ſixième ſens était un don céleſte
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il ſerait encor mieux

Que nous euſſions gardé nos yeux,
1764. Duſſions-nous porter des lunettes.

Vous voyez, Madame, que je ſuis un confrère aſſez occupé des affaires de notre petite république de Quinze-Vingts. Vous m'aſſurez que les gens ne ſont plus ſi aimables qu'autrefois ; cependant les perdrix et les gélinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui qu'elles en avaient dans votre jeuneſſe ; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en eſt pas ainſi des hommes ; le fond en eſt toujours le même, mais les talens ne ſont pas de tous les temps ; et le talent d'être aimable, qui a toujours été aſſez rare, dégénère comme un autre. Ce n'eſt pas vous qui avez changé, c'eſt la cour et la ville, à ce que j'entends dire aux connaiſſeurs. Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas aſſez les *Moyens de plaire* de *Moncrif*. On n'eſt occupé que des énormes ſottiſes qu'on fait de tous côtés :

Le raiſonner triſtement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la ſociété ſoit agréable avec tout ce fatras pédantesque ?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots eſt cité dans les notes de cet ouvrage théologique (1). Il n'y

(1) Sur ſaint *Denis*, qui portait ſa tête dans ſes mains, et la baiſait tendrement. Voyez les notes de la Pucelle, chant I.

a pas moyen de vous l'envoyer, comme vous dites, ſous le couvert de la reine ; on n'aurait pas même oſé l'adreſſer à la reine *Berthe*. Mais ſachez que dans le temps préſent il eſt impoſſible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris, quand ce ſerait le nouveau Teſtament. Le miniſtre même dont vous me parlez, ne veut pas que j'envoye rien, ni ſous ſon enveloppe, ni à lui-même. On eſt effarouché, et je ne ſais pourquoi. 1764.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur, dites à M. le préſident *Hénault* qu'il vous en faſſe trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante ſous ; il n'y a point de livre de théologie moins cher.

Je ſuis fâché que votre ami ſoit ſi couru ; vous en jouiſſez moins de ſa ſociété ; et c'eſt une grande perte pour tous deux. J'achève doucement ma vie dans la retraite et dans la famille que je me ſuis faite.

Adieu, Madame ; courage ; *feſons de néceſſité vertu* : ſavez-vous que c'eſt un proverbe tiré de *Cicéron* ?

1764.

LETTRE CXLI.

A MADAME

ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 29 juin.

Je vous dois, Madame, de nouveaux remercîmens et de nouveaux éloges. Votre joli roman m'a fait vîte quitter des fatras d'hiſtoire qui m'occupaient.

L'hiſtoire dit ce qu'on a fait ;
Un bon roman, ce qu'il faut faire.
Vous nous avez peint trait pour trait
Les vertus avec l'art de plaire :
Et l'on peut dire en cette affaire
Que le peintre a fait ſon portrait.

Je ne ſuis pas moins touché du mémoire pour *Potin* (1), ou plutôt pour deux millions d'hommes. M. de *Beaumont* et vous, Madame, êtes sûrs de l'eſtime publique. Souffrez que ma lettre ſoit pour vous deux, que je vous félicite d'appartenir l'un à l'autre, et que je joigne ma ſenſible reconnaiſſance, Madame, au reſpect que j'ai pour vous.

(1) Mémoire en faveur de l'état des proteſtans français.

LETTRE

LETTRE CXLII. 1764.

A M. * *.

Dans le fond de mon hermitage,
Loin de l'illuſion des cours,
Réduit, hélas ! à vivre en ſage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge ;
La retraite eſt mon ſeul recours.
Je ne ferai plus de voyage.

Que la gloire avec les amours,
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de ſa patrie,
Qui lui promet de ſi beaux jours ;
Trop éloigné de ſa perſonne,
Je me borne à former des vœux ;
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà, mon cher philoſophe, les prédictions du *Noſtradamus* de Ferney, que vous pouvez montrer à M. le comte de *Mnizek*, à qui je préſente mes reſpects. J'ai déjà lu, avec grand plaiſir, quelque choſe de votre Logique ; je me flatte que bientôt il en paraîtra, dans la gazette littéraire, un extrait dont vous ne ſerez pas mécontent.

1764. Conservez toujours un peu d'amitié pour ce vieux malade qui est obligé de dicter vers et prose.

LETTRE CXLIII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

En réponse à une épître en vers qu'il avait adressée à M. de Voltaire sur la réhabilitation de l'infortunée famille des Calas.

15 mars.

1765. Vous savez penser comme écrire ;
Les grâces avec la raison
Vous ont confié leur empire ;
L'infame superstition
Sous vos traits délicats expire.
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de sa lyre,
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecrasent le serpent Python.
Il est dieu quand par son courage
Ce monstre affreux est terrassé ;
Il l'est quand son brillant visage
Rallume le jour éclipsé ;
Mais entre les genoux d'Iffé
Je le crois dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monſieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remercîmens. Il s'intéreſſe vivement à vous; il connaît tout ce que vous valez. 1765.

Les erreurs et les paſſions,
De vos beaux ans ſont l'apanage;
Sous cet amas d'illuſions
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la philoſophie, je vous en avertis: vous ſerez détrompé de tout; vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux et ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi;
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable;
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, et nous en bâtiſſons une autre; vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

1765.

LETTRE CXLIV.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, le 17 mars.

MON cher ami, je reconnais votre cœur à la ſenſibilité que les *Calas* vous inſpirent. Quand j'ai appris le ſuccès, j'ai verſé long-temps de ces larmes d'attendriſſement et de joie que mademoiſelle *Clairon* fait répandre. Je la trouve bien heureuſe cette divine *Clairon*. Non-ſeulement elle eſt adorée du public, mais encore *Fréron* ſe déchaîne, à ce qu'on dit, contre elle. Elle obtient toutes les ſortes de gloire. L'épigramme qu'on a daigné faire contre ce malheureux, eſt auſſi juſte que bonne; elle court le royaume. On diſait, ces jours paſſés, devant une demoiſelle de Lyon, que l'ignorance n'eſt pas un péché; elle répondit par ce petit huitain:

On nous écrit que maître Aliboron
Etant requis de faire pénitence:
Eſt-ce un péché, dit-il, que l'ignorance?
Un ſien confrère auſſitôt lui dit: Non;
On peut très-bien, malgré l'an littéraire,
Sauver ſon ame en ſe feſant huer;

En conſcience il eſt permis de braire ;
Mais c'eſt péché de mordre et de ruer. 1765.

Je trouve maître *Aliboron* bien honoré qu'on daigne parler de lui ; il ne devait pas s'y attendre. On m'a mandé de Paris qu'il allait être ſecrétaire des commandemens de la reine. J'avoue pourtant que je ne le crois pas, quoique la fortune ſoit aſſez faite pour les gens de ſon eſpèce.

Adieu, mon cher ami ; je vieillis terriblement, je m'affaiblis ; mais l'âge et les maladies n'ont aucun pouvoir ſur les ſentimens du cœur. Vivez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Je vous embraſſe tendrement.

1765.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 29 mars.

Vous en avez uſé avec moi, Monſieur, comme une jeune coquette qui ſe pare de tous ſes charmes pour ſéduire un pauvre vieillard à qui elle donne des déſirs inutiles. Vous m'avez cajolé, vous m'avez envoyé de jolis vers; mais je répondrai à votre muſe agaçante :

Vos jeunes attraits, vos œillades
Ne me rendront pas mon printemps.
Quand on a parcouru dix-huit olympiades,
L'eſprit et ſon étui ſont minés par les ans.
On ne fait plus de vers galans,
Ou ſi l'on en veut faire, ils ſont ou durs ou fades.
Des neuf ſavantes ſœurs j'ai force rebuffades,
Du cheval ailé des ruades,
Et des ſourires mépriſans
Des belles dames à paſſades.
Condé même, Condé, qui par tant d'eſtocades
Egala, jeune encor, les héros du vieux temps,
Et qui dans l'art de vaincre a peu de camarades,
Exciterait en vain mes efforts languiſſans.

Irai-je répéter, dans de froides tirades,
Ce qu'on a dit cent fois des illuſtres parens 1765.
Dont la gloire avec lui feſait des accolades
Aux campagnes des Allemands?
Qu'il ſoit chanté par vous, par tous vos jeunes gens,
Et non pas par de vieux malades!

LETTRE CXLVI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet.

VRAIMENT, notre grand aumônier, c'eſt bien à un vieux ſuiſſe de faire des épithalames!

Vous êtes prêtre de Cythère:
Conſacrez, béniſſez, chantez
Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maiſon de la Vallière.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne ſongez qu'à votre affaire.
Vous paſſez les nuits et les jours
Avec votre groſſe bergère;
Et les légitimes amours
Ne ſont pas votre miniſtère.

Madame *Denis* l'helvétique ſe ſouvient toujours de vous avec grand plaiſir, comme elle

1765. le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égayent ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoi que vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. *Tronchin*, quand vous ferez bien épuisé, ce ne serait pas à lui, ce serait à vous que je devrais ma santé; car gaieté vaut mieux que médecine. Il est doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat général les infamies de *la Beaumelle*. Ce parlement a tant grêlé sur le persil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés qui fassent voir les grossières impostures dont le livre de *la Beaumelle* est plein; mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très-aimable et très-indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres fuisses qui vous aiment de tout leur cœur. (1)

(1) Cette lettre est de 1755; c'est par erreur qu'elle se trouve placée ici à l'année 1765.

LETTRE CXLVII. 1765.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 auguſte;

(*car je n'aime pas mieux août que cu de ſac ; cela eſt trop velche.*)

Les inflammations de poitrine, Monſieur, nuiſent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les reſtes ne ſont point du tout plaiſans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé ; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai ſur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui reſpirent ; mais en même temps je vous trouve une des plus ſages, d'avoir un peu arrêté l'indiſcrétion de ces bons amis qui diſent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui eſt d'une volée un peu différente, m'a écrit ſur votre compte des choſes qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il eſt digne de vous aimer. Vous avez-là un bon ſecond auprès de M. le prince de *Condé*.

1765. Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très-bien vos gens ;
C'est un précieux avantage,
Et bien rare dans les beaux ans :
Votre esprit vous a rendu sage.
Si je le suis, c'est par mon âge ;
Et je me suis trompé long-temps.

Mademoiselle *Clairon* est chez moi : il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle a créé son art. Elle est unique ; il est juste qu'elle soit persécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma passion pour ma retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

Permettez que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

LETTRE CXLVIII. 1765.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'Isabelle et Gertrude tiré du conte intitulé, L'éducation d'une fille.

A Ferney, le 28 octobre.

J'AVAIS un arbuſte inutile
Qui languiſſait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon ſauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin groſſier et plat ;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.
Ma bague était fort peu de choſe,
On la taille en beau diamant :
Honneur à l'enchanteur charmant (1)
Qui fit cette métamorphoſe.

(1) *Réponſe de M. l'abbé de Voiſenon.*

Vos jolis vers à mon adreſſe
Immortaliſeront Favart ;
C'eſt Apollon qui le careſſe
Quand vous lui jetez un regard.

1765. Vous ſentez bien, Monſieur l'évêque de Montrouge, à qui ſont adreſſés ces mauvais vers. Je vous prie de préſenter mes complimens à M. *Favart*, qui eſt un des deux conſervateurs des grâces et de la gaieté françaiſes. Comme il y a environ dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'oſe vous dire : *O mon ami, écrivez-moi ;* mais je vous dis : *Ah, mon ami, vous m'avez oublié net.*

Ce Dieu l'a placé dans la claſſe
De ceux qui parent ſes jardins :
Sa délicateſſe ramaſſe
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choiſi pour ſon maître ;
Vos richeſſes lui font honneur.
Il vous fait reſpirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'aurait pas manqué de vous offrir ſa comédie de Gertrude, mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent ; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez pas que, malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces de ſon eſprit, on a l'injuſtice de lui ôter ſes ouvrages et de me les attribuer. Je ſuis bien sûr que vous ne tombez pas dans cette erreur : quand il ſe ſert de vos étoffes pour faire ſes habits de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller.

Il vous enverra inceſſamment *la Fête Urgelle ;* il m'a paru qu'elle avait réuſſi à Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'eſt pas une raiſon pour qu'elle ait du ſuccès ici : la cour eſt le châtelet du Parnaſſe, et le public caſſe ſouvent ſes arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'ouvrage ; voilà ſa caution la plus sûre.

Adieu, mon plus ancien ami ; je ne ceſſerai de l'être que lorſque le parlement rappellera les jéſuites, et je ne vous oublierai que lorſque j'aurai oublié à lire.

LETTRE CXLIX.

1765.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Sur un portrait de l'auteur qu'il avait fait graver.

A Ferney, le 11 décembre.

J'OUVRE une caiſſe, Monſieur, j'y vois, quoi? moi-même en perſonne, deſſiné d'une belle main. Je me ſouviens très-bien que

Ce Danzel beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre ſéjour
Deſſiné le maigre contour
D'un vieux viſage à faire rire:
En vérité, c'était l'Amour
S'amuſant à peindre un ſatyre
Avec les crayons de la Tour.

Il eſt vrai que dans l'eſtampe on me fait terriblement montrer les dents. Cela ferait ſoupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez paſſé tant de temps ſans m'écrire. *Bérénice* diſait à *Titus*:

Voyez-moi plus ſouvent et ne me donnez rien.

1765. Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi souvent et ne me gravez point.

Mais je suis si flatté de votre galanterie que je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, et je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires et des procès ; qui terre n'a pas, souvent a guerre, à plus forte raison qui terre a.

Di tibi formam,
Di tibi divitias dederunt artemque fruendi.

Ajoutez-y surtout la santé, et ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien-être et à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez, si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, Monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, et je ne vous démentirai jamais.

LETTRE CL.

1767.

AU ROI DE DANEMARCK CHRISTIAN VII.

Le 4 février.

SIRE,

La lettre dont votre Majeſté m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendreſſe et de joie. Votre Majeſté donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays preſque ignorés du reſte du monde. Elle ſe fait de nouveaux ſujets de tous ceux qui entendent parler de ſa généroſité bienfeſante. C'eſt déſormais dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penſer et à ſentir; ſi ma caducité et mes maladies me permettaient de ſuivre les mouvemens de mon cœur, j'irais me jeter aux pieds de votre Majeſté.

Du temps que j'avais de l'imagination, Sire, je n'aurais fait que trop de vers pour répondre à votre charmante proſe. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des ſentimens que vos bontés font naître en lui. Je ſouhaite à

votre Majeſté autant de bonheur qu'elle aura
1767. de véritable gloire.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre et ſublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés que l'injuſtice opprime? (*)
C'eſt qu'on n'en peut trouver au ſein de tes Etats.

Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguſte
Les bornes des pays gouvernés par tes mains;
Et par-tout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on ſoit heureux, et tu veux qu'on ſoit juſte.

Hélas! aſſez de rois que l'hiſtoire a faits grands,
Chez leurs triſtes voiſins ont porté les alarmes;
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes:
Ceux qui font des heureux, ſont les vrais conquérans.

(*) Les *Sirven*.

LETTRE

LETTRE CLI.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

4 mars.

Mon cher ami, le mémoire de *Sirven* réuſſira. Les traits du premier mémoire, conſervés dans le ſecond, feront un très-grand effet. L'éloquence perce à travers le ſtyle du barreau.

Je vous adreſſerai les *Sirven* auſſitôt que vous voudrez. Vous ferez leur protecteur à Paris. Je me réſerve à vous écrire plus amplement ſur leur compte quand je les ferai partir. Il faudra un paſſe-port de M. le duc de *Choiſeul :* nous ſommes bien sûrs de n'être pas refuſés.

La querelle que l'on fait à mon cher *Marmontel* n'eſt qu'une farce en comparaiſon de la tragédie des *Sirven* et des *Calas*. Cette farce ſera ſifflée. Voici un petit madrigal d'un jeune homme de Mâcon, ſur la bêtiſe de la ſacrée faculté.

Vénérables ſorboniqueurs,
De l'enfer ſavans chroniqueurs,
Vous prétendez que Marc-Aurèle
Doit cuire à jamais dans ce lieu :
Pour récompenſer votre zèle,

1767. Puiſſe inceſſamment le bon Dieu
Vous donner la vie éternelle.

Vous voyez que les provinces ſe forment.

Je n'ai pas le temps de vous parler beaucoup des Scythes. Je vous dirai ſeulement qu'un ſerment de punir de mort les gens, convient fort dans les premiers actes de Tancrède et de Brutus, mais qu'il ſerait un peu déplacé dans un mariage, et qu'il ſerait aſſez ridicule qu'une femme prévît qu'on tuera ſon mari, lorſqu'il n'eſt menacé par perſonne. Vous ſentez qu'une telle fineſſe ſerait trop groſſière.

Tout dépendra du rôle d'*Obéide*. Il faudra que *le Kain* ſe donne la peine d'adoucir et d'attendrir la voix de mademoiſelle *Duranci*, qu'on dit un peu dure et un peu sèche. Si vous avez lu la préface que je voulais auſſi faire lire à M. *Diderot*, vous aurez vu que mon intention n'était point de faire jouer cette pièce. Mais puiſque mes amis veulent qu'on la repréſente, j'y conſens. Cela pourra donner quatre ou cinq repréſentations avant Pâques. Les comédiens en ont beſoin; après quoi je ne m'en mêlerai plus. Je ſuis bien aiſe que la police ait paſſé ces deux vers:

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,
S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir et ſe taire.

Et encore celui-ci :

1767.

Pouvais-tu rechercher cette baſſe grandeur.

La police a jugé ſagement que ces choſes-là n'arrivaient qu'en Perſe.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mes petites affaires. Je ne me ſuis point encore reſſenti des arrangemens économiques de M. le duc de *Wirtemberg*. J'écris à Cadix au ſujet de la banqueroute des *Gilli*, mais j'eſpère très-peu de choſe. Les *Gilli* n'ont fait que de mauvaiſes affaires.

Vous m'avez mandé, par votre dernière lettre, que mademoiſelle de *Leſpinaſſe* déſirait des fottiſes complètes, il n'y a qu'à en prendre un recueil chez *Merlin*, le faire relier, et le lui envoyer.

Je voudrais vous envoyer du *Lembertad* (1), mais comment faire?

Je vous embraſſe plus fort que jamais. *Ecr. l'inf.*

(1) D'*Alembert*. Le livre intitulé, *La deſtruction des jéſuites*.

1767.

LETTRE CLII.

A M. DE BELLOI.

A Ferney, le 21 mai.

J'AI eu la hardieſſe, Monſieur, de me faire acteur dans ma ſoixante-quatorzième année. Des jeunes gens et des jeunes femmes ont corrompu ma vieilleſſe. Je n'ai pas ſoutenu la fatigue auſſi bien qu'eux, et j'en ai été malade. C'eſt ce qui a retardé un peu les tendres et ſincères remercîmens que vous doit un cœur pénétré de votre mérite et de la beauté de votre ame.

Nous voilà, ce me ſemble, parvenus à imiter les Grecs, chez qui les auteurs jouaient eux-mêmes leurs pièces. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* récitent des vers auſſi bien qu'ils en font, et madame de *la Harpe* a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans mademoiſelle *Clairon*.

Enfin, par un concours ſingulier, la perfection de la déclamation s'eſt trouvée dans nos déſerts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la littérature, c'eſt l'exemple que vous donnez; c'eſt l'amitié que vous me témoignez du ſein de vos triomphes; ce ſont

vos beaux vers qui viennent au secours de ma muse languissante. 1767.

Les neuf Muses sont sœurs, et les beaux arts sont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé parfois cette fraternité;
La famille en souffrit, et des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'est dans son union qu'est son grand avantage;
Alors elle en impose aux pédans, aux bigots;
Elle devient l'effroi des sots,
La lumière du siècle et le soutien du sage.
Elle ne flatte point les riches et les grands;
Ceux qui dédaignaient son encens
Se font honneur de son suffrage,
Et les rois sont ses courtisans.

J'ai grande opinion *du chevalier Bayard*. C'est un beau sujet. Je ne suis que le poëte de l'Amérique et de la Chine, et vous êtes celui des Français. Recevez, Monsieur, les témoignages les plus vrais de ma sensible reconnaissance.

1767. # LETTRE CLIII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Qui lui avait dédié un éloge de Charles V, roi de France.

A Ferney, 4 octobre.

Votre sage héros, si peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager ;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

Votre amitié, Monsieur, pour M. de *la Harpe*, vous a empêché de composer pour l'académie ; mais vous avez travaillé pour le public, pour votre gloire et pour votre plaisir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, et celle de m'avoir fait passer une heure délicieuse en vous lisant. Puissiez-vous être aussi heureux que vous êtes éloquent ! Puissiez-vous mépriser et fuir ce même public pour lequel vous avez écrit !

M. de *la Harpe* reviendra bientôt vous voir ; il a été un an chez moi : s'il avait autant de fortune que de talens et d'esprit,

il ſerait plus riche que feu *Montmartel*. Il lui ſera plus aiſé d'avoir des prix de l'académie que des penſions du roi. Lui et ſa femme jouent la comédie parfaitement : M. de *Chabanon* auſſi. Notre petit théâtre a mieux valu que celui du faubourg Saint-Germain. Vous nous avez bien manqué. Vous devez être un excellent acteur, car vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire. 1767.

Conſervez vos bontés pour un vieillard dont elles feront la conſolation, et qui vous ſera véritablement attaché juſqu'au dernier moment de ſa vie, &c.

LETTRE CLIV.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, le 2 décembre.

QUAND vers leur fin mes ans ſont emportés,
Vous commencez une belle carrière :
Par les plaiſirs vos momens ſont comptés.
Goûtez long-temps cette douceur première ;
A la raiſon joignez les voluptés,
Et que je puiſſe, à mon heure dernière,
Me croire heureux de vos félicités.

Voilà ce qu'un vieux malade, qui n'en peut plus, dit à deux jeunes époux dignes

1767. du bonheur qu'il leur ſouhaite. Monſieur et madame, je me garderai bien de vous ſéparer.

A moi, du vin de Champagne! A moi, qui ſuis à l'eau de poulet! A moi; pauvre confiſqué! Ah! Monſieur et madame, venez le boire vous-mêmes. Je ne puis être que le témoin des plaiſirs des autres, et c'eſt ſurtout aux vôtres que je m'intéreſſe. Votre ſatisfaction mutuelle me ranime un moment pour vous dire à tous deux avec combien de reconnaiſſance et de reſpect j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLV.

A MADAME

LA MARQUISE D'ANTREMONT. (1)

20 février.

1768. Vous n'êtes point la Desforges-Maillard;
De l'Hélicon ce triſte hermaphrodite
Paſſa pour femme, et ce fut ſon ſeul art;
Dès qu'il fut homme il perdit ſon mérite.

(1) Elle avait envoyé des vers à M. de *Voltaire*, en lui marquant qu'elle n'était pas une femme ſuppoſée comme mademoiſelle *Desforges-Maillard*.

Vous

Vous n'êtes point, et je m'y connais bien,
Cette Corine et jalouſe et bizarre 1766.
Qui par ſes vers, où l'on n'entendait rien,
En déraiſon l'emportait ſur Pindare.
Sapho plus ſage, en vers doux et charmans
Chanta l'amour ; elle eſt votre modèle :
Vous poſſédez ſon eſprit, ſes talens ;
Chantez, aimez, Phaon ſera fidelle.

Voilà, Madame, ce que je dirais ſi j'avais l'âge de vingt-un ans ; mais j'en ai ſoixante-quatorze paſſés ; vous avez de beaux yeux, ſans doute, cela ne peut être autrement, et j'ai preſque perdu la vue : vous avez le feu brillant de la jeuneſſe, et le mien n'eſt plus que de la cendre froide : vous me reſſuſcitez ; mais ce n'eſt que pour un moment, et le fait eſt que je ſuis mort.

C'eſt du fond de mon tombeau que je vous ſouhaite des jours auſſi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1768.

LETTRE CLVI.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Plut au ciel qu'en effet j'euſſe été votre père !
Cet honneur n'appartient qu'aux habitans des cieux ;
Non pas à tous encore : il eſt des demi-dieux
Aſſez ſots et très-ennuyeux,
Indignes d'aimer et de plaire.
Le Dieu des beaux eſprits, le Dieu qui nous éclaire,
Ce Dieu des beaux vers et du jour,
Eſt celui qui fit l'amour
A madame votre mère.
Vous tenez de tous deux : ce mélange eſt fort beau.
Vous avez (comme ont dit les ſaintes écritures)
Une perſonne et deux natures :
De l'Apollon et du Beauvau.

Je ſuis tendrement dévoué à l'un et à l'autre. La Suiſſe eſt émerveillée de vous. Ferney pleure votre abſence. Le bon homme vous regrette, vous aime, vous reſpecte infiniment.

LETTRE CLVII. 1768.

A M. SAURIN.

Premier juillet.

MON ancien ami, mon philoſophe, mon feſeur de beaux vers, je vous remercie tendrement de votre Béverlei. Le ſolitaire des Alpes vous a l'obligation d'avoir été ému pendant une grande heure. Il n'eſt pas ordinaire d'être touché ſi long-temps. De l'intérêt, de la vigueur, une foule de beaux vers; voilà votre ouvrage. Je n'ai point lu le Béverlei anglais, mais je ferais *la gageure imprévue* qu'il n'y a que de l'atrocité.

Au reſte, j'ai été fort étonné que madame *Béverlei* ait reçu cent mille écus de Cadix; car pour moi, je viens d'y perdre vingt mille écus, grâce à meſſieurs *Gilli* que probablement vous ne connaiſſez point.

Ouï, ſans doute, *multæ ſunt manſiones in domo patris noſtri*, et vous n'êtes pas mal logé. Je voudrais bien ſavoir ce qu'a dit ce maraud de *Fréron*, qui demeure dans la cave.

Savez-vous la petite eſpèce d'épigramme qu'un lyonnais, lequel eſt bien loin d'être poëte, a faite, comme par inſpiration, en

1768. feuilletant le Tacite de *la Bletterie* ? Il était en colère de ne pouvoir lire le latin qui eſt imprimé en pieds de mouche, et de ne lire que trop bien la traduction françaiſe. Voici les vers qu'il fit ſur le champ :

Un pédant dont je tais le nom,
En inliſible caractère
Imprime un auteur qu'on révère,
Tandis que ſa traduction
Aux yeux, du moins, a de quoi plaire.
Le public eſt d'opinion
Qu'il eût dû faire
Tout le contraire.

Cela m'a paru naïf. Cet hypocrite inſolent de *la Bletterie* eſt berné en province comme à Paris.

Que le bon Dieu béniſſe ainſi tous les apoſtats qui ſont trop orgueilleux, car cela n'eſt pas bien d'être fier.

LETTRE CLVIII. 1768.

A M. MARIN.

A Ferney, le 19 auguſte.

J'AI été un peu à la mort, mon cher Monſieur, un petit tour de broche de plus, on aurait dit, *il eſt mort*, *mais cela n'eſt rien*; ſans cela je vous aurais bien remercié ſur le champ de la petite réponſe de M. *Linguet* au modeſte *la Bletterie*. M. *Linguet* me paraît un français plein d'eſprit, et *la Bletterie* un velche aſſez impertinent. Il prétend que j'ai oublié de me faire enterrer; c'eſt ce que je n'oublie point du tout, car je me ſuis fait bâtir un petit tombeau fort propre de bonne pierre de roche, qui d'ailleurs eſt d'une ſimplicité convenable; mais comme il faut toujours être poli, je dis au ſieur de *la Bletterie*:

Je ne prétends point oublier
Que mes œuvres et moi nous avons peu de vie;
Mais je ſuis très-poli; je dis à la Blétrie:
Ah, Monſieur, paſſez le premier!

On dit que la mortalité eſt fort grande ſur les ouvrages nouveaux; mais, Dieu merci,

—— nous avons un bon Mercure. Ce monſieur
1768. *Lacombe* eſt un homme qui a beaucoup d'eſprit; ſon prédéceſſeur était un bœuf qui, dit-on, labourait fort mal ſa terre. Je vous ſouhaite proſpérité, ſanté, argent et plaiſir. Je vous aime une fois plus depuis que je ſais que vous avez été viſiter les ſaints lieux.

J'ai vu un petit livret, où il me paraît prouvé que notre ſaint-père le pape n'a nul droit de ſuzeraineté ſur le royaume de Naples.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

LETTRE CLIX.

A M. BOURET,

FERMIER GENERAL.

A Ferney, le 13 auguſte.

MONSIEUR,

M. *Marmontel*, votre ami et le mien, vous a dit ſans doute ou vous dira combien notre langue répugne au ſtyle lapidaire, à cauſe de ſes verbes auxiliaires et de ſes articles. Il vous dira qu'une épigraphe en vers eſt encore plus difficile, et que de cent il n'y en a pas

une de paſſable, excepté celles qui ſont en ſtyle burleſque, tant le génie de la nation eſt tourné à la plaiſanterie. 1768.

Il eſt triſte d'emprunter deux vers d'un ancien auteur latin pour *Louis XV*. Répéter ce que les autres ont dit, c'eſt ne ſavoir que dire; de plus, le roi viendra chez vous; il verra votre ſtatue, et n'entendra pas l'inſcription. Si quelque ſavant duc et pair lui dit que cela ſignifie qu'on ſouhaite qu'il vive long-temps, on avouera que la penſée n'eſt ni neuve ni fine.

Il y a bien pis ſi j'ai la hardieſſe de vous faire une inſcription en vers pour la ſtatue du roi. Il faut rencontrer votre goût, il faut rencontrer celui de vos amis; et vous ſavez que la première idée qui vient à tout convive, ſoit à table, ſoit en digérant, c'eſt de trouver déteſtable tout ce qu'on nous préſente, à moins que ce ne ſoit d'excellent vin de Tokai. Les choſes ſe paſſaient ainſi de mon temps, et je doute que les Français ſe ſoient corrigés.

Je ne vous enverrai donc point de vers pour le roi. Le temps des vers eſt paſſé chez la nation, et ſurtout chez moi. Tout ce que je vous dirai, c'eſt que ſi j'étais encore officier de la chambre du roi, ſi j'avais poſé ſa ſtatue de marbre ſur un beau piédeſtal, s'il venait

—— voir ſa ſtatue, il verrait au bas ces quatre
1768. petits vers-ci, qui ne valent rien, mais qui exprimeraient que c'eſt un de ſes domeſtiques qui a érigé cette ſtatue, qu'on aime beaucoup celui qu'elle repréſente, et qu'on craint de choquer ſon indifférente modeſtie.

Qu'il eſt doux de ſervir ce maître,
Et qu'il eſt juſte de l'aimer!
Mais gardons-nous de le nommer;
Lui ſeul pourrait s'y méconnaître.

Je ſais bien que les beaux eſprits ne trouveraient pas ces vers aſſez pompeux; et en effet je ne les ferais pas graver dans une place publique, mais je les trouverais très-convenables dans ma maiſon. Ils le ſeraient pour moi, ils le ſeraient pour l'objet de mon quatrain. Cela me ſuffirait; et les critiques auraient beau dire, mon quatrain ſubſiſterait.

Mais ce que je ferais dans mon petit ſalon de vingt-quatre pieds, vous ne le ferez pas dans votre ſalon de cent pieds:

Mes vers trop familiers ſeront vus de travers,
Et pour les grands ſalons, il faut de plus grands vers.

Quoi qu'il en ſoit, *og' uno faccia ſecondo il ſuo cervello.* Je vous réponds que ſi jamais le

roi paſſe par ma chaumière, et s'il y trouve ſa ſtatue, il n'y lira pas d'autres vers au bas. J'aurais pu lui donner, comme un autre, de l'héroïque, et *du plus grand roi du monde*, et *de la terre et de l'onde* par le nez; mais Dieu m'en préſerve et lui auſſi. 1768.

Mais ſi j'étais à votre place, voici comme je m'y prendrais: je collerais du papier ſur mon piédeſtal, et j'y mettrais le jour de l'arrivée du roi:

Juſte, ſimple, modeſte, au-deſſus des grandeurs,
Au-deſſus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaiſſance?
Eſt-ce Bouret? Non, c'eſt la France.

Le roi aurait le plaiſir de la ſurpriſe. Enfin, ſi j'étais *Louis XV*, je ſerais plus content de ce quatrain que de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtiſans qui ne ſont jamais contens de rien.

Le réſultat de tout ceci, Monſieur, c'eſt que vous n'aurez point de vers de moi pour votre ſtatue, mais je vous aime de tout mon cœur, et cela vaut mieux que des vers. Je vous ſupplie de dire à M. de *la Borde* combien je lui ſuis attaché, et combien mon cœur eſt plein de ſes bontés. Si j'avais ſon portrait, il aurait une ſtatue dans mon petit ſalon.

1768. Avec tous les talens le deſtin l'a fait naître ;
Il fait tous les plaiſirs de la ſociété :
Il eſt né pour la liberté,
Mais il aime bien mieux ſon maître.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLX.

A M. DUPUITS.

23 décembre.

En vous remerciant, mon cher capitaine, de m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame que madame *du Deffant* appelle ſa petite mère (1). Je dirais volontiers à madame *du Deffant :*

Il ſe peut bien qu'elle ſoit votre mère ;
Elle eut un fils aſſez connu de tous :
Méchant enfant, aveugle comme vous,
Dont vous aviez (ſoit dit ſans vous déplaire)
Et la malice et les attraits ſi doux,
Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire.

Quoi qu'il en ſoit, je ſais que la petite

(1) Madame la ducheſſe de *Choiſeul*.

mère et la petite fille ſont la meilleure compagnie de l'Europe. 1768.

Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV*; elle ne ſait donc pas que c'était ſon bien, j'avais d'abord imaginé que M. le duc de *Choiſeul* pourrait avoir la bonté d'en faire préſenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire. Mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire; et il y avait même quatre petits verſiculets qui ne valent pas grand'choſe. Cela ſera perdu dans l'énorme quantité de paperaſſes qu'on reçoit à chaque poſte. La perte n'eſt pas grande.

Il eſt vrai que je lui ai envoyé *le Marſeillois* de *Saint-Didier*, et que je n'ai pas oſé riſquer *les trois Empereurs en ſorbonne*, de l'abbé *Caille*, à cauſe des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*A b c*. C'eſt un ouvrage anglais, traduit et imprimé en 1762. Rien n'eſt plus hardi, et peut-être plus dangereux dans votre pays. C'eſt un cadran qui n'eſt fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penſer comme un étranger; cela n'eſt pas juſte.

On m'a ſu mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à *Catherine* (1). Je crois

(1) L'impératrice de Ruſſie.

1768. qu'on a eu très-grand tort. *Catherine* avait fourni *cinq mille livres* pour le Corneille de madame votre femme. *Catherine* m'accablait de bontés, m'écrivait des lettres charmantes ; il faut un peu de reconnaiſſance ; les muſes n'ont rien à démêler avec la politique. Tout cela m'effarouche. Cependant, ſi on le veut, ſi on l'ordonne, s'il n'y a nul riſque, je chercherai un *A b c*, et j'en ferai tenir un à la perſonne du monde qui fait le meilleur uſage des vingt-quatre lettres de l'alphabet quand elle parle et quand elle écrit.

Pour *la Bletterie*, il eſt très-certain qu'il a voulu me déſigner en deux endroits, et qu'il a déſigné cruellement *Marmontel* dans le temps qu'il était perſécuté par l'archevêque et par la ſorbonne. Il a attaqué *Linguet*, il a inſulté de même le préſident *Hénault* (page 235, tome II). *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'eſt le ſublime de pluſieurs prétendus hiſtoriens modernes. Cela leur tient lieu de génie et de talens hiſtoriques.*

Peut-on appliquer un ſoufflet plus fort ſur la joue du préſident ? Et puis, comment trouvez-vous les *talens hiſtoriques* ? Ne reconnaiſſez-vous pas à tous ces traits un janſéniſte de l'univerſité, gonflé d'orgueil, pétri d'âcreté, et qui frappe à droite et à gauche.

Je ne savais point du tout qu'il eût surpris la protection de madame la duchesse de *Choiseul*. Quelqu'un a dit de moi que je n'avais jamais attaqué personne, mais que je n'avais pardonné à personne. Cependant je pardonne à *la Bletterie*, puisqu'il est protégé par l'esprit et par les grâces; j'ai même proposé un accord. *La Bletterie* veut qu'on m'enterre parce que j'ai soixante-quinze ans; rien ne paraît plus plausible au premier aspect: je demande qu'il me permette seulement de vivre encore deux ans. C'est beaucoup, dira-t-il; mais je voudrais bien savoir quel âge il a, et pourquoi il veut que je passe le premier. 1768.

Mon cher capitaine, vous qui êtes jeune, riez des barbons qui font des façons à la porte du néant. Je vous embrasse vous et votre petite femme.

1768.

LETTRE CLXI.

A MADAME

DE POMMEREUL,

Qui avait adreſſé à l'auteur la recette de l'élixir de longue vie, avec une lettre mêlée de proſe et de vers.

A Ferney, le 29 décembre.

MADAME,

Si je n'avais pas été très-malade ſur la fin de cette courte vie, je vous aurais ſans doute remercié ſur le champ de la longue vie que vous voulez bien me procurer. Il faut que vous deſcendiez d'*Apollon* en droite ligne, vous et madame d'*Antremont*.

Vous ne démentez pas votre illuſtre origine;
Il eſt le Dieu des vers et de la médecine,
Il prolonge nos jours, il en fait l'agrément.
Ce Dieu vous a donné l'un et l'autre talent:
Ils ſont rares tous deux. J'apprends dans mes retraites
Qu'on a dans Paris maintenant
Moins de bons médecins que de mauvais poëtes.

Grand merci, Madame, de votre recette de longue vie. Je me doute que vous en avez pour rendre la vie très-agréable, mais j'ai peur que vous ne soyez très-avare de cette recette-là. Le cardinal de *Fleuri* prenait tous les matins d'un baume qui ressemblait fort à votre élixir; il avait beaucoup usé, dans son temps, de cette autre recette que vous ne donnez pas. Je crois que c'est ce qui l'a fait vivre quatre-vingt-dix ans assez joyeusement. Ce bonheur n'appartient qu'à des gens d'Eglise: DIEU ne bénit pas ainsi les pauvres profanes. 1768.

Quoi qu'il en soit, daignez agréer le respect et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 3 avril.

CHACUN a son diable, Madame, dans cet enfer de la vie. Le mien m'a affublé de onze accès de fièvre, et me voilà; mais ce n'est pas pour long-temps. En vérité, c'est dommage que la nature, m'ayant fait, ce me 1769.

1769. ſemble, pour vivre avec vous, me faſſe mourir ſi loin de vous. Quand je dis que nos eſpèces d'ames étaient modelées l'une pour l'autre, n'allez pas croire que ma vanité radote. Le fait eſt clair. Vous me dites, par votre dernière lettre, *que les choſes qui ne peuvent nous être connues, ne nous ſont pas néceſſaires.* Grand mot, Madame, grande vérité, et qui plus eſt, vérité très-conſolante. Où il n'y a rien, le roi y perd ſes droits, et la nature auſſi. Faites-vous lire, s'il vous plaît, l'article *Néceſſaire* dans un certain livre alphabétique, vous y verrez votre penſée.

C'eſt un *dialogue entre Selim et Oſmin*, deux braves muſulmans; et *Oſmin* conclut que la nature n'ayant pas favoriſé le genre-humain, en tout temps et en tout lieu, du divin alcoran, l'alcoran n'eſt pas néceſſaire à l'homme.

Au reſte, je ſens très-bien que le ſiècle de *Louis XIV* eſt ſi prodigieuſement ſupérieur au ſiècle préſent, que les athées de ce temps-ci ne valent pas ceux du temps paſſé. Il n'y en a aucun qui approche de *Spinoſa.*

Ce *Spinoſa* admettait, avec toute l'antiquité, une intelligence univerſelle; et il faut bien qu'il y en ait une, puiſque nous avons de l'intelligence. Nos athées modernes ſubſtituent à cela je ne ſais quelle nature incompréhenſible, et je ne ſais quels calculs impoſſibles.

impoſſibles. C'eſt un galimatias qui fait pitié. J'aime mieux lire un conte de *la Fontaine*, quoique, par parenthèſe, ſes contes ſoient autant au-deſſous de l'*Arioſte* que l'écolier eſt au-deſſous du maître. Cependant ces philoſophes ont tous quelque choſe d'excellent. Leur horreur pour le fanatiſme, et leur amour de la tolérance m'attache à eux. Ces deux points doivent leur concilier l'amitié de tous les honnêtes gens. 1769.

Je paſſe des athées à *Sémiramis*. Que voulez-vous, s'il vous plaît, que je faſſe? Je ne ſaurais, en vérité, prendre le parti de *Mouſtapha* contre elle. Son fils l'aime, ſon peuple l'aime, ſa cour l'idolâtre, elle m'envoie le portrait de ſon beau viſage, entouré de vingt gros diamans, avec la plus belle peliſſe du Nord, et un code de lois auſſi admirable que notre juriſprudence françaiſe eſt impertinente. On parle français à Moſcou et en Ukraine. Ce n'eſt ni le parlement de Paris, ni la ſorbonne, qui a établi des chaires de profeſſeurs en notre langue dans ces pays autrefois ſi barbares. Peut-être y ai-je un peu contribué. Permettez-moi d'avoir quelque condeſcendance pour un empire de deux mille lieues d'étendue, où je ſuis aimé, tandis que je ne ſuis pas exceſſivement bien traité dans la

1769. petite partie occidentale de l'Europe, où le hasard m'a fait naître.

Je vous avoue que j'aimerais mieux avoir l'honneur de souper avec vous, que de rester au milieu des neiges dans la belle et épouvantable chaîne des Alpes, ou de courir de roi en impératrice. Soyez très-sûre, Madame, que vos lettres ont fait de mon envie extrême de vous revoir, une passion. Comptez que mon ame court après la vôtre.

Je ferais peut-être un peu décontenancé devant madame la duchesse de *Choiseul*. Quand le vieux chevalier *Destouches-Canon*, père putatif de d'*Alembert*, voyait une jolie femme, bien aimable, il lui disait : *Passez, passez vite, Madame, vous n'êtes pas de ma sorte.* Je suis devenu un peu grossier dans ma retraite champêtre.

Que m'importe que la nature
En dessinant ses traits chéris,
Pour modèle ait pris la figure
De la Vénus de Médicis ?
Je suis berger, mais non Pâris.
Un vieux berger n'est pas un homme.
Je pourrais lui donner la pomme
Sans que mon cœur en fût épris,
Et sans que la maligne engeance

Des déeſſes de ſon pays
Reprochât à mes ſens ſurpris 1769.
D'être ſéduits par l'apparence.
Je ſais que ſon eſprit orné
A toute la délicateſſe
Que l'on vanta dans Sévigné,
Avec beaucoup plus de juſteſſe ;
Qu'elle aime fort la vérité,
Mais ne la dit qu'avec fineſſe.
Ma groſſière ruſticité
Et mon impudence ſuiſſeſſe
Auraient grand'peine à ſe prêter
A tant de grâce et de ſoupleſſe.
Il faut que, pour bien s'ajuſter,
Les gens ſoient d'une même eſpèce.

Vous dont l'eſprit et les bons mots,
L'imagination féconde,
La repartie et l'apropos
Font toujours le charme du monde :
Vous, ma brillante du Deffant,
Converſez dans votre retraite,
Vivez avec la *grand'maman* ;
C'eſt pour vous que les Dieux l'ont faite.
Si j'allais très-imprudemment
Troubler vos ſéances ſecrètes,
Que diriez-vous d'un chat-huant
Introduit entre deux fauvettes ?

1769. Cependant, je veux ſavoir qui ſoupe entre madame de *Choiſeul* et vous ; qui en eſt digne, qui ſoutient encore l'honneur du ſiècle ? Que voulez-vous que je vous diſe ? Hélas ! toutes nos petites conſolations ne ſont encore que des emplâtres ſur la bleſſure de la vie. Mais dans votre malheur, vous avez du moins le meilleur des remèdes ; et puiſque vous exiſtez, qu'y a-t-il de mieux que de conſumer quelques momens de cette exiſtence douloureuſe et paſſagère avec des amis qui ſont au-deſſus du commun des hommes ? Vous m'avez donné une grande ſatisfaction en m'apprenant que le préſident a repris ſon ame.

Hélas ! qu'a-t-il pu reſaiſir
De cette ame qui fut vous plaire ?
Quelque faible reſſouvenir,
Et quelque image bien légère
Qui ne revient que pour s'enfuir !
A-t-il du moins quelque déſir,
Même encor ſans le ſatisfaire ?
A-t-il quelque ombre de plaiſir ?
Voilà notre importante affaire.
Qu'on a peu de temps pour jouir !
Et la jouiſſance eſt un ſonge.
Du néant tout ſemble ſortir,
Dans le néant tout ſe replonge.

Plus d'un bel eſprit nous l'a dit.
Un autre Hénault et Déshoulière,
Chapelle et Chaulieu l'ont écrit.
L'antiquité, leur devancière,
Mille fois nous en avertit.
La ſorbonne dit le contraire:
A ces meſſieurs rien n'eſt voilé;
Et quand la ſorbonne a parlé,
Les beaux eſprits doivent ſe taire.

1769.

Dites, je vous en conjure, au délabré préſident combien je m'intéreſſe à ſon ame aimable. La mienne prend la liberté d'embraſſer la vôtre. Adieu, Madame, vivons comme nous pourrons.

LETTRE CLXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DE FLORIAN,

Nièce de l'auteur.

A Ferney, 8 avril.

VOICI le temps où les Picards vont jouir d'une douce tranquillité dans leurs terres. Je ſouhaite un bon voyage à la dame et au ſeigneur d'Hornoy, beaucoup de ſanté, de plaiſirs et de comédies.

1769. Vous savez que celle de l'élection du vicaire de Saint-Pierre est presque finie à Rome. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai presque autant de part que le Saint-Esprit à l'élection de *Stopani* (1). Le colonel du régiment des Deux-Ponts et madame sa femme avaient absolument voulu me voir. Madame *Cramer* les amena chez moi, il y a environ deux mois; elle força les barrières de ma solitude. Après dîner, pour nous amuser, nous jouâmes le pape aux trois dés; je tirai pour *Stopani*, et j'eus rafle.

Comme je jouais avec des hérétiques, il était bien juste que je gagnasse.

Quand, d'un saint zèle possédés,
On nous vit jouer aux trois dés,
De Simon le bel héritage,
On rafla pour Cavalchini,
Pour Corsini, pour Négroni :
Stopani m'échut en partage,
Et mon dé se trouva béni.
Stopani du monde est le maître,
Mais il n'en jouira pas long-temps ;
Il a soixante et quatorze ans ;
C'est mourir pape et non pas l'être.

(1) Ce fut *Ganganelli* qui fut élu, et personne n'y songeait.

J'aime les clefs du paradis ;
Mais c'eſt peu de choſe à notre âge. 1769.
Un vieux pape eſt à mon avis
Fort au-deſſous d'un jeune page.

Dans la vieilleſſe on tolère la vie, et dans la jeuneſſe on en abuſe. Ainſi tout eſt vanité, à commencer par le pape, et à finir par moi.

J'ai eu douze accès de fièvre, je n'ai vu de médecin qu'une ſeule fois ; j'ai envoyé chercher le ſaint viatique, et je ſuis guéri. Je fais des papes et des miracles.

J'enverrai à Hornoy tout ce qui pourra amuſer mes chers Picards. Madame *Denis* doit avoir recommandé une petite affaire à M. d'*Hornoy* que j'embraſſe tendrement ainſi que ſon oncle le turc.

1769.

LETTRE CLXIV.

A M. DE RUHLIERES.

26 avril.

Je vous remercie, Monsieur, du plus grand plaisir que j'aye eu depuis long-temps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer sont tels que ceux que l'on faisait il y a cent ans, lorsque les *Boileau*, les *Molière*, les *la Fontaine* étaient au monde. J'ai osé, dans ma dernière maladie, écrire une lettre à *Nicolas Despréaux :* vous avez bien mieux fait, vous écrivez comme lui.

Le jeune bachelier qui répond à tout venant sur l'essence de DIEU ; *les prêtres irlandais qui viennent vivre à Paris d'argumens et de messes ; le plus grand des torts est d'avoir trop raison ; la justice qui se cache dans le ciel tandis que la vérité s'enfonce dans son puits*, &c. &c. sont des traits qui auraient embelli les meilleures épîtres de *Nicolas*.

Le portrait du sieur *Daube* (1) est parfait. Vous demandez à votre lecteur :

S'il connaît par hasard le contradicteur Daube,
Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube ;

(1) Ancien intendant de Soissons, grand contradicteur. Voyez l'article DISPUTE, *Dictionnaire philosophique*.

Et

Et que l'on daubera tant que vos vers heureux
Sans contradiction plairont à nos neveux. 1769.

Oui vraiment, je l'ai fort connu et reconnu ſous votre pinceau de *Téniers*.

Si vous vouliez, Monſieur, vous donner la peine, à vos heures de loiſir, de relimer quelques endroits de ce très-joli diſcours en vers, ce ſerait un des chefs-d'œuvre de notre langue.

LETTRE CLXV.

A M. DE MOULTOU, *à Genève.*

Le 22 juillet.

Mon cher philoſophe, notre zurichois (1) ira loin. Il marche à pas de géant dans la carrière de la raiſon et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit de l'arbre de la ſcience, dont les ſots ne veulent pas qu'on ſe nourriſſe, et il n'en mourra pas. Un temps viendra où ſa brochure ſera le catéchiſme des honnêtes gens. On dira à tout théologien :

Théologal inſupportable,
Quels dogmes nous annonces-tu ?

(1) M. de *Meiſter*, auteur du livre intitulé, *De l'origine des principes religieux.*

1769. Moins de dogme et plus de vertu,
Voilà le culte véritable.

Je vous embraſſe toujours en *Zaleucus*, en *Confucius*, en *Platon*, en *Marc-Aurèle*, et non en *Auguſtin*, en *Jérôme*, en *Athanaſe*.

LETTRE CLXVI.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL,

A Ferney, 18 ſeptembre.

MADAME,

Vous n'êtes plus madame *Gargantua*, et je ne m'appelle plus *Guillemet*; je n'ai reçu votre joli et vrai ſoulier qu'après avoir pris la liberté de vous envoyer ma ſoie; j'ignore ſi vous avez daigné agréer ce ridicule hommage, mais je ſais bien que mes jours ne ſeront pas filés d'or et de ſoie ſi vous perſiſtez à ſoupçonner que des choſes que j'abhorre ſoient de moi. Vous avez entendu quelquefois parler des tracaſſeries de cour, des petites calomnies qu'on y débite, des beaux tours qu'on y joue; ſoyez bien sûre que la république des lettres eſt préciſément dans ce goût. *Arlequin*

disait : *tutto l'mondo e fatto com' la nostra famiglia*, et *Arlequin* avait raison. Je ne vous fatiguerai pas des noirceurs qu'on m'a faites ; mais souvenez-vous de cet écrit dans lequel on insulta, l'année passée, le président *Hénault*, et une personne très-respectable que je ne nomme point, la même dont vous me parlez dans votre dernière lettre, la même à laquelle vous êtes si attachée, la même qui.... Le style de cet ouvrage était brillant et hardi ; on me fit l'honneur de me l'imputer, et bien des gens me l'attribuent encore ; un homme de condition l'avait lu dans la séance publique d'une académie, comme s'il en était l'auteur, il en reçut les complimens, et s'en vanta à moi dans sa lettre, et, pour comble, il a été avéré qu'il n'avait d'autre part à l'ouvrage que celle de l'avoir acheté, et qu'il était très-incapable de l'écrire. 1769.

Le tour qu'on me fait aujourd'hui est plus méchant ; mais comment croira-t-on que j'aye dit que le roi donna des pensions à tous les conseillers qui jugèrent *Damiens*, tandis qu'il est de notoriété publique qu'on n'en donna qu'aux deux rapporteurs ? Comment aurais-je pris M. de *Besigny* pour le président de *Nassigny* ? comment aurais-je dit qu'*on fit un procès à Damiens, et qu'on perpétra son supplice* ? tout cela est absurde, et aussi impertinent que

mal écrit. Un abbé *Desfontaines* fit autrefois une
1769. édition de la Henriade dans laquelle il inséra des vers contre l'académie pour m'empêcher d'en être. J'ai une édition de la Pucelle dans laquelle il y a des vers contre le roi et contre madame de *Pompadour*, et ce qu'il y a de pis, c'est que ces vers ne sont pas absolument mauvais. Messieurs les tracassiers de cour ont-ils jamais rien fait de plus noir? Voilà, Madame, ce qui m'a fait quitter la France: ai-je tort? Je suis très-honteux de vous entretenir de ces misères, il ne faut vous aborder que les mains pleines de fleurs.

J'ai vu un petit médecin dont vous avez fait la fortune et la réputation; je n'avais pas osé vous le recommander, je lui avais seulement conseillé d'implorer vos bontés, parce que sa requête était juste: vous avez fait pour lui plus qu'il n'espérait et plus qu'il ne demandait. Voilà comme vous êtes, Madame; la bienfesance est votre passion dominante; vous aurez des autels jusque dans le pays barbare que j'habite. *Dupuits* vous doit tout, et moi que ne vous dois-je point? vous m'avez fait connaître tout votre esprit et toute la bonté de votre caractère; vous m'avez réconcilié avec mon siècle dont j'avais fort mauvaise opinion.

Je reviens, Madame, à votre soulier: on

dit que quelque *Praxitèle* s'eſt mêlé des proportions de votre figure ; 1769.

Je n'en crois rien, et je demande
Aux connaiſſeurs que vous voyez :
Comment, avec ces petits pieds,
On peut avoir l'ame ſi grande ?

Daignez recevoir, Madame, avec votre bonté ordinaire, le profond reſpect de votre ancien typographe et de votre très-affligé et très-obéiſſant ſerviteur, &c.

LETTRE CLXVII.

A M. L'ABBÉ AUDRA, *à Toulouſe.*

Le 10 décembre.

Mon cher philoſophe, j'eſpère que *Cicéron la Croix* fera rendre une pleine juſtice au client qu'il protége. Je ſalue ſon éloquence ; la bonté de ſon cœur fait treſſaillir le mien. J'eſpère tout de vos bontés et des ſiennes. Je me flatte que le parlement ſaiſira cette occaſion de faire voir à l'Europe qu'il ſait conſoler l'innocence opprimée. M. *Shérer*, banquier de Lyon, doit avoir fait tenir quinze louis à *Sirven* pour l'aider à ſoutenir ſon procès.

—— Je lui ai donné l'adreſſe de M. *Chauliac*, pro-
1769. cureur. Je vous prie inſtamment de vouloir bien vous faire informer ſi cet argent a été remis à *Sirven*.

Il y a long-temps qu'on a envoyé un paquet pour vous, ſuivant vos ordres, à l'adreſſe que vous aviez donnée. L'état déplorable où je ſuis ne me permet pas de dicter de longues lettres; mais l'amitié n'y perd rien.

J'aurai l'honneur de répondre à mademoiſelle *Calliope de Vaudeuil*, dès que la fièvre qui me mine pourra être paſſée. Malgré ma fièvre, voici mon petit remercîment que je vous prie de lui communiquer.

A mademoiſelle de Vaudeuil.

La figure un peu décrépite
D'un vieux ſerviteur d'Apollon
Etait dans la barque à Caron,
Prête à traverſer le Cocyte;
Le maître du ſacré vallon
Dit à ſa muſe favorite:
Ecrivez à ce vieux barbon:
Elle écrivit; je reſſuſcite.

LETTRE CLXVIII. 1770.

A M. MARMONTEL.

27 avril.

Au ſujet près, mon cher ami, jamais les gens de lettres, dans aucun pays, n'ont imaginé rien de plus noble. Les douze apôtres n'ont pas eu ce courage. Les douze perſonnes, à qui cette étrange idée a paſſé par la tête, ſont dignes chacune de ce qu'elles veulent me donner.

Cet honneur eſt bien grand, tous l'ont ſu mériter.
Mais douze monumens et douze ſtatuaires !
Ce ſerait un peu trop d'affaires.
Ils ont dit : Choiſiſſons, pour nous repréſenter,
Celui qui d'entre nous donna les étrivières
Le plus fort et le plus long-temps
Aux Griſels, aux Frérons, aux cuiſtres, aux pédans ;
C'eſt notre prête-nom, c'eſt lui qui dans la troupe
Combattit en enfant perdu ;
C'eſt notre vieux ſoldat, au ſervice aſſidu :
Feſons ſon effigie avant qu'à notre inſçu
La friponne Atropos lui coupe
Le fil mal renoué dont on le tient pourvu ;

1770.

On croira, quand on l'aura vu,
Que de nous tous on voit le groupe.
D'ailleurs ſi nous l'aimons, certe il nous le rend bien.
Vîte, qu'on nous l'ébauche; allons, Pigal, dépêche;
Figure à ton plaiſir ce très-mauvais chrétien;
Mais en ſecret nous craignons bien
Qu'un bon chrétien ne t'en empêche.

Vous m'allez dire que ces petits verſiculets familiers ne valent rien; je le ſais tout comme vous: mais j'ai la poitrine attaquée, je n'en puis plus; et je vous conſeille de mettre l'inſcription: *A Voltaire mourant*, comme je le mande à M. d'*Alembert*.

LETTRE CLXIX. 1770.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 mai.

Je ſuis un ingrat, Madame, indigne de vous et de votre *grand'maman* (1). Je ne mérite pas de voir le jour, auſſi je ne le vois guère, car il tombe encore de la neige chez moi au cinq de mai.

Oui, j'ai tort ſi je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De ſa beauté, de ſon eſprit,
Et ſe moquant de l'eſclavage
De tous ceux qu'elle aſſujettit :
Cette image eſt trop révoltante ;
Je crois qu'on peut la définir :
Une adorable indifférente,
Feſant du bien pour ſon plaiſir.

Figurez-vous, Madame, que lorſque j'appelais votre *grand'maman* inconſtante, volage,

(1) Madame la ducheſſe de *Choiſeul*.

—— cruelle (2), elle me comblait tout douce-
1770. ment de bontés ; elle les a pouſſées non-ſeulement juſqu'à protéger mes horlogers, mais juſqu'à protéger auſſi mon ſculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'eſt que cette nouvelle faveur ; car s'il faut ſe livrer à la reconnaiſſance, il ne faut pas ſe livrer à la vanité. Je ne ſais ſi elle a dans le moment préſent beaucoup de temps à elle ; mais en avez-vous, Madame, vous qui, malgré votre état de recueillement, paſſez votre vie à courir ?

Je vous envoie l'article *Ame*, que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plaît pas. Votre *grand'maman* vous dira ſi elle veut ce que c'eſt que ſa jolie ame ; pour moi je n'ai jamais ſu comment cet être-là était fait, et vous verrez que je le ſais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer, je ſuis votre homme. Je n'écris qu'à vous, et point à votre *grand'maman*, car je ſuis honteux devant elle.

J'aurai pourtant, je crois, dans quelques jours, une grâce à lui demander, mais il me ſera impoſſible d'avoir cette hardieſſe après mes injuſtices : voici le fait.

Avant que les jéſuites fuſſent devenus

(2) Voyez la lettre à madame *du Deffant*, 25 avril 1770. *Correſpondance générale.*

gens du monde, ils avaient un établiſſement à ma porte pour convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentilshommes, ſept frères et deux ſœurs ; ſept étaient mineurs et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au ſervice du roi. Le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des jéſuites, le plus grand fripon que j'aye jamais connu, obtint une pancarte du conſeil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfans. Ils vinrent me trouver, je me fis leur *don Quichotte ;* ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaiſir d'attraper les jéſuites avant qu'ils fuſſent chaſſés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de ſatisfaction. 1770.

L'aîné des ſept frères a une grâce à demander, et il va même à Verſailles dans le temps des fêtes. Ce n'eſt point à M. l'abbé *Terray* qu'il demandera cette grâce, car il ne s'agit point d'argent, et M. l'abbé le jette par les fenêtres ; en un mot, je ne ſais ce que c'eſt que cette grâce, et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre *grand'maman.* Vous lui en parlerez ſi vous voulez, Madame ; mais pour moi, Dieu m'en garde, j'ai trop abuſé de ſes extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre *Dupuits.* Il faut

1770. que je m'aille cacher quand je penſe à tout cela. C'eſt à vous, Madame, que je dois tous ces agrémens qui ſe répandent ſur les derniers jours de ma vie; c'eſt vous qui m'avez préſenté à votre *grand'maman* que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler; c'eſt à vous que je dois ſon ſoulier et ſes lettres : elle m'a fait capucin, je lui dois tout. Puiſſiez-vous jouir long-temps des charmes de ſon amitié et de ſa converſation.

Quand il y aura quelques articles de belles-lettres moins ennuyeux que ceux de métaphyſique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit dans ce monde que d'attraper la fin de la journée ſans douleur et ſans ennui, et encore la choſe eſt-elle difficile. Je ſuis à vous, Madame, juſqu'à mon dernier ſouffle, avec le plus tendre reſpect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère *François.*

LETTRE CLXX. 1770.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 10 novembre.

VOTRE épître, mon cher confrère, eſt auſſi philoſophique qu'ingénieuſe, elle eſt ſurtout d'un bon ami : vous avez raiſon ſur tous les points, hors ſur ce qui me regarde.

Je ſais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raiſon, puiſqu'en effet on a des ſoldats de robe longue payés uniquement pour ſervir contre elle ; mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des aſiles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, ſon empire eſt aſſuré.

On peut long-temps chez notre eſpèce
Fermer la porte à la Raiſon ;
Mais dès qu'elle entre avec adreſſe,
Elle reſte dans la maiſon,
Et bientôt elle en eſt maîtreſſe.

Son ennemie perd de ſon crédit chaque jour, de Moſcou juſqu'à Cadix. Les moines

1770. ne gouvernent plus, quoiqu'un moine ſoit devenu pape. J'ai été très-fâché qu'on ait pouſſé trop loin la philoſophie. Ce maudit livre du *Syſtême de la Nature* eſt un péché contre nature. Je vous ſais bien bon gré de réprouver l'athéiſme et d'aimer ce vers :

Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.

Je ſuis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendreſſe de père pour celui-là.

Les ennemis des cauſes finales m'ont toujours paru plus hardis que raiſonnables. S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils diſent ſans héſiter que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le ſoleil ſoit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire (1). Je tâcherai de vous les faire parvenir au plutôt. Je les crois ſages ; mais ils n'en ſeront pas moins perſécutés.

Je ſuis tout glorieux du baiſer de madame *Saurin* ; elle eſt bien hardie à cent lieues : elle n'oſerait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été

(1) Les Queſtions ſur l'Encyclopédie, aujourd'hui le *Dictionnaire philoſophique*.

heureux pendant quinze jours ; j'ai eu M. d'*Alembert* et M. de *Condorcet* : ce ſont-là de vrais philoſophes, 1770.

Adieu, vous qui l'êtes ; conſervez-moi votre amitié.

LETTRE CLXXI.

A M. TABAREAU, *à Lyon.*

Avril.

Du Nil au Boſphore
L'ottoman frémit :
Son peuple l'adore,
La terre applaudit. 1771.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai pû faire de plus court pour votre protégé ; et le plus court en cas pareil (1) eſt toujours le moins mauvais.

Il eſt vrai que je perſiſte dans l'admiration et dans la reconnaiſſance que tout français doit avoir pour le roi, qui délivre tant de provinces de l'affreuſe néceſſité d'aller ſe ruiner en procès à Paris ; mais je ſuis indigné

(1) Vers deſtinés à mettre au bas d'un portrait de l'impératrice de Ruſſie, exécuté à Lyon ſur le métier, par les ſoins de M. de *la Salle*, fabricant.

1771. contre les libraires de Lyon, qui s'aviſent de mettre ſous le nom de *Genève*, des choſes dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Je m'étais bien douté que le grand conſeil deviendrait parlement, et que le roi ſerait le maître. M. le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaiſſance. Je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. *Vaſſelier* me donnez continuellement.

Je me ſouviens bien, Monſieur, qu'un eſpagnol, qui paſſa à Ferney, il y a quelques mois, me dit qu'il m'enverrait quelques livres eſpagnols aſſez curieux; il me les envoie par la voie de Marſeille, mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Eſpagne que Don Quichotte. Le négociant de Marſeille peut en toute ſureté de conſcience envoyer ces rogatons. Il doit ſavoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du ſaint-office : et je ſerais bien fâché de lire un ouvrage qui ne ſerait pas muni de ce ſceau reſpectable.

Votre bibliothécaire vous eſt bien tendrement attaché, et compte inceſſamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad.

LETTRE

LETTRE CLXXII.

1771.

A M. DE PEZAI.

AIDE maréchal des logis
Et de Cythère et du Parnaſſe,
Je vois que vous avez appris
Sous le grand général Horace,
Ce métier qu'avec tant de grâce
On vous voit faire dans Paris.
J'ai lu votre aimable Roſière :
Malheur au dur atrabilaire
Qui lui reproche un doux baiſer !
Quel mortel ne doit excuſer
Une perſonne ſi diſcrète ?
Un ſeul baiſer, un ſeul amant,
Chez les bergères d'à préſent
Eſt la vertu la plus parfaite.

Je vous remercie bien ſenſiblement, Monſieur, de votre paquet. Je ne ſais par quelle voie il m'eſt venu, mais il me rendra heureux pendant deux jours. Je ne remercie point M. *Dorat*, quoiqu'il m'ait rendu heureux auſſi ; mais ce n'eſt pas lui qui m'a gratifié de ſa *réponſe de Ninon* et de ſes odes.

Le vieux malade de Ferney vous eſt toujours très-attaché.

1771.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, le 19 juillet.

Oui, j'aime Pallas l'intrépide,
Qui fait tomber ſous ſon égide
Tout l'orgueil de ce vieux ſultan.
J'admire avec même juſtice
Cette Pallas légiſlatrice,
Qui de la Finlande au Cuban
Donne une loi moins tyrannique
Que certain code lévitique
Et le fatras de l'Alcoran.

Courage, braves Ruſſes, la victoire eſt toujours venue du Nord. Il faut que la raiſon en vienne; il faut que les beaux et malheureux climats, ſi long-temps ſoumis à l'inquiſition ou à l'équivalent, et peuplés de tant de fripons et d'imbécilles, ſoient éclairés par l'étoile du Nord, qui fait briller du haut du pôle arctique la tolérance univerſelle qu'on n'oſe pas même déſirer encore dans certains pays.

Savez-vous, monſieur le Comte, que, grâce à la ſtupidité d'un de nos velches, revêtu à Paris de l'éminente dignité de cenſeur des livres, l'inſtruction de ſa Majeſté impériale

n'a pas eu la permiſſion d'entrer en France ? N'imputez point cette barbarie à notre nation ; elle n'en eſt point coupable. Tous les gens qui penſent parmi nous, révèrent cette inſtruction admirable, et n'en voudraient jamais avoir d'autre. Notre chancelier n'a rien ſu de cette ſottiſe. Cela s'eſt faït uniquement par la bêtiſe des ſubalternes, et ayant le changement du miniſtère. Mais on eſt très-coupable d'avoir confié quelque eſpèce de juridiction ſur les belles-lettres à des gens qui ne devraient avoir que la ſurintendance des chardons. 1771.

Oui, je reçus en ſon temps la lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire ſur M. de *Tchogoglof*. Je ne ſais où il eſt ; et j'ai abandonné cette petite affaire pour laquelle on m'avait vivement ſollicité.

J'ai eu l'honneur de vous adreſſer un ingénieur-deſſinateur, garçon de mérite, qui peut être utile. Je vous ſouhaite, et je l'eſpère, une paix glorieuſe, digne de vos victoires. Si *Mouſtapha* n'a pu être chaſſé par les Ruſſes, il les reſpectera du moins, et votre voiſin le poëte-empereur chinois les reſpectera auſſi ; l'autre poëte-roi de Pruſſe ſera toujours leur bon ami, ſi les rois ſont amis. Je ne vous réponds point du troiſième, et je vous garde le ſecret.

Mes reſpects à madame la comteſſe.

1771. # LETTRE CLXXIV.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 25 novembre.

On me mande, Monseigneur, qu'un anglais, très-anglais, qui s'appelle M. *Muller*, homme d'esprit, pensant et parlant librement, a répandu dans Rome qu'à son retour il m'apporterait *les oreilles du grand inquisiteur* dans un papier de musique; et que le pape, en lui donnant audience, lui a dit : *Faites mes complimens à M. de Voltaire, et annoncez-lui que sa commission n'est pas faisable; le grand inquisiteur à présent n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet anglais chez moi, mais je puis assurer votre éminence que je n'ai demandé les oreilles de personne, pas même celles de *Fréron* et de *la Beaumelle.*

Supposé que M. *Muller* ou *Milles* ait tenu ce discours dans Rome, et que le pape lui ait fait cette réponse, voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuser; car, après tout, cette vie ne doit être qu'un amusement. Je vous amuse très-rarement par mes lettres, car je suis bien vieux, bien malade, et bien faible. Mes sentimens pour

vous ne tiennent point de cette faibleſſe ; ils ne reſſemblent point à mes vers. Agréez mon très-tendre reſpect, et conſervez vos bontés pour le vieillard de Ferney. 1771.

Le grand inquiſiteur, ſelon vous, très-ſaint-père,
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux :
Vous entendez très-bien, vous voyez encor mieux,
Et vous ſavez ſurtout bien parler et vous taire.
Je n'ai point ces talens, mais je leur applaudis.
Vivez long-temps heureux dans la paix de l'Egliſe,
Allez très-tard en paradis :
Je ne ſuis point preſſé que l'on vous canoniſe.
Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.
Vous êtes juſte et bon, que faut-il davantage ?
C'eſt bien aſſez, je crois, qu'on diſe : Il fut un ſage ;
Dira qui veut, il fut un ſaint.

1772. # LETTRE CLXXV.

A M. SAURIN.

A Ferney, 14 décembre.

Votre femme doit voir en vous
Le modèle des bons époux,
Le modèle des bons poëtes :
Si les enfans que vous lui faites,
De vos écrits ont la beauté,
Nul homme en sa postérité
Ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Je prends la liberté d'abord d'embrasser madame votre femme, pour qui vous avez fait cette jolie épître qui est à la tête de cette jolie Anglomanie : et puis je vous dirai que cette pièce est écrite d'un bout à l'autre comme il faut écrire, ce qui est très-rare ; qu'elle est étincelante de traits d'esprit que tant de gens cherchent, et qui sont chez vous si naturels.

Ensuite, je vous dirai que dès que l'hiver est venu, les neiges me tuent, et qu'il faut alors que je reste au coin de mon feu, sans quoi je viendrais causer au coin du vôtre. Je

ſuis toujours prêt l'été à faire un voyage à Paris, malgré l'abbé *Mabli* et *Fréron*. Mais depuis l'impertinence que j'ai eue de faire de grands établiſſemens dans un malheureux village au bout de la France, et de me ruiner à former une colonie d'artiſtes qui font entrer de l'argent dans le royaume, ſans que le miniſtère m'en ait la moindre obligation, la néceſſité où je me ſuis mis de veiller continuellement ſur ma colonie, ne me permet pas de m'abſenter l'été plus que l'hiver. J'ajoute à ces raiſons que j'ai bientôt quatre-vingts ans, que je ſuis très-malade, et qu'il ne faut pas, à cet âge, riſquer d'aller faire une ſcène à Paris, et d'y mourir ridiculement; car je ne voudrais mourir ni comme *Maupertuis* ni comme *Boindin*. 1772.

Inter utrumque tene medium, tutiſſimus ibis.

J'ai toujours ſur le cœur la belle tracaſſerie que m'a faite ce M. *le Roi*, ſur le livre de *l'Eſprit*. Vous ſavez que j'aimais l'auteur; vous ſavez que je fus le ſeul qui oſai m'élever contre ſes juges, et les traiter d'injuſtes et d'extravagans, comme ils le méritaient aſſurément. Mais vous ſavez auſſi que je n'approuvai point cet ouvrage que *Duclos* lui avait fait faire; et que, lorſque vous me demandâtes

—— ce que j'en penſais, je ne vous répondis
1772. rien.

Il y a des traits ingénieux dans ce livre; il y a des choſes lumineuſes, et ſouvent de l'imagination dans l'expreſſion; mais j'ai été révolté de ce qu'il dit ſur l'amitié. J'ai été indigné de voir *Marcel* cité dans un livre ſur l'Entendement humain, et d'y lire que la *le Couvreur* et *Ninon* ont eu autant d'eſprit qu'*Ariſtote* et *Solon*. Le ſyſtême que tous les hommes ſont nés avec les mêmes talens, eſt d'un ridicule extrême. Je n'ai pu ſouffrir un chapitre intitulé, *De la probité par rapport à l'univers*. J'ai vu avec chagrin une infinité de citations puériles ou fauſſes, et preſque partout une affectation qui m'a prodigieuſement déplu. Mais je ne conſidérai alors que ce qu'il y avait de bon dans ſon livre, et l'infame perſécution qu'on lui feſait. Je pris ſon parti hautement; et quand il a fallu depuis analyſer ſon livre, je l'ai critiqué très-doucement.

Vous avez l'eſprit trop juſte et trop éclairé pour ne pas ſentir que j'ai raiſon. S'il ſe pouvait, contre toute apparence, que j'euſſe le bonheur de vous voir encore, nous parlerions de tout cela en philoſophes, en aimant paſſionnément la mémoire de l'homme aimable dont nous voyons vous et moi les petites erreurs.

Adieu,

Adieu, mon cher philoſophe, mais philoſophe avec de l'eſprit et du génie, philoſophe avec de la ſenſibilité. Je vous aime véritablement pour le peu de temps que j'ai encore à ramper dans un coin de ce globule. 1772.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 décembre.

Quoi ! toujours la cruelle envie
Pourſuit ma réputation !
On dit qu'une nymphe jolie,
Dans ma dernière maladie,
M'a donné l'extrême-onction,
Et que j'emporte en l'autre vie
Ce peu de conſolation.
Voyez l'horrible calomnie !
Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
A votre jeuneſſe immortelle,
De faire encor de ſi beaux coups,
Et d'être entre les deux genoux
D'une coquine fraîche et belle.
Je ſens que je ſuis au tombeau ;
Cet état me fait de la peine :

1772. Mais il ne faut pas qu'un roſeau
Vive auſſi long-temps que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait, parce qu'il veut être inſtruit de ce que ſes ſujets, jeunes et vieux, font dans ſon empire. Je lui dirai donc, comme devant DIEU, que madame *Denis* feſant les honneurs d'un grand dîner, je mangeais dans ma chambre un plat de légumes, ainſi que vous en uſâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre préſence. Une belle demoiſelle de la compagnie, plus grande que madame *M**** de deux doigts, plus jeune, plus étoffée, plus rebondie, vint me conſoler. Les Génevois ſont malins, et les calviniſtes ſont bien aiſes de jeter le chat aux jambes des papiſtes; mais le fait eſt que cette auguſte demoiſelle me feſait trembler de tous mes membres, et que ſi je m'évanouis, c'était de crainte ou de reſpect.

Je vous jure que j'aurais plutôt fait la ſcène de *Sylla*, de *Pompée*, ou de *Céſar*, dont vous me parlez, que je n'aurais fait un couplet avec cette belle perſonne. Depuis que j'ai des lettres de capucin, je mets toutes les impoſtures aux pieds de mon crucifix, et je ne dis à perſonne: Ouvrez le loquet.

Au reſte, je préſume toujours que les princeſſes de la comédie ſont par-tout ſous vos

lois, ainſi que dans leurs lits ; et que vous êtes toujours le maître des autres à table, au lit et à la guerre, comme je crois que vous l'êtes auſſi au ſpectacle. J'ai rapetaſſé la Sophonisbe ; j'aurai l'honneur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un pour vous, l'autre pour la comédie. Je ne ſuis pas bien sûr que vos ports ſoient francs de Lyon à Paris ; je ſais ſeulement qu'ils ſont exorbitans. Je vous demande vos ordres pour ſavoir ſi je dois faire partir ce paquet ſous votre nom, ou ſous celui de M. le duc d'*Aiguillon*. Je ſuis bien ſenſible à toutes les peines que mon héros daigne prendre d'écarter les ſifflets préparés pour les Lois de Minos. 1772.

A l'égard de *Sylla*, cette entrepriſe était aiſée pour le R. P. de *la Rue* ; elle eſt fort difficile pour moi. Je vous avoue que je baiſſe beaucoup, quoi qu'en diſent mes panégyriſtes et ceux de la belle demoiſelle qu'on ſuppoſe avoir eu tant de bontés pour moi.

Il me ſemble que le goût de ma chère nation eſt un peu changé ; et ſi vous me permettez de vous le dire, je crois qu'elle n'eſt pas plus digne d'entendre *Sylla*, *Pompée* et *Céſar*, que je ne ſuis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venait quelque idée heureuſe, je l'emploîrais bien vîte pour vous faire ma cour ; mais les idées viennent comme

—— elles veulent. Ma plus chère idée ſerait de
1772. ne pas mourir ſans avoir la conſolation de vous revoir encore. Je ne ſuis le maître ni de chaſſer cette idée ni de l'exécuter. Je ſuis bien sûr ſeulement que ma deſtinée eſt de vous être attaché juſqu'à la mort avec le plus tendre reſpect.

Le vieux malade de Ferney, à qui l'on fait trop d'honneur.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT,

Qui demandait une inſcription pour des écoles de chirurgie.

A Ferney, 28 avril,

—— Il y a près de trois mois, Monſieur, que
1773. mon triſte état ne m'a permis que d'écrire deux ou trois lettres à Paris, et c'était pour des affaires preſſantes.

Quarante-huit caractères font vingt-quatre ſyllabes, à deux lettres par ſyllabe; et douze ſyllabes forment un vers alexandrin; en ce cas il faut deux vers, mais il y a néceſſaire-

ment des ſyllabes qui ont trois ou quatre lettres; ainſi la choſe devient impoſſible. 1773.

Pour exprimer une penſée bonne ou mauvaiſe, il faut deux vers ou quatre; c'eſt ce qui rend notre langue très-peu ſuſceptible du ſtyle lapidaire qui demande une extrême préciſion : nos articles, nos verbes auxiliaires, joints à la gêne de nos rimes, font un effet ſouvent ridicule dans les inſcriptions. Un vers latin dit plus que quatre vers français; j'oſerais propoſer celui-ci en attendant qu'on en faſſe un meilleur.

Arte manus regitur, genius prælucet utrique.

L'art conduit la main, le génie les éclaire tous deux. Voilà toute la chirurgie exprimée en peu de mots.

Si on voulait abſolument une inſcription en français, on pourrait mettre :

D'où partent ces ſoins bienfeſans ?
Ils ſont d'un monarque et d'un père :
Il veille ſur tous ſes enfans,
Il les ſoulage et les éclaire.

Mais voilà quatre-vingt-une lettres au lieu de quarante-huit. Il faudrait donc rendre les caractères de moitié plus petits, et alors

1773. l'inſcription ſerait peut-être inliſible. Je trouverais cette inſcription françaiſe aſſez paſſable ; mais vous voyez que c'eſt une rude tâche de faire des vers à tant le pied, à tant le pouce.

Le pauvre malade vous eſt très-tendrement et très-inutilement attaché, à vous et à madame *Dix-neuf ans*.

LETTRE CLXXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE DU BARRI.

20 juin.

MADAME,

MONSIEUR de *la Borde* m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embraſſer des deux côtés de votre part.

Quoi, deux baiſers ſur la fin de ma vie !
Quel paſſe-port vous daignez m'envoyer !
Deux ! c'eſt trop d'un, adorable Egérie ;
Je ſerais mort de plaiſir au premier.

Il m'a montré votre portrait ; ne vous fâchez pas, Madame, ſi j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baiſers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux. 1773.
C'eſt aux mortels d'adorer votre image ;
L'original était fait pour les Dieux.

J'ai entendu pluſieurs morceaux de la Pandore de M. de *la Borde* ; ils m'ont paru bien dignes de votre protection. La faveur donnée aux véritables beaux-arts, eſt la ſeule choſe qui puiſſe augmenter l'éclat dont vous brillez.

Daignez agréer, Madame, le profond reſpect d'un vieux ſolitaire, dont le cœur n'a preſque plus d'autre ſentiment que celui de la reconnaiſſance.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 15 octobre.

L'AMOUR, Epicure, Apollon,
Ont dicté vos vers que j'adore.
Mes yeux ont vu mourir Ninon ;
Mais Chapelle reſpire encore.

Je ne reviens point, Monſieur, de ma ſurpriſe que *Chapelle* ait perfectionné ſon ſtyle

1773. à Pétersbourg. Quelques français me demandent pourquoi je prends le parti des Russes contre les Turcs? Je leur réponds que quand les Turcs auront une impératrice comme *Catherine II*, et qu'il y aura à la Porte ottomane des chambellans comme M. le comte de *Schouvalof*, alors je me ferai turc; mais je ne puis être que grec tant que vous ferez des vers comme *Théocrite*. Il y a même dans votre épître une philosophie qu'on ne trouve ni dans *Théocrite* ni dans aucun des anciens poëtes grecs.

Profitez de votre printemps;
Chantez, baisez votre bergère;
Faites des vers et des enfans.
Ma triste muse octogénaire,
Qui cède aux outrages du temps,
Doit vous admirer et se taire.

LETTRE CLXXX. 1774.

A M. DE RUHLIERES.

8 auguſte.

Je vous remercie, Monſieur, de tout mon cœur. Placé entre votre *Germanicus* et votre *Mécène* vous ne dédaignez pas même un vieux allobroge qui ne ſe voit depuis plus de vingt ans qu'entre *Zuingle* et *Calvin*, et dont la mémoire n'eſt guère à Paris qu'entre *Fréron* et l'abbé *Sabotier*. Cependant j'aime toujours les bons vers paſſionnément, comme ſi j'étais français, comme ſi je ſoupais quelquefois entre vous et M. de *Champfort*. Vous m'avez deux fois traité ſelon mon goût ; la première, quand mon ami *Thiriot* m'envoya

Avez-vous par haſard connu feu monſieur Daube
Qu'une ardeur de diſpute éveillait avant l'aube ?

La ſeconde, quand vous m'avez gratifié vous-même de votre épître ſur le grand art de ſavoir ſe paſſer de fortune.

Vous avez rendu reſpectables
Les bons vers et la pauvreté ;
L'ignorance et la vanité
Oſaient les croire mépriſables.

1774. Vous direz à préſent comme *Horace* :

Pauperies immunda domûs procul abſit. Ego utrum
Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Votre épître eſt comme elle doit être, et la ſatire ſur la diſpute était comme elle devait être. L'une était à la *Boileau*, l'autre à la *Chaulieu*.

Il me ſemble qu'il ſe forme enfin un ſiècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût ſubſiſtera en France. Je m'y intéreſſe comme ſi j'étais encore de ce monde. Je reſſemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne ſavais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philoſophe ſi plaiſant. J'ai ſon grand et gros livre, et j'ai pris ſon parti hardiment contre madame la princeſſe *Sharkof* ou *Sarrefok*, car je ne prononce pas les noms ruſſes ſi bien que vous. Cette dame eſt pour le moins auſſi plaiſante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney eſt pénétré pour vous de l'eſtime la plus vraie. Mais puiſque vous dites que vous êtes avec reſpect mon très-humble ſerviteur, pardieu, je ſuis le vôtre avec plus de reſpect encore.

LETTRE CLXXXI.

1774.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 2 décembre.

VOUS me donnez, Madame, une rude commiſſion. Tout le monde fait aiſément des noëls malins, parce que tout le monde les aime ; mais on n'a jamais fait de noëls galans à la louange de perſonne, pas même à celle de la Sainte-Famille, dont tous les chrétiens ſont convenus de ſe moquer à la fin de décembre. Cependant, pour ſatisfaire à votre étrange empreſſement, j'ai invoqué l'ombre de l'abbé *Pellegrin ;* tenez, voilà des couplets qu'elle vous envoie. Elle vous recommande de taire l'auteur, non pas, hélas ! *par les yeux de votre tête*, mais par toute l'amitié, par le tendre attachement que le vieux *Pellegrin* a pour vous.

Noëls pour un ſouper.

JESU dans ſa cabane
Voyant venir Choiſeul,
Malgré le bœuf et l'âne,
Lui feſant grand accueil,

1774.

Dit : Je fais avec toi
Un pacte de famille ;
Tu fais garder ta foi,
Et moi
Je ne quitterai pas
Tes pas,
Pour chercher une fille.

Quand madame sa femme
Vint baiser le bambin,
Marie au fond de l'ame
Eut un peu de chagrin ;
Cette bonne lui dit :
J'ai quelque jalousie.
Lorsque le Saint-Esprit
Me prit,
Vous n'étiez donc pas là,
Là, là ;
Il vous aurait choisie.

L'enfant dans l'écurie,
D'un œil peu satisfait
Voyait Marthe et Marie,
Et sainte Elisabeth,
Et ses parens sans nom,
Et Joseph le beau-père ;
Mais en voyant Grammont,
Poupon,

Tu criais : Celle-là,
Papa,
Eſt ma ſœur ou ma mère. 1774.

Quand on aura chanté ces trois plats couplets, on pourra chanter en chœur celui-ci qui n'eſt pas moins plat :

Laiſſez paître vos bêtes,
Vous, Meſſieurs, qui ne l'êtes pas ;
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.
Votre château
Eſt grand et beau,
Mais à Paris
Toujours chéris,
Faut-il ailleurs
Gagner des cœurs ?
Laiſſez paître vos bêtes,
Vous, Meſſieurs, qui ne l'êtes pas, &c.

1774. # LETTRE CLXXXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 décembre.

L'OMBRE de l'abbé *Pellegrin* m'eſt encore apparue cette nuit, et m'a donné les deux couplets ſuivans, ſur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

TROIS rois dans la cuiſine
Vinrent de l'orient ;
Une étoile divine
Marchait toujours devant.
Cette étoile nouvelle
Les fit très-mal loger ;
Joſeph et ſa pucelle
N'avaient rien à manger.

Hélas, mes pauvres ſires,
Pourquoi voyagez-vous ?
Reſtez dans vos empires,
Ou ſoupez avec nous.
Si la cour vous ennuie,
Voyez-nous quelquefois ;
La bonne compagnie
Doit toujours plaire aux rois.

Mon cher abbé, lui ai-je dit, je reconnais bien, à votre ſtyle, l'auteur de ces fameux noëls : 1774.

Liſez la loi et les prophètes,
Profitez de ce qu'ils ont dit.
Quand on a perdu Jéſus-Chriſt,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Mais après tout, vos couplets pour le ſouper de Saint-Joſeph peuvent paſſer, parce que la bonne compagnie dont vous me parlez, et que vous ne connaiſſez guère, eſt indulgente. S'il y a quelque alluſion dans les couplets de vos noëls, cette alluſion ne peut être qu'agréable pour les intéreſſés, et ne peut choquer perſonne, pas même la ſainte Vierge et ſon mari, qui ne ſe ſont jamais piqués d'avoir à Bethléem le cuiſinier du préſident *Hénault*. Mais ſurtout ne montrez pas vos noëls à l'ingénieux *Fréron*, qui a les petites entrées chez madame la marquiſe *du Deffant*, et qui ne manquerait pas de dire beaucoup de mal de ſon cuiſinier et de ſon feſeur de noëls, quoiqu'il ne ſe connaiſſe ni en bonne chère ni en bons vers.

1774. # LETTRE CLXXXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 décembre.

Noëls ſur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

Il devait venir boire
Un jour à Saint-Joſeph,
Mais au bord de la Loire,
Il prit ſa route en bref :

Tous les cœurs le ſuivirent,
Car il les avait tous ;
En ſoupirant ils dirent :
Nous partons avec vous.

On pleurait en ſilence,
Quand femme et ſœur partit ;
Plus de chant, plus de danſe,
Et ſurtout plus d'eſprit :

Les voilà qui reviennent,
Tout change en un moment,
Que tous nos maux obtiennent
Un pareil changement.

Air :

Air : *Joſeph eſt bien marié.* 1774.

RIONS tous en ce ſéjour,
On ne rit guère à la cour.
Goûtons le bon temps ſi rare
Que cette cour nous prépare :
On dit qu'il revient ce temps
Où tous les cœurs ſont contens.

Aurore des jours heureux,
Répandez de nouveaux feux.
Le bonheur qui nous enchante
Se flétrit s'il ne s'augmente.
Il faut toujours ajouter
Aux biens qu'on a pu goûter.

On pourrait chanter enſuite :

Laiſſez paître vos bêtes,
Vous, Meſſieurs, qui ne l'êtes pas.
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.
Votre château, &c.

Quand on commande un pet-en-l'air à ſa couturière, on lui dit bien intelligiblement comment on veut qu'il ſoit fait. Il fallait dire qu'on ne voulait dans des noëls ni crèche,

—— ni *Jéſu*, ni *Marie*, quoique tout cela ſoit
1774. eſſentiel. On doit ſavoir qu'en chanſons, hors de l'Egliſe point de ſalut. Perſonne ne pouvait deviner ce qu'on demandait. Les femmes ſont deſpotiques, mais elles devraient au moins expliquer leurs volontés. Ces couplets-ci ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. Cela reſſemble à une fête de Vaux, mais cela eſt aſſez bon pour un piano-forté, qui eſt un inſtrument de chaudronnier en comparaiſon du clavecin. Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que tous les ſujets ſoient propres pour ces petits airs, ni qu'on puiſſe deviner à cent lieues l'apropos du moment, ſurtout quand on a ſur les bras l'affaire la plus cruelle, auprès de laquelle toutes les tracaſſeries de cour ſont des roſes.

LETTRE CLXXXIV.

1775.

A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

A Ferney, 27 mars.

MONSIEUR,

Un vieillard de quatre-vingt-un ans, accablé de maladies cruelles, a ſenti quelques adouciſſemens à ſes maux, en recevant la lettre charmante en proſe et en vers, dont vous l'avez honoré, dans une langue qui n'eſt point la vôtre, et dans laquelle vous écrivez mieux que tous les jeunes gens de notre cour. Je viendrais vous en remercier à Genève, ſi mes ſouffrances me le permettaient, et ſi elles ne me privaient pas de toute ſociété.

J'ai dit tout bas, en liſant vos vers :

Dans des climats glacés Ovide vit un jour
Une fille du tendre Orphée ;
D'un beau feu leur ame échauffée
Fit des chanſons, des vers, et ſurtout fit l'amour.
Les Dieux bénirent leur tendreſſe,
Il en naquit un fils orné de leurs talens ;
Vous en êtes iſſu ; connaiſſez vos parens
Et tous vos titres de nobleſſe.

Agréez, monſieur le Prince, le reſpect du vieillard de Ferney.

1775. # LETTRE CLXXXV.

A MADAME

DE SAINT-JULIEN.

8 décembre.

NOTRE protectrice ſait ſans doute qu'il n'eſt plus queſtion de ce mémoire que l'abbé *Morellet* devait lui communiquer. L'affaire eſt faite; l'édit eſt entre les mains de nos chétifs états. Nous nous aſſemblons le 11 du mois pour accepter la bulle *Unigenitus* purement et ſimplement, et même en remerciant.

Il eſt vrai, Madame, que je demande une petite explication, et cette explication eſt une aumône de cinq mille livres; ſomme exceſſivement petite, par laquelle je propoſe aux ſoixante publicains, maîtres du royaume, de racheter leurs péchés. Je fais les derniers efforts auprès de M. *Turgot* pour obtenir de lui cette bonne œuvre. Mais ſoit qu'il ſe rende, ſoit qu'il perſiſte dans l'impénitence finale, je ferai le diable à quatre dans nos états, pour faire accepter ſa pancarte, même par le clergé.

Je profite des bontés de M. le marquis de la *Tour-du-Pin*, que vous m'avez procurées.

Je lui demande un ordre pour me chauffer, quoique les fermiers généraux nous réduisent à n'avoir pas de quoi acheter du bois. 1775.

Je me suis avisé de faire l'épitaphe de l'abbé de *Voisenon* :

Ici gît, ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme un cadet de la famille.

Il ne faut pas prendre cela tout-à-fait au pied de la lettre. Il est bien vrai que l'abbé de *Voisenon* frétille : mais je ne veux point l'aller voir sitôt. Je veux vivre encore pour vous dire combien je suis sensible à vos bontés, combien j'adore votre caractère, votre esprit lumineux et votre personne. Vous parlez d'affaire comme un vieux conseiller d'Etat; vous êtes active à rendre mille bons offices, comme si vous n'aviez rien à faire ; vous jugez tous les ouvrages mieux que si vous étiez de l'académie. Je me flatte bien que monsieur votre frère et vous, vous gagnerez votre procès. La chicane qu'on vous fait me paraît absurde, et ce n'est pas-là le cas où les choses absurdes réussissent.

1775. Adieu, Madame, je ne sors point du coin de mon feu, tandis que vous tuez des perdrix en plein air. Je ne sortirai que pour la bulle de M. *Turgot*, et je ne respirerai que pour vous être attaché avec le plus tendre respect.

LETTRE CLXXXVI.

A Mr L'ABBÉ DE LA CHAU.

21 mars.

MONSIEUR,

1776. Après avoir lu votre Vénus, j'ai dit entre mes dents :

Intermissa, Venus, diù
Tandem bella moves; incipe, dulcium
Mater grata cupidinum,
Circà centum hiemes flectere mollibus,
Heu, durum imperiis!

Je vous rends mille actions de grâces, Monsieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre dissertation. Votre *accessit*, selon moi, signifie *accessit ad Deæ templum.*

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'est-à-dire, contre la décence établie chez une nation. Le *phallus*

et le *kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je sais bien que par-tout, les fêtes, les processions nocturnes dégénérèrent en parties de plaisir. On voit dans *Plaute* un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration des mystères, à la fille de son ami, comme chez vous on fait l'amour à la messe et à vêpres. Mais, dans l'origine, les fêtes n'étaient que sacrées : les prêtresses de *Bacchus* fesaient vœu de chasteté. Si les jeunes filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de *Vénus*, dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leur corps aux maris qu'elles allaient prendre. 1776.

Il est ridicule que de prétendus savans aient regardé des b..... tolérés, comme des lois religieuses, et qu'ils n'aient plus su distinguer les filles de l'opéra de Babylone, d'avec les femmes et les filles des satrapes.

Votre ouvrage, Monsieur, est utile et agréable. Je vous sais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre *Vénus* émergente est admirable ; et pour votre *callipige* :

En voyant cette belle estampe,
Tout lecteur est bien convaincu,
Lorsque Vénus montre son cu
Que ce n'est pas un cu de lampe.

1776. Vos recherches à l'occaſion du temple d'*Ericine* ſont auſſi intéreſſantes que ſavantes. Enfin, je vous crois interprète de la déeſſe autant que de M. le duc d'*Orléans*.

Agréez, Monſieur, les ſincères remercîmens, la reſpectueuſe eſtime, et la reconnaiſſance d'un vieillard très-indigne de votre beau préſent, mais qui en ſent tout le prix.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

J'ETAIS dans un bien triſte état, Monſeigneur, lorſque j'ai reçu vos deux jeunes gentilshommes ſuédois; mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous.

Ils diſent que votre éminence,
Au pays des proceſſions,
Fait à toutes les nations
Aimer et reſpecter la France.
Ils diſent que votre entretien,
Cher aux beaux eſprits comme aux belles,
Enchante le Norvégien
Et le voiſin des Dardanelles,
Tout autant que l'italien:

Comme,

Comme, en ſa première harangue,
Le chef du collége chrétien
Plaiſait à chacun dans ſa langue. 1776.

Voilà comme vous étiez à Paris, et en Languedoc, et par-tout. Vous n'avez point changé au milieu de tous les changemens qui ſont arrivés en France. Je ſuis extaſié en mon particulier des bontés que vous conſervez pour moi; elles me conſolent et m'encouragent *per leſtreme giornate di mia vita*, comme dit *Pétrarque*, l'un de vos prédéceſſeurs en talens et en grâces. Hélas! vous êtes aujourd'hui le ſeul *Pétrarque* qui ſoit à Rome. Nous avons du moins des opéra-comiques, et même encore de la gaieté; mais on prétend qu'il n'y a plus, dans la patrie de *Cicéron* et d'*Horace*, que des cérémonies. Je me trouve, depuis plus de vingt ans, à moitié chemin de Rome et de Paris, ſans avoir ſuccombé à la tentation de voir l'une ou l'autre. Si, à mon âge, je pouvais avoir une paſſion, ce ſerait de pouvoir vous faire ma cour dans votre gloire; mais

Vejanius armis
Herculis ad poſtem fixis latet abditus agro.

Il vient un temps où il ne faut plus ſe montrer. Il me reſte encore le goût et le

sentiment ; mais qu'eſt-ce que cela ? Et com-
1776. ment s'aller mêler dans un beau concert quand on ne peut plus chanter ſa partie ?

Les bontés que votre éminence me témoigne, font ma conſolation et mes regrets. Daignez conſerver ces bontés pour un cœur auſſi ſenſible que celui du vieux malade de Ferney, qui vous ſera attaché avec le reſpect le plus tendre juſqu'à ce qu'il ceſſe d'exiſter.

LETTRE CLXXXVIII.

A MADAME

LA PRINCESSE D'HENIN.

MADAME,

MADAME de *Saint-Julien* m'a fait l'honneur de me mander que ſi je diſputais *le Kain* à la reine, je devais demander votre protection. J'ai couru ſur le champ au temple des Grâces, pour me jeter à vos pieds. Une de vos compagnes m'a dit :

Imite-nous, tu feras bien.
A cette reine ſi chérie
Nous ne diſputons jamais rien,
Et nous l'avons toujours ſervie.

Madame, me voilà juſtement comme les Grâces, je ne diſpute rien à ſa Majeſté; mais malheureuſement je ne puis rien faire dans mon métier qui ſoit digne de ſes regards ni des vôtres. Je vous prie ſeulement de pardonner à un vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui vous importune pour vous dire que s'il avait la force de venir crier, vive la reine, de vous faire ſa cour, de vous voir, et de vous entendre avant de mourir, il mourrait heureux. 1776.

Je ſuis en attendant, avec un profond reſpect, Madame, votre, &c.

LETTRE CLXXXIX.

A M. AUDIBERT, *à Marſeille.*

Mars.

Envoyer de beaux vers et de l'argent comptant,
Ce n'eſt pas au Parnaſſe une choſe ordinaire. 1777.
Vous penſez bien ſolidement,
Et vous poſſédez l'art de plaire.
C'eſt l'*utile dulci* que dans Rome autrefois
Enſeignait le galant Horace,
Et dont vous donnez, avec grâce,
Des leçons chez les Marſeillois.

1777. Je vous remercie tendrement, mon cher confrère : j'aurais bien voulu paſſer mon hiver entre vous et M. *Guys*.

J'ai abuſé plus d'une fois de vos bontés, Monſieur ; je les implore aujourd'hui en faveur de ma nièce, qui eſt toujours, ou qui ſe croit toujours malade de la poitrine. Elle s'imagine que des branches de palmier d'Afrique, chargées de quelques dattes nouvelles, pourraient lui faire du bien. Je ne crois pas qu'un fruit d'Afrique rende la ſanté en Suiſſe ; mais je vous demande cette grâce pour ma pauvre nièce qui penſe que Maroc lui fera plus de bien que la nouvelle ville de Verſoy.

On vous aura ſans doute mandé, Monſieur, que cette ville de Verſoy, ſi long-temps abandonnée, ſe conſtruit à la fin. Ferney lui a donné tant d'émulation qu'elle s'élève à nos dépens, et même un peu, dit-on, à ceux de Berne, qui commence à en être effarouchée. On bâtit les portes de la ville avec les pierres qui étaient déjà taillées pour achever le port.

Eruit, ædificat, mutat quadrata rotundis,
Inſanire putes.

LETTRE CXC.

1777.

A M. LE MARQUIS DE CUBIERES,

Ecuyer du roi, &c., en réponse à une lettre en vers.

A Ferney, le 5 octobre.

UN beau siècle commence, et vous me l'annoncez.
Un jeune Titus le fait naître,
Et c'est vous qui l'embellissez :
L'écuyer est digne du maître.
Pégase ayant su qu'aujourd'hui
Vous commandez dans l'écurie,
Vient s'offrir à vous, et vous prie
De vous servir souvent de lui ;
Il aime votre grâce et votre humeur légère ;
Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas ;
Sous vous il vole, il sait nous plaire,
Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monsieur, que vous avez ressaisi votre droit d'aînesse, et que vous faites d'aussi jolis vers que monsieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous remercier à mon âge qu'en mauvaise prose rimée, et c'est à moi qu'il faudra dire : *Solve senescentem*, &c.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

Le vieux malade de Ferney.

1778. **LETTRE CXCI et dernière.**

A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,

Qui avait envoyé à l'auteur, des couplets de la meſure des ſuivans.

A Paris, le 16 mai.

L'ATTAIGNANT chanta les belles ;
Il trouva peu de cruelles,
Car il ſut plaire comme elles :
Aujourd'hui plus généreux,
Il fait des chanſons nouvelles
Pour un vieillard malheureux.

Je ſupporte avec conſtance
Ma longue et triſte ſouffrance,
Sans l'erreur de l'eſpérance :
Mais vos vers m'ont conſolé ;
C'eſt la ſeule jouiſſance
De mon eſprit accablé.

Je ne peux aller plus loin, Monſieur : M. *Tronchin*, témoin du triſte état où je ſuis, trouverait trop étrange que je répondiſſe en mauvais vers à vos charmans couplets. L'eſprit d'ailleurs ſe reſſent trop des tourmens du corps, mais le cœur du vieux *Voltaire* eſt plein de vos bontés.

Fin des Lettres en vers et en proſe.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. Page 23

LETTRE II. 337

ADHEMAR, (M. le marquis d') *grand-maître de la maiſon de madame la margrave de Bareith.* 276

ALBERGATI CAPACELLI, (M. le marquis) *ſénateur de Bologne.* 304

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 227

LETTRE II. 292

AMMAN, (M.) *ſecrétaire de M. l'ambaſſadeur de Naples à Paris.* 223

ANTREMONT. (Madame la marquiſe d') 360

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d') 323

ARGENSON. (M. le marquis d')
LETTRE I. 213
LETTRE II. 217

ARGENTAL. (M. le comte d')
LETTRE I. 129
LETTRE II. 191
LETTRE III. 249
LETTRE IV. 326
LETTRE V. 331

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d') 185

ARGET, (M. d') *ſecrétaire de S. M. le roi de Pruſſe.* 240

ARNAUD. (M. d') 246

ATTAIGNANT. (M. l'abbé de l') 438

AUDIBERT. (M.) 435

AUDRA. (M. l'abbé) 389

B.

BARRI. (Madame la comteſſe du) 414

BEAUMONT. (Madame Elie de) 336

BELLOI. (M. de) 356

BELOSELSKI. (M. le prince de) 427

BERGER. (M.)

LETTRE I. 114

LETTRE II. 117

BERNARD. (M.) 178

BERNIS. (M. le cardinal de)

LETTRE I. 404

LETTRE II. 432

BOCAGE. (Madame du)

LETTRE I. 282

LETTRE II. 287

LETTRE III. 293

BOUFFLERS. (M. le chevalier de) 362

BOUILLON. (M. le duc de) 315

BOURET, (M.) *fermier général.* 366

BRANCAS. (M. le duc de) 17

BRETEUIL. (M. l'abbé de) 97

BUSSI, (M. l'abbé de) *depuis évêque de Luçon.* 3

C.

CHAMPBONIN. (Madame de)
LETTRE I. 120
LETTRE II. 122

CHARLES-THEODORE. (S. A. Electorale le prince Palatin)
LETTRE I. 309
LETTRE II. 311

CHAU. (M. l'abbé de la) 431

CHAULIEU. (M. l'abbé de) 13

CHAUVELIN, (M. le marquis de) *ambaſſadeur à Turin.*
LETTRE I. 296
LETTRE II. 298
LETTRE III. 320

CHENEVIERES. (M. de)
LETTRE I. 279
LETTRE II. 303

CHOISEUL. (Madame la ducheſſe de) 386

CHRISTIAN VII, (roi de Danemarck.) 351

CIDEVILLE, (M. de) *conseiller au parlement de Rouen.*

LETTRE I. 39
LETTRE II. 43
LETTRE III. 52
LETTRE IV. 57
LETTRE V. 61
LETTRE VI. 73
LETTRE VII. 81
LETTRE VIII. 89
LETTRE IX. 94
LETTRE X. 101
LETTRE XI. 107
LETTRE XII. 131
LETTRE XIII. 150
LETTRE XIV. 171
LETTRE XV. 187
LETTRE XVI. 194
LETTRE XVII. 198
LETTRE XVIII. 201
LETTRE XIX. 218
LETTRE XX. 234
LETTRE XXI. 238

LETTRE XXII. 261
LETTRE XXIII. 267
LETTRE XXIV. 269
LETTRE XXV. 284

CLAIRON. (Mademoiſelle) 306

CONDAMINE. (M. de la)
LETTRE I. 257
LETTRE II. 259

CUBIERES. (M. le marquis de) 437

D.

DAMILAVILLE. (M.)
LETTRE I. 313
LETTRE II. 353

DEFFANT. (Madame la marquiſe du)
LETTRE I. 104
LETTRE II. 289
LETTRE III. 333
LETTRE IV. 375
LETTRE V. 393
LETTRE VI. 419

LETTRE VII. 422
LETTRE VIII. 424

DENIS. (Madame) 256

DESMAHIS et de MARGENCI. (MM.) 280

DESTOUCHES. (M.) 242

DUBOIS. (M. le cardinal) 37

DUPUITS. (M.) 370

F.

FAUGERES, (Dom) *abbé de Senones.* 283

FAYE. (M. de la) 26

FEL. (Mademoiſelle) 305

FLORIAN. (M. le marquis de) 301

FLORIAN, (Madame la marquiſe de) *nièce de l'auteur.* 381

FONTENELLE. (M. de) 33

FORMONT. (M. de)
LETTRE I. 44

LETTRE II. 46
LETTRE III. 50
LETTRE IV. 70
LETTRE V. 91
LETTRE VI. 123
LETTRE VII. 135
LETTRE VIII. 161
LETTRE IX. 174
LETTRE X. 184

G.

GENONVILLE. (M. de) 31

H.

HELVETIUS. (M.) 172
HENAULT. (M. le préſident)
LETTRE I. 214
LETTRE II. 219
LETTRE III. 235
LETTRE IV. 329
HENIN. (Madame la princeſſe d') 434

I.

ISSARTS, (M. le marquis des) *ambaſſadeur de France à Dreſde.*
LETTRE I. 230
LETTRE II. 244

K.

KEISERLING. (M. le baron de)
LETTRE I. 155
LETTRE II. 160
LETTRE III. 205

L.

LUBERT. (Mademoiſelle de) 54

M.

MAINE. (Madame la ducheſſe du) 40
MAIRAN. (M. de) 184
MARIN. (M.) 365

MARMONTEL. (M.)
LETTRE I. 340
LETTRE II. 391

MAUPERTUIS. (M. de)
LETTRE I. 139
LETTRE II. 165

MIMEURE. (Madame la marquiſe de) 21

MONCRIF. (M. de)
LETTRE I. 48
LETTRE II. 65
LETTRE III. 66

MOULTOU. (M.) 385

MOUSSINOT. (M. l'abbé) 179

N.

NEUVILLE. (Madame la comteſſe de la)
LETTRE I. 80
LETTRE II. 100

P.

PEZAI. (M. de) 401

PODEVILS, (M. le comte de) *envoyé de Pruſſe.* 208

POMMEREUL. (Madame de) 374

POMPADOUR. (Madame de)

LETTRE I. 226

LETTRE II. 229

LETTRE III. 251

PONT DE VEYLE. (M. de) 148

R.

RICHELIEU, (M. le duc depuis maréchal de) *ambaſſadeur à Dreſde.*

LETTRE I. 224

LETTRE II. 274

LETTRE III. 409

ROCHEFORT. (M. le comte de)

LETTRE I. 359

LETTRE II. 412

ROQUE, (M. de la) *auteur du Mercure de France.* 119

RUHLIERES. (M. de)

LETTRE I. 384

LETTRE II. 417

S.

SADE. (M. l'abbé de)

LETTRE I. 77

LETTRE II. 84

SAINT-JULIEN. (Madame de) 428

SAINT-PIERRE. (Madame la ducheſſe de)

LETTRE I. 62

LETTRE II. 68

SAURIN, (M.) *de l'académie françaiſe.*

LETTRE I. 318

LETTRE II. 363

LETTRE III. 397

LETTRE IV. 406

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I. 402

LETTRE II. 415

SENAC DE MEILHAN. (M. de) 317

T.

TABAREAU. (M.) 399

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 42
LETTRE II. 111
LETTRE III. 145
LETTRE IV. 158
LETTRE V. 168

TOURAILLE. (M. le comte de la)

LETTRE I. 324
LETTRE II. 342

TRESSAN. (M. le comte de) 127

TRONCHIN. (M.) 271

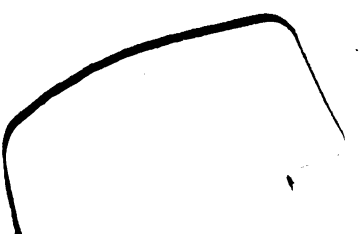
U.

ULRIQUE, (La princeſſe de Pruſſe) *depuis reine de Suède.*

LETTRE I. 209
LETTRE II. 252

USSÉ. (M. le marquis d')
LETTRE I. 19
LETTRE II. 86

V.

VALLIERE. (M. le duc de la) 264
VENDOME. (M. le prince de) 8
VILLETTE. (M. le marquis de)
LETTRE I. 338
LETTRE II. 345
LETTRE III. 349
LETTRE IV. 358
VOISENON. (M. l'abbé de)
LETTRE I. 221
LETTRE II. 343
LETTRE III. 347

Fin de la Table des Lettres en vers et en prose.